



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

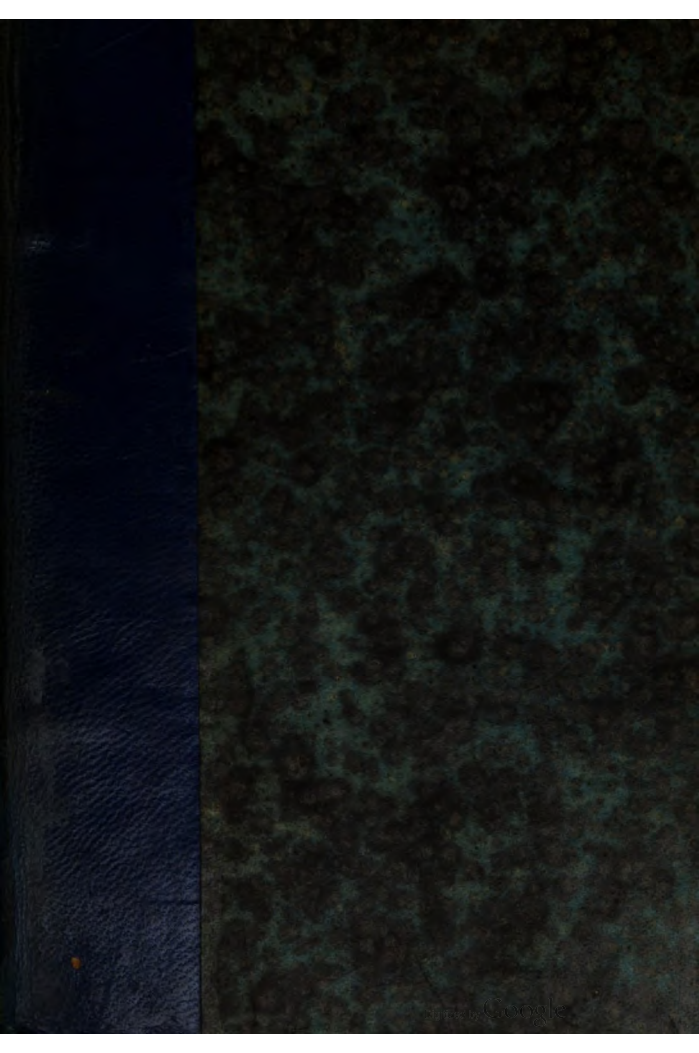
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

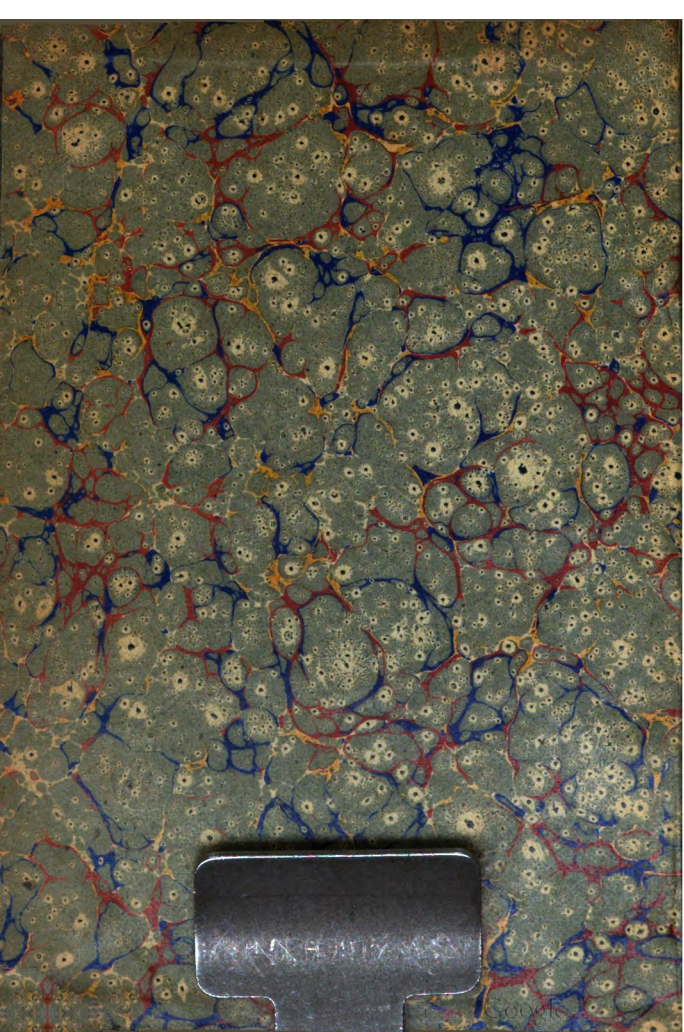
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







COLLECTION
DES
ROMANS GRECS

TRADUITS EN FRANÇOIS,

AVEC DES NOTES

PAR MM. COURIER, LARCHER,
ET AUTRES HELLÉNISTES.

TOME XIII.

Imprimerie de
Pauls Didot aîné,
IMPRIMEUR DU ROI.

AMOURS

DE

RHODANTHE ET DOSICLÈS,

PAR THÉODORE PRODROME,

TRADUCTION NOUVELLE,

SUIVIE DE

L'EUBÉENNE,

PAR DION CHRYSOSTOME,

PUBLIÉE PAR M. A. TROGNON.



A PARIS,

CHEZ J. S. MERLIN, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 7.

M. DCCCXXIII.

DE THÉODORE PRODROME.

Comme la plupart des romanciers grecs, Théodore Prodrome ne nous est connu que très imparfaitement. La réputation dont il a joui pendant sa vie¹ semble avoir péri avec lui, ou du moins ne lui avoir survécu que bien peu de temps, puisque les écrivains contemporains et ceux qui l'ont suivi ont gardé

¹ Sa correspondance prouve qu'il étoit lié avec beaucoup de grands personnages, tels que le logothète Étienne Meles, le prélat métropolitain de Trébizonde, l'archevêque de Nicomédie, et Alexis Aristène, revêtu des trois dignités d'orphanotrophe, de protectrice, et de nomophylax. Aristène avoit fait publiquement en chaire l'éloge de Prodrome. (Voyez Notices des manuscrits, tome VI, pages 522, 524, 530, 545; tome VII, 2^e partie, page 237.)

a

le silence sur ses ouvrages et sur sa personne. Aussi serions-nous forcés d'errer au hasard dans l'obscurité des conjectures, si nous ne trouvions dans quelques uns de ses écrits des détails qui dissipent en partie les ténèbres dont sa mémoire est enveloppée.

On ne sait rien de précis sur le lieu de sa naissance. Nous ne voyons pas sur quel fondement Gaulmin a prétendu qu'il étoit Russe de nation : il est plus vraisemblable qu'il étoit de Constantinople, du moins y passa-t-il la plus grande partie de sa vie ¹. Ses adieux aux Byzantins, pour suivre l'archevêque de Trébizonde ², pourroient faire

¹ Presque toutes ses lettres où sont adressées à des personnes de Constantinople ou traitent d'événements passés dans cette ville, et dont il parle comme témoin oculaire.

² Dans cette pièce de cinquante vers hexamètres, il parle comme étant près de quitter une ville où

croire qu'il alla terminer sa carrière dans cette dernière ville. Du reste l'époque de sa naissance et celle de sa mort nous sont également inconnues. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vécut sous les empereurs Alexis I^{er} et Jean Comnène, par conséquent dans la première moitié du douzième siècle¹, et qu'il survécut au dernier et même à sa veuve². Il fut moine³, et le nom de

il ne trouve aucune récompense de ses travaux littéraires; il adresse ses reproches au palais des empereurs et à la cathédrale de Sainte-Sophie. (Notices des manusc., t. VIII, 2^e partie, p. 209.)

¹ Alexis régna depuis 1081 jusqu'en 1118, et Jean de 1118 à 1143.

² On a trois petites pièces de vers sur la mort de Jean, une autre pour le tombeau de ce prince, et enfin une épitaphe d'Irène, veuve de Jean. Ces pièces ne portent pas le nom de Prodrôme, mais nous ne pouvons les attribuer qu'à lui. (Notices, t. VIII, 2^e partie, p. 161, 165, 169.)

³ Il dit lui-même en parlant des écrivains qui se distinguent par l'élégance du style : « Je n'écris

Ptochoprodromos¹ que l'on rencontre en tête de plusieurs manuscrits de ses

« pas comme eux. Je ne suis pas initié dans les lettres; je suis depuis peu revêtu de haillons » (c'est-à-dire du froc), et l'un de ces moines « pauvres qui ne possèdent rien. » (Chardon de la Rochette, *Mélanges de critique et de philologie*, tome II, page 93.)

Ceci semble impliquer contradiction avec ce qu'il dit dans d'autres endroits; mais ne doit-on pas penser qu'il a obéi ici à l'humilité de son état ? Et d'ailleurs cette différence de style avec l'extrait qu'on verra plus loin, l'emploi dont il est vraisemblable qu'il fut revêtu dans l'orphanotropheion, enfin la nature de ses compositions, qui toutes semblent indiquer qu'il vivoit dans le monde, me font présumer qu'il ne prit l'habit monastique qu'après avoir quitté Byzance à la suite de l'archevêque de Trébizonde. Dans cette hypothèse, presque tout ce qu'on a de lui seroit antérieur à sa profession, et son roman, si inférieur à ses autres productions, pourroit être regardé comme un ouvrage de sa jeunesse, ouvrage qu'il désapprouva sans doute plus tard, car nous ne voyons nulle part qu'il en fasse aucune mention.

¹ De *πρωχίω*, mendier, être pauvre.

ouvrages¹, a fait dire à Chardon de la Rochette² qu'il étoit moine mendiant; mais Levesque³ pense qu'il ne s'est donné ce nom que par allusion à sa pauvreté dont il se plaint souvent dans ses écrits. D'ailleurs les ordres mendiants proprement dits existoient-ils à cette époque? et par ces expressions, « Je suis un de ces moines pauvres qui ne possèdent rien, » ne doit-on pas entendre la condition générale des moines dont les uns faisoient vœu de pauvreté, et dont les autres, déposant leur fortune personnelle dans la communauté, ou l'abandonnant à leur famille, se trouvoient par le fait ne rien posséder par eux-mêmes?

Quelques vers de Prodrôme, cités par

¹ Voyez Ducange, *lexicon infimæ græcitatæ*.

² Mélanges de critique, etc., t. II, p. 93.

³ Notices des manuscrits, t. VI, p. 224.

Gaulmin¹, nous apprennent « qu'il étoit
« né de parents pieux qui prouvoient
« leur foi par leurs œuvres et qui s'hono-
« roient du nom de chrétiens, que son
« grand-père s'appeloit comme lui Pro-
« drome, et qu'il avoit été élevé par un
« évêque russe², son oncle, nommé
« Christus, qui lui avoit inspiré les sen-
« timents d'une solide piété » ; et ail-
leurs³ il dit encore : « Je ne suis point
« d'une basse extraction, bien des gens

¹ Ces vers sont extraits de sa diatribe contre un certain Barys qui l'accusoit d'hérésie, parcequ'il aimoit trop les lettres. (Ceci peut être postérieur à sa profession.) Ils se retrouvent dans Chardon de la Rochette, dont nous avons emprunté la traduction. (Mélanges, t. II, p. 94 et 99.)

² C'est peut-être cet oncle russe qui a fait penser à Gaulmin que Théodore étoit de cette nation.

³ Discours sur ceux qui, mécontents d'être pauvres, se plaignent de la Providence. (Notices des manusc. , t. VIII, 2^e partie, p. 86 et 87.)

« pourroient envier ma naissance. Si je
« ne jouis pas d'une grande force de
« corps, du moins n'ai-je aucune dif-
« formité. J'ai reçu les leçons des meil-
« leurs maîtres, j'ai appris la gram-
« maire, j'ai étudié la rhétorique, non
« celle que vomissent les froids Simoca-
« tes¹ et leurs imitateurs, mais celle
« des Aristide et des Platon. La philo-
« sophie d'Aristote, les sublimes con-
« ceptions de Platon, la géométrie, la
« théorie des nombres n'ont rien, je
« pourrois le dire, qui me soit étranger,
« mais je craindrois qu'on ne m'accusât
« de présomption. J'ai composé tant de
« discours qu'il seroit difficile d'en fixer
« le nombre, et il n'en est pas un que
« j'aie préparé; je parle d'abondance.
« J'ai un défaut cependant que je ne

¹ Qu'entend-il par Simocate ! Seroit-ce Theophylactus Simocatta ? (Notices, p. 80, 81.)

« chercherai pas à dissimuler, c'est qu'en
« parlant, ma langue *cloche*, quelque-
« fois elle redouble la même syllabe :
« c'est, disent avec raison quelques per-
« sonnes, qu'elle ne peut suivre la fé-
« condité de mon imagination, et que
« dans le grand nombre de mes idées
« elle hésite incertaine sur celles qu'elle
« doit choisir, ce qui n'est pas douteux
« puisqu'en lisant dans les livres elle
« n'éprouve aucun embarras. Si je puis
« me juger moi-même, ma langue,
« malgré ce défaut, ne se laisse pas vain-
« cre dans les discussions dialectiques,
« au contraire elle semble lancer contre
« mes adversaires un feu qui les fou-
« droie, et si elle reste en arrière, ma
« main vient à son secours, et ma plume
« supplée ce qui manquoit. Tout ce que
« je viens d'exposer, ce n'est pas pour
« en tirer vanité que je l'ai dit, c'est pour
« montrer que bien que je n'aye reçu nul

« profit de tous ces avantages, je n'ai ce-
« pendant conçu aucun sentiment indi-
« gne de la philosophie dans laquelle j'ai
« été nourri, et que je n'ai pas pour cela
« murmuré contre la Providence. Si elle
« ne m'a pas envoyé des monceaux d'or,
« c'est qu'elle savoit sans doute que mon
« amour de la sagesse devoit en être
« altéré. »

On voit clairement par ces passages
et par plusieurs autres semblables¹ qu'il
n'étoit pas favorisé de la fortune: il vi-
voit du produit de ses livres².

Cependant on pourroit croire d'a-
près quelques mots d'un discours à
Alexis Aristène qu'il auroit rempli quel-
que emploi dans l'orphanotropheion
(hospice des orphelins), probablement
une place de professeur, comme on

¹ Notices, p. 175, 194, etc.

² *Ibid.*, p. 204.

est porté à le penser d'après un autre passage d'une lettre à Lizix¹ qui semble indiquer qu'il auroit eu une chaire d'enseignement. Il étoit souvent malade², il eut même la petite-vérole dans un temps déjà loin de l'adolescence, puisque dans des lettres à de grands personnages, il consigne les détails de cette maladie, dont il étoit à peine guéri³.

Ce peu de notions que nous sommes parvenus à réunir sur Prodrôme, nous les devons presque entièrement aux travaux de M. Delaporte-Dutheil. Ce savant avoit eu sous les yeux un manuscrit du Vatican apporté à Paris avec beaucoup d'autres, et dans les Notices des manuscrits de la Bibliothèque du Roi⁴,

¹ Notices, t. VI, p. 559.

² *Ibid.*, t. VIII, 2^e partie, p. 168, 183.

³ *Ibid.*, t. VI, p. 532, 542, 545.

⁴ T. VI, VII, VIII.

il a publié le texte d'une partie des pièces en grand nombre de notre auteur dont se composoit ce recueil, et donné des extraits de celles qu'il ne transcrivait pas. Il est à regretter qu'il n'ait pas fait imprimer la notice détaillée sur la vie et les ouvrages de Prodrôme qu'il avoit promise¹ et qu'à sa mort on n'a pas trouvée dans ses papiers. C'est une perte difficile à réparer, parceque dans l'intention de publier cette notice, il n'a laissé dans ses extraits aucun détail relatif à cet objet, et que les pièces dont il n'a pas donné le texte ne sont plus à notre disposition, le manuscrit ayant été rendu à la bibliothèque Vaticane.

Il seroit trop long d'énumérer ici les écrits de Prodrôme. On peut consulter à ce sujet la Bibliothèque grecque de

¹ Notices, t. VII, 2^e partie, p. 237, note.

Fabricius, édition de Harles, tome VIII, page 137 et suivantes, on y verra le catalogue des pièces imprimées et manuscrites attribuées à cet écrivain, et le tome VI de la Notice des manuscrits (page 516) offre la table des opuscules que contenoit le manuscrit du Vatican, et dont la plupart sont encore inédits.

La lecture de ses écrits montre que notre auteur avoit une mémoire ornée, une imagination féconde, mais dont le goût ne modéroit pas les écarts; ses pensées sont souvent brillantes, rarement justes, son style n'est pas sans éclat, et si l'on trouve dans ses compositions les défauts des écrivains de son siècle, on ne peut nier qu'on y rencontre aussi parfois quelques vestiges des beaux temps de la littérature grecque. On croit marcher dans un terrain en friche où parmi les ronces et les bruyères on aperçoit éparses çà et là quelques

pousses de ces arbrisseaux précieux qui jadis en faisoient un jardin délicieux. C'est ce qu'on remarquera sur-tout, si on lit son dialogue de l'*Encan des professions*¹, celui d'*Amaranthe*, ou les *Amours d'un vieillard*², ses Discours, etc. Toutefois nous devons avouer que le roman que nous offrons est bien au-dessous de ces opuscules. Huet³ l'a jugé avec une sévérité malheureusement trop juste; nous ne chercherons pas à le défendre. Cependant le public qui ne le connoissoit que par la traduction tronquée et triviale de *Godard de Beauchamps*⁴, pourra porter un jugement plus sûr d'après la traduction plus fidèle que nous en donnons aujourd'hui.

Roman ou plutôt ce poëme, puis-

¹ Notices, t. VIII, 2^e partie, p. 129 et suiv.

² Ibid. t. VIII, p. 109 et suiv.

³ Traité de l'origine des romans.

⁴ (Paris, Costelier) 1746, pet. in-8^o.

qu'il est écrit en vers, est divisé en neuf livres. Les vers sont de ces iambes irréguliers, qu'on appeloit vers politiques, et qui étoient à la mode à cette époque de décadence des lettres. Le texte a été publié, pour la première fois, par Gaultmin¹ qui l'a fait imprimer sur la copie d'un manuscrit de la bibliothèque Palatine, que Claude Saumaise avoit écrite de sa propre main, et que Peiresc avoit fait compléter par Barclai sur un manuscrit du Vatican. L'éditeur nous annonce qu'il a composé sa traduction en sept jours, on regrette qu'il n'ait pas consacré plus de temps à ce travail. La version eût été sans doute plus exacte et le texte plus correct, car malgré la collation du manuscrit du Vatican, on y remarque encore bien des mutilations, bien des lacunes. Une entre autres doit être fort longue, c'est celle du 88^e vers du IV^e livre (page 154 du

texte de Gaulmin). Nous avons essayé de la remplir dans notre traduction, en nous aidant du reste de l'ouvrage, et en ayant soin de ne rien ajouter qui ne fût indiqué par ce qui précède ou ce qui suit. Notre supplément commence à la page 64, ligne 17, par ces mots: *Enfin craignant qu'un silence plus prolongé...*, et finit par ceux-ci: *Contraire à la volonté des dieux*, page 67, ligne 15.

¹ Theodori Prodromi, philosophi, Rhodanthes et Dosiclis amorum libri IX, gr. et lat. interprete Gilb. Gaulmino, Molinensi. Parisiis, 1725, petit in-8°.





AMOURS

DE

RHODANTHE ET DOSICLÈS.

LIVRE PREMIER.



Le soleil venoit de finir sa course brillante. Son char, dégagé des brouillards du soir et des ténèbres de la nuit, alloit éclairer un autre hémisphère, quand, détachée d'une flotte de pirates et précipitant sa course, une galère vint fondre dans le port des Rhodiens. Les barbares qui la montoient se répandent en un instant sur le rivage et portent par-tout la désolation. Les vignobles sont dévastés, les vaisseaux marchands livrés au pillage deviennent la proie des

flammes avec les malheureux qu'ils renferment. Là une tête vole sous le tranchant du glaive, ici un corps fendu par le fer meurtrier chancelle et tombe; celui-ci expire le cœur percé d'une flèche, celui-là tient une victime, la gorge ouverte par la pointe homicide de l'épée.

Pendant que ces brigands exerçoient tant d'atrocités sur les côtes, la flotte des corsaires entra dans le port. Ils laissèrent bientôt leurs vaisseaux sur le rivage, pour se jeter dans la ville, qui devint le théâtre de leur férocité. Une partie des habitants tomba sous leurs coups, l'autre périt par la crainte même de la mort. Redoutant la cruauté des barbares, ils alloient s'ensevelir dans des retraites profondes et sauvages, et préféreroient ainsi la perte volontaire de la vie aux horreurs du sort que leur préparoient ces furieux. On voyoit en effet des citoyens infortunés, le cou et les mains chargés de fers, entraînés pour finir leurs jours dans le plus affreux esclavage.

Désiclès et la jeune Rhodanthe portèrent aussi le poids des chaînes : Rhodanthe, prodige de beauté, et dont les traits divins eussent pu servir de modèle pour représenter la déesse des forêts ; la blancheur de sa peau ne le cédoit pas à l'éclat de la neige, la juste proportion et l'exacte harmonie de ses membres formoient un ensemble parfait ; son nez est légèrement aquilin, le feu le plus doux anime ses noires prunelles que recouvrent deux sourcils dessinés en arcs réguliers. La rose à peine épanouie n'a pas ce vif incarnat qui brille sur les joues vermeilles de cette jeune vierge ; une bouche petite fermée par deux lèvres de corail ne s'ouvre que pour laisser admirer un double rang de dents plus blanches que l'ivoire. Ses bras, ses mains, ses doigts, que la nature s'est plu à façonner elle-même, ses jambes et ses pieds, chef-d'œuvre de symétrie dont l'amour semble avoir fait la base d'un si bel édifice, tout est grace, tout est attrait dans cette beauté plus qu'humaine.

A la vue de cette figure céleste, **Golyas**, qui l'emmène, tremble d'avoir enchainé quelqu'une des déesses protectrices de Rhodes, qui auroit pris des traits mortels; il fait tomber ses fers, tant est puissant le charme qui suspend le courroux du barbare, tant son ame se remplit d'étonnement et d'une religieuse terreur!

Cependant on embarque les captifs, et parmi eux Rhodanthe et Dosiclès. Les brigands reviennent dans leur patrie sur des vaisseaux chargés d'or. Là, réunis autour de leur commandant Mistyle, ils chantent ses heureux exploits. Lorsqu'ils ont, selon leur coutume, enfermé leurs victimes dans des cachots profonds, ils retournent à leurs demeures, et cherchent dans l'ivresse et le sommeil un délassement pour leurs corps épuisés de fatigues.

Que faisoient alors les Rhodiens infortunés, pendant que la nuit couvrait la nature de ses sombres voiles? Étendus misérablement sur la terre, ils y trouvoient à peine

un sommeil plein d'agitation. Dosiclès seul ne partageoit pas ce repos imparfait; les yeux baignés de larmes, il s'écrioit: Sort cruel! fortune impitoyable! à quels maux m'as-tu réservé? quel terme as-tu marqué à mes peines? tu m'arraches aux lieux qui m'ont vu naître, pour me condamner à un affreux exil: tu me ravis à ma famille, à mes amis, à une mère, à un père tendrement aimés! Une obscure prison pour demeure, un barbare pour maître, et la terre nue pour ma couche! Mais c'est peu de tout ce que j'endure, et quand jé me retrace la férocité de ces corsaires, leur cruauté inflexible, et leur regard farouche, mon cœur se déchire à l'idée de ce qui m'attend. Demain peut-être, le chef de ces pirates brûlera d'amour pour ma Rhodanthe; peut-être entraîné par l'ardeur de sa passion brutale, il la forcera à partager son lit. Ah! s'il en est ainsi, malheur à Dosiclès! le fer du barbare ou ma propre main me délivrera du fardeau de la vie. Mais si Rhodanthe résiste

à ses desirs, elle est perdue sans ressource. Impétueux dans leurs passions, ces hommes grossiers vengent un refus par la mort.

Pour moi, j'endurerois peut-être et les outrages et les fers et les traitements barbares dont m'accablera Mistyle : je suis homme ; je me suis formé au milieu des armes ; j'ai couru d'autres dangers. Mais Rhodanthe, élevée délicatement, avec un corps et une santé fragiles, comment supportera-t-elle tant de maux ? Chère amante, et c'est pour moi que tu souffres ! Étendue sur la terre, et mourante de faim, tu marmures dans ton sommeil le nom de Dosiclès, tu ne demandes aux songes que son image chérie. O ma Rhodanthe ! c'est à moi que tu dois tous les tourments que tu souffres : se peut-il que tu aimes encore celui qui te cause tant de maux ?

Il exhaloit sa douleur en ces mots, quand un jeune homme d'une figure noble, prisonnier sans doute depuis quelque temps, l'aborde et s'assied près de lui. Étranger, lui

dit-il, mets un terme à tes plaintes, et suspends enfin le cours de tes larmes. Supporte courageusement ton exil ; tu n'es pas le seul que poursuit la fortune ; comme toi, nous sommes devenus la proie de ces ravisseurs féroces ; une même prison nous renferme tous. C'est pour le malheureux une douce consolation que de se voir entouré de compagnons d'infortunes : cette pensée rend les peines plus légères, et verse dans son âme le baume salulaire qui en guérit les plaies. Cesse donc de gémir ; abandonne à un sexe timide les pleurs et les regrets : raconte-moi tes disgrâces ; jamais elles n'égaleront mes malheurs.

Un Grec ! s'écrie Dosiclès, ô dieux propices, un Grec près de nous ! Ah ! dis-moi plutôt tes infortunes ; ton récit trompera quelque temps ma douleur, et soulagera peut-être le chagrin qui m'accable. J'y consens, dit Cratandre, je ne saurois me refuser à tes desirs. Cypre est ma patrie ; Craton et Stala m'ont donné le jour. Non loin de leur

demeure, habitoit la fille d'Androclès et de Myrtale, la jeune Chrysochroé. Rougirois-je de te l'avouer? tu es jeune, tu as aimé, tu regrettes : je fus séduit par ses attraits, un message l'instruisit bientôt de l'amour dont je brûlois pour elle : elle y fut sensible, et daigna me promettre un tendre retour. Nous convenons de la nuit qui doit cacher nos transports. J'arrive à la porte de ma maîtresse, et le verrou qui cède à ma main me laisse pénétrer dans sa chambre. Déjà je m'avançois vers l'asile du bonheur, je marchois sans bruit, suspendu sur la pointe des pieds; mais toutes mes précautions ne purent tromper la vigilante Brya. A ses cris Androclès et la maison tout entière sont arrachés au sommeil. Je m'élançai hors de la chambre, on fait voler sur moi les pierres et les bâtons. L'un s'empare d'une massue, l'autre d'un débris de porte; un autre arrache de la terre et des murs les cailloux dont il remplit ses mains : chacun s'arme de ce qu'il trouve pour châtier le voleur auda-

cieux. J'échappai à tous leurs efforts. Malheureux ! la vie alloit me devenir inutile ; mon amante tomba sous leurs coups. Le bras homicide de Lestius menaçoit Cratandre d'une pierre énorme : j'en frémis ! elle part , et le coup funeste va briser la tête de Chrysochroé. Une lampe qu'on apporte vient éclairer cette scène de douleur.

A la vue de leur maîtresse sans vie, tous sont saisis d'épouvante et d'horreur. Un cri, l'expression de leur désespoir, un seul cri se fait entendre. Ils rappellent à lui le malheureux Androclès ; ils lui montrent sa fille, et m'accusent de ce meurtre. Ce père infortuné déchire ses vêtements, arrache ses cheveux, se roule dans la poussière, se frappe et se meurtrit le visage.

Ma fille, s'écrie-t-il dans sa douleur, ma chère fille, quelle mort cruelle ! à la fleur de ton âge, le sort jaloux t'a donc ravie à ton malheureux père, tu n'as connu ni les fêtes, ni les plaisirs de l'hymen ; je n'ai point eu le bonheur d'allumer pour toi son

flambeau sacré, ni d'entonner le chant nuptial. Tes charmes ont été moissonnés dans le printemps de la vie; et le sort inflexible n'a point attendu pour toi la saison de la mort. O l'honneur de ta mère, cher objet de l'amour d'un père désolé! tendre arbrisseau, beauté ravissante, que t'a servi l'éclat de tes attraits? Quel monstre sauvage, quel lion farouche, sortant de sa retraite, et se précipitant de la montagne, est venu la crinière hérissée et la gueule menaçante, te déchirer impitoyablement? Hélas! je nourrissois la trop fragile espérance que tu serois le soutien de ma vieillesse: les destins en ont autrement décidé. Encore, si la nature elle-même eût rompu le fil de tes jours; si, te tenant défaillante entre mes bras, j'eusse pu recueillir dans mon sein ton dernier soupir, sans doute j'aurois versé des larmes; et quel père ne pleurerait pas en voyant expirer la fille unique qu'il chérit? Mais enfin mes pleurs auroient pu se tarir, mon affliction auroit pu avoir un terme.

J'aurois trouvé ma consolation dans un accomplissement des lois de la nature. Mais la mort de ma Chrysochroé n'a rien de commun avec l'ordre suprême et la loi générale. Qu'est devenue la fraîcheur de ce visage si cruellement défiguré? cette tête charmante est inondée de sang; il ne lui reste rien de sa beauté; elle n'a plus même des traits humains. Féroce Cratandre, monstre d'audace, comment n'as-tu pas frémi d'immoler cette malheureuse enfant? comment cette pierre n'est-elle pas revenue sur elle-même pour venger l'attentat du barbare qui l'avoit lancée? Cruel meurtrier de ma fille, tremble; lorsque j'aurai donné un juste cours à mes larmes, et renfermé dans la tombe ces restes chéris, je t'appellerai aux pieds de la justice pour y rendre raison de ton crime; et là nous verrons si tu feras violence aux lois, et si tu briseras la tête de tes juges. Je veux que tu souffres la même mort dont tu as fait périr ta victime.

Ainsi se lamentoit Androclès; et moi, ca-

ché derrière une porte, j'entendais ces tristes gémissements. Je retourne donc à la demeure de mon père, je me précipite sur mon lit, et livré à un désespoir égal à celui d'Androclès : O vierge pleine d'attraits ! m'écriai-je, beauté qui eût pu séduire les dieux mêmes, les arracher à l'Olympe, et leur inspirer les plus tendres desirs, quelle mort prématurée t'arrache à notre amour ? tu laisses sur la terre l'infortuné Cratandre ; tu as tout quitté, toi qui faisais l'admiration de tous les mortels, toi dont la présence étoit par-tout le plus heureux augure ! O douleur ! Tu es morte avant l'âge ; et c'est moi qui ai causé ton trépas. Le cruel Lestius en vouloit à ma vie, et tu pérís pour ton amant ! C'est moi, père infortuné, c'est moi qui ai sacrifié ta fille, ta fille chérie. Fais retomber sur moi ce crime atroce ; traîne, ah ! traîne-moi devant les juges ; appelle sur moi toute la rigueur des lois. Oui, ton arrêt est juste, qu'on m'accable sous les pierres ; je chérirai un supplice qui me fera mourir.

comme ma Chrysochroé. Mais, de grace, que je périsse de la main de Lestius, de celui qui a immolé ma maîtresse. Ah ! ne tarde pas ; j'ai hâte de l'aller rejoindre ; et ; puis-que l'hymen n'a pu nous réunir, que la mort du moins confonde à jamais notre affreuse destinée !

C'est ainsi que je déplorais mon malheur. Au neuvième jour, Androclès faisant trêve à son affliction, et suspendant ses larmes, se rend au tribunal et m'appelle en jugement ; les parties comparoissent. De mon côté j'avois Craton et Stala ; de l'autre étoient Androclès et Myrtaë. Androclès prend le premier la parole : Oracles de la vérité, dit-il, ministres de la justice et des dieux, juges vénérables, j'ai toujours regardé comme un parti raisonnable et sûr, de passer ma vie dans la retraite, et de préférer l'obscurité et le soin de mes seules affaires aux débats des assemblées publiques. Ce n'est point que je méprise une si noble carrière ; qu'y a-t-il de plus auguste que l'empire des lois ? Mais

j'ai de la répugnance, de l'aversion, je dirai presque de l'horreur pour tous les détours de ces obscures discussions. Cependant, puisque la colère du cruel Destin me jette malgré moi, malgré mes goûts, dans des contestations qui me sont odieuses, et me force à comparoître devant un tribunal, je m'en approche, et je vais vous exposer le sujet de ma douleur. J'avois une fille parfaitement belle, son nom étoit Chrysochroé; encore vierge, elle touchoit déjà à l'âge de l'hymen, mais le monstre que vous voyez ici a pénétré chez moi pendant la nuit, et l'a immolée d'un coup de pierre. Je demande aux lois vengeance de son crime; je demande qu'il périsse comme il a fait périr Chrysochroé.

Il avoit dit; et moi, je m'avançois pour confirmer son accusation et déposer contre moi-même; mais Craton me prévenant: Juges intègres, répond-il, il me semble équitable que les magistrats, que la volonté des dieux a rendus dépositaires de la justice,

écoutent également les deux parties avant de rendre leur sentence. Vous avez entendu Androclès ; je réclame le droit de parler après lui. Celui que mon adversaire prétend convaincre de meurtre est mon propre fils. Sa conduite jusqu'à ce jour a été irréprochable, et ses mains toujours pures du sang comme du bien d'autrui. Jamais on n'a rien vu dans ses mœurs qui fût contraire à l'honneur et aux lois. Toutefois, parcequ'Androclès est un homme respectable, bien que renonçant à son silence et à sa chère tranquillité qu'il aimoit si éperdument, il se décide enfin à remuer les lèvres et à ouvrir la bouche pour invectiver contre nous, pour charger mon fils d'un meurtre imaginaire, et porter atteinte à la réputation d'un citoyen innocent ; je demande que le feu décide dans notre cause, et assure à la vérité un triomphe éclatant. J'en atteste ce feu sacré, j'en atteste la lune, cette chaste divinité, oui Cratandre est innocent. Faites allumer un brasier ardent, et que mon fils

s'avance au milieu du feu. S'il est coupable du crime dont on l'accuse, qu'il périsse dans les flammes vengeresses ! il n'est plus digne de mon affection. Mais s'il n'a pas commis le meurtre, puissent les dieux le faire respecter par les flammes !

Mon père parloit d'un ton plein d'assurance ; sa demande fut admise. A l'instant le bûcher s'allume, on ordonne que je me place au milieu du feu. J'y monte, et je foule sans douleur ces charbons embrasés, je demeure sain et sauf environné de flammes. Étonnant prodige ! s'écrie Dosiclès : quoi, par égard pour votre innocence, le feu vous auroit épargné ? C'étoient les dieux, reprit Cratandre, et non les flammes qui me protégeoient. Cette vue donna à mon père une confiance et des forces nouvelles. Juges, dit-il, vous le voyez, cette épreuve redoutable rend à la justice un prompt témoignage, et le feu, pour confondre l'imposture, respecte un jeune homme innocent du meurtre dont il est accusé. A ces mots un cri général

s'élève, Androclès est traité de calomniateur; de toutes parts nous recevons mille félicitations; le peuple se retire; mon père et moi nous regagnons notre demeure.

Cependant ne pouvant plus souffrir le séjour de Cypre depuis la mort de ma maîtresse, je songeai à m'éloigner de ma patrie. Un soir je descends au rivage; j'y trouve par hasard un vaisseau marchand dont on coupoit les câbles; je ne balance pas à m'embarquer. Nous voguions depuis quelques heures, et déjà le soleil, s'élevant sur les plaines liquides, lançoit des feux que la surface des eaux renvoyoit en mille rayons mobiles, lorsque des corsaires montés sur un nombre infini de barques, attaquent notre navire, s'emparent des marchandises et de tous ceux qu'ils trouvent dans le vaisseau. De retour dans leur pays, ils nous renferment dans ce cachot ténébreux, maintenant notre commune demeure, et vont chercher quelque autre occasion d'exercer leur brigandage.

Telle est, jeune étranger, l'histoire de mes malheurs ; à présent raconte-moi tes infortunes. Différons ce récit, répond Dosiclès : cherchons maintenant dans le sommeil un soulagement à nos maux ; car le coq vigilant a déjà chanté trois fois. Ainsi les deux infortunés n'ayant d'autre lit que la terre, s'y endormirent jusqu'au lever du soleil.

Le chef des pirates, Mistyle, sort dès l'aurore de sa maison, et donne l'ordre à ses gens de lui amener les prisonniers. Gobryas à l'instant se rend à la prison, en tire tous les captifs, et les traîne devant son maître. A la vue de Dosiclès et de Rhodanthe, Mistyle reste interdit ; et, frappé d'une beauté si merveilleuse, il ne sait sur lequel arrêter ses regards. Gobryas, dit-il, reconduis en prison ce beau couple et Cratandre, je veux les employer au service de nos dieux. Ce vieillard à qui la crainte de mourir arrache des larmes comme à un enfant (il montrait Stratoclès), donne-lui la liberté. Vois ces quatre hommes dont les yeux ne quittent

point la terre : leur extérieur annonce des matelots ; tu en feras un sacrifice aux dieux. Il est trop juste de reconnoître par des victimes la protection des dieux sauveurs qui nous ont ramenés dans notre patrie ; et le sang des marins est une offrande agréable aux divinités de la mer. Les autres n'iront revoir leurs foyers qu'après que leur père, leurs frères, ou leurs enfants seront venus payer leur rançon. Jusque-là qu'ils soient traités en esclaves.

Après avoir donné ces ordres à Gobryas, Mistyle songe à faire le partage du butin : chacun reçoit dix mines ; le chef s'en réserve quarante (telle étoit la loi du partage), et fait ensuite placer dans le temple de la Lune les statues des dieux qu'il avoit enlevées aux Rhodiens.

Gobryas de son côté renvoie à sa famille le vieillard Stratoclès, et s'apprête à immoler les quatre matelots. Ces malheureux, versant des torrents de larmes, regrettoient leurs pères, leurs femmes et leurs enfants ;

l'un déplorait le malheur de son fils encore à la mamelle; l'autre gémissait sur le triste sort de son vieux père; un troisième sur l'affliction de sa jeune épouse. Nausicrate seul, les yeux secs, et la sérénité sur le front, prononça ce peu de mots : Adieu plaisirs de la vie, adieu festins splendides; je me suis rassasié de toutes vos délices, et je descends avec joie au séjour des ombres, pour assister à leurs banquets et voir les réjouissances des morts. Puis présentant la tête : Gobryas, continua-t-il, frappe ta victime, je suis prêt. Il dit, et le barbare élevant aussitôt son glaive, fait tomber à ses pieds la tête de l'infortuné. Tous ceux qui assistoient à cette exécution cruelle furent touchés du sort de Nausicrate, et de son inébranlable fermeté.

Cependant Cratandre, Dosiclès, et sa chère maîtresse, étoient rentrés dans leur sombre cachot. Le premier dit à Dosiclès : Laissons aux dieux le soin de nos destinées, puissent-ils, ami, te devenir favorables.

Mais tu me l'as promis, raconte-moi l'histoire de tes malheurs. Etranger, répond Dosiclès, tu rouvres la source de mes larmes, en me ramenant à de si cruels souvenirs. Cependant, à la voix d'un ami qui m'exhorte à lui confier mes peines, je m'empresse de satisfaire ses desirs, et de commencer mon récit.

LIVRE SECOND.

Déjà l'astre brillant du jour avoit fourni la moitié de sa carrière, lorsque poussés par un vent qui secondoit les vœux du matelot, nous abordâmes à Rhodos; et peu s'en fallut qu'au port notre vaisseau brisé ne s'entr'ouvrît et ne s'abymât dans les flots. Ce n'est pas dans le port même que nous courûmes ce danger, l'intérieur au contraire en est parfaitement sûr; ni l'agitation de la mer, ni le mouvement tumultueux des vagues ne sauroient en troubler la tranquillité. En vain les ondes irritées s'élèvent en montagnes aiguës, et retombent dans l'abyme; en vain le souffle des vents opposés vient bouleverser les mers; les vaisseaux s'y trouvent à l'abri de leurs efforts. Mais l'entrée en est si étroite et si dangereuse par les rochers qui la défendent, que rarement les

grands navires-y passent sans accident. L'habileté de Stratoclès notre pilote préserva cependant le vaisseau de tous ces périls, et le fit aborder heureusement. On jette l'ancre; et aussitôt nous prenons le chemin de Rhodes en laissant deux matelots pour garder notre bâtiment. Stratoclès nous conduit chez un négociant de ses amis : A sa prière nous demeurons en-dehors, il entre seul dans la maison. Son hôte avoit presque perdu l'espérance de le revoir; ravi de joie de ce retour inattendu, il embrasse tendrement Stratoclès, et questionne avec sollicitude ce confrère chéri sur la santé de ses enfants, sur celle de Panthie son épouse. Pour moi, répond Stratoclès, je n'aurois rien à désirer, non plus que mes autres enfants, si un accident affreux ne m'avoit enlevé mon Agatosthène : il a péri écrasé sous les ruines d'un toit.

En disant ces mots il poussoit de profonds soupirs, et ses yeux se remplissoient de larmes au souvenir de son fils. Demain,

reprit Glaucon, je veux que nous fassions à ton fils des libations où nous mêlerons nos larmes ; mais aujourd'hui fais entrer tes compagnons ; prie-les de partager ma table, et d'accepter ce que je puis maintenant leur offrir. En même temps il appelle Myrta, son épouse. Femme, lui dit-il, apprête-nous un grand repas, dresse la table sur la terrasse, et invite les amis de Stratoclès à venir s'y placer. Nous entrons donc à la prière de Myrta ; Rhodanthe seule, quoique pressée de la faim, n'osoit entrer avec nous. D'un geste elle m'appelle et me dit : Cher époux (que Dosiclès me permette de lui donner ce nom, bien que le lit nuptial ne nous ait point encore reçus, bien que les flambeaux de l'hymen et ses augustes cérémonies n'aient point encore solennisé une union formée par la sympathie de nos cœurs), cher époux, je ne puis vous suivre. Mon âge et mon sexe me font un devoir de la modestie, et me défendent d'affronter les regards des hommes avec cette légèreté qui n'appar-

tient qu'aux âmes corrompues. Irai-je donc seule dans cette maison, m'asseoir à table au milieu de tant d'étrangers? Je lui répondis : Vertueuse Rhodanthé, puissent de tels sentiments assurer ton bonheur ! Ils sont les plus infaillibles garants de ton amour pour moi : ce sont eux qui repoussent loin de toi les soupçons outrageants. Mais tu peux sans blesser les lois de la pudeur entrer ici avec nous. Qu'y peux-tu craindre, quand Myrta elle-même nous en convie? Elevée dans les délices, et accoutumée aux splendides festins, pourrois-tu passer tout le jour privée de nourriture, quand ton corps si délicat se trouve déjà épuisé par les fatigues et les inconvénients du voyage? Enfin elle se laissa persuader.

Nous entrons, et le fils de notre hôte, Dryas, jeune homme de belle figure, nous salue comme amis de Stratoclès; il nous invite à son tour, et nous conduit dans le jardin où le repas se trouvoit préparé. En nous voyant, Glaucôn se lève : il nous fait asseoir

avec les convives. Lui-même partageoit avec son ami le siège d'honneur. A leur droite étoit Myrta, après elle Rhodanthe, puis la fille de Glaucon, la jeune Callichroé. Pour moi, j'étois à la gauche de Stratoclès; j'avois à mon côté Dryas; et plus loin, le pilote Nausicrate; telle étoit la disposition des conviés.

Le repas fut splendide. Tandis que Stratoclès déployoit sa voix sonore, et charmoit les convives par ses chansons, Nausicrate avoit quitté la table, et dansoit une danse de marin. Chacun admiroit l'habileté du chanteur; mais moi, je n'étois occupé que de la beauté de Rhodanthe. On vantoit la souplesse et l'agilité de Nausicrate dont les mouvements, quoiqu'un peu rustiques, étoient cependant pleins de graces et d'agréments; mais je ne trouvois rien de beau que les charmes de ma maîtresse; et, pendant que chacun se récrioit sur le parfum et le goût du vin de Rhodes, j'enviois le bonheur de ce vin, et de la coupe qui le portoit à des

lèvres si charmantes. Venoit-on à louer la beauté de Dryas dont les joues commençoient à se couvrir d'un léger duvet, ou la blancheur de sa peau, ou l'éclat de ses cheveux qui retomboient en boucles d'or sur ses épaules, je ne le trouvois si beau que parcequ'il étoit en face de mon idole. Chacun enfin étoit enchanté de la générosité de nos hôtes; mais c'étoit l'accueil qu'ils faisoient à Rhodanthe qui m'inspiroit pour eux la plus vive amitié.

Au milieu de la gaité qui régnoit à table, Dryas se lève, remplit une coupe, et la fait passer à tous les convives. Dryas s'étoit enflammé d'amour pour Rhodanthe; et quand il fut près d'elle, il lui présenta la coupe avec un regard tendre et passionné. Rhodanthe s'en aperçut; elle refusa Dryas, en prétextant une indisposition. A l'instant Glaucon, pour couvrir l'étourderie de son fils, demanda à Stratoclès où nous allions, d'où nous venions; quel étoit notre pays, quelle étoit notre famille. Ils vous l'appren-

dront eux-mêmes, dit le pilote; puis s'adressant à nous : Étrangers, nous dit-il, veuillez nous raconter votre histoire en présence de l'honnête Glaucon. Je gardai un moment le silence; et, poussant un profond soupir, je répondis: Voulez-vous donc, Stratoclès, faire succéder les pleurs aux ris et à la joie qui animent ce festin? Voulez-vous que je mêle à ce vin des larmes abondantes? Glaucon attendri ne me laissa pas continuer. Le soir, mon cher fils, vous a sans doute cruellement poursuivi, cependant ne refusez pas de nous apprendre vos infortunes et celles de cette jeune personne. Alors je ne résistai plus, et je commençai mon récit en ces mots :

Abydos est ma patrie; mon père se nomme Lysippe, il est fils d'Euphratus, et s'est acquis de la gloire dans les armées. Cette jeune fille doit le jour à Straton. Pour l'éloigner de la vue des hommes, il la tenoit renfermée dans une tour obscure, et ne lui permettoit d'en sortir que pour aller pren-

dre le bain. Il prétendoit, par ces précautions-ridicules, la soustraire aux yeux avides de ceux qu'enflammeroient ses charmes. Mais il ne put la dérober à mes regards. Je marchois au hasard; c'étoit le déclin du jour. Je vis une jeune fille qui se rendoit au bain, accompagnée d'une nombreuse suite de femmes. A cette vue je m'approche, je demande son nom, je m'informe de sa famille; j'apprends que la beauté que je vois est Rhodanthe, fille de Straton et de Phryné. Je restai comme frappé d'un trait. On m'avoit déjà parlé de Rhodanthe; et je savois que Straton avoit une fille d'une merveilleuse beauté.

Blessé au cœur, je regagnai ma demeure. Il étoit déjà tard, et mon père étoit endormi. Je ne voulus prendre aucune nourriture et je me jetai sur mon lit pour y chercher promptement le repos. Mais le sommeil fuyoit loin de mes yeux, et la nuit ne put fermer mes paupières. J'étois dans une agitation violente; et je sentois dans mon cœur

un choc pareil au choc de deux grandes armées. Rhodanthe, me disois-je, brille d'innocence et d'attraits; que sa démarche est noble! comme sa taille est svelte et régulière! on diroit un jeune cyprès. Amour! de quelle ardeur tu consumes mon ame! oui, je le sens, j'aime Rhodanthe, je l'adore: je cède à la puissance de ses charmes. N'est-elle pas d'ailleurs d'une famille illustre? son père joint les richesses à la naissance: sa mère n'est pas moins digne de respect que d'attachement. Pourquoi voudrois-je résister à ces attraits enchanteurs? ne sont-ils pas un présent des dieux? Quel seroit l'homme assez aveugle, assez insensible aux faveurs du ciel pour ne pas payer à la beauté un juste tribut de vénération et d'amour? Rhodanthe! que ne puis-je m'entretenir avec toi? Plût aux dieux que, sensible à mon amour, tu voulusses recevoir l'aveu de ma vive tendresse, et me payer d'un doux retour! ah! puisse jaillir dans ton cœur une étincelle de ce feu qui me dévore! Mais

pourquoi m'affliger, peut-être en nous voyant avons-nous été tous deux frappés du même trait ! Peut-être une flamme secrète s'est-elle déjà allumée dans le cœur de Rhodanthe ! Cependant son regard superbe a daigné à peine s'arrêter sur moi. Sans doute elle est fière de sa noblesse ; mais ma naissance n'est pas non plus sans éclat. Straton, je le sais, peut vanter ses richesses, ses dignités et le rang qu'il occupe parmi ses concitoyens ; mais Lysippe lui est-il inférieur en naissance, en fortune, en honneurs ? et la famille de Phryné a-t-elle un nom plus grand que la famille de ma mère ? Le temps n'effacera jamais du souvenir de ces hommes ces grands exploits de Lysippe, ces longs et honorables travaux ; jamais il ne les plongera dans l'oubli. Rhodanthe, je l'avoue, est pleine de charmes ; et sa beauté accomplie ne laisse rien à désirer. La nature l'a revêtue de toutes les graces et de tous les attraits. Cependant, ma figure n'est pas sans agréments. Une noble fierté respire sur mon

visage : Je suis brave d'ailleurs ; je ne crains pas d'affronter les dangers. Plus d'une fois j'ai signalé mon courage ; plus d'une fois mon épée s'est abreuvée du sang d'un redoutable guerrier. Déjà des couronnes ont récompensé ma valeur ; et sur l'onde et sur la terre, la force de mon bras s'est fait sentir à l'ennemi. Je sais ranger des soldats en bataille, ou fortifier une ville ; je sais mettre des armées en fuite, et renverser de superbes remparts. En un mot, formé par un père expérimenté, je n'ignore rien dans le métier des armes. Ne sont-ce pas d'assez puissants motifs pour engager Straton et son époux à unir leur fille à Dosiclès ! mais s'ils la refusent à mon amour, quelle ressource, hélas ! me restera-t-il ? emploierai-je la violence pour aller l'enlever pendant la nuit ? Une soudaine surprise la plongeroit sans doute dans un trouble dangereux. Je crois l'entendre s'éveillant dans l'effroi, appeler sa mère par ses cris ; je crois voir Straton accourir avec ses gens au secours de

sa fille, et s'emparer du ravisseur imprudent, ou s'il ne peut réussir à me saisir, il se hâtera d'instruire Lysippe de mon audace, et d'exciter sa colère et son indignation contre moi. Ainsi, sans avoir pu obtenir ma chère Rhodanthe, je me serai attiré la haine d'un père justement courroucé. Vierge adorée, puis-je espérer que ton cœur ait senti les traits de l'amour? Dosiclès a-t-il touché ton ame; et la flamme qui le consume auroit-elle pénétré jusqu'à toi? comme lui fuis-tu et le repos et la nourriture? comme lui prononces-tu mille fois le nom de ton ami? Non, je m'abuse en vain! tu ignores jusqu'à l'existence du malheureux Dosiclès! l'amour est sans armes contre toi! Les doux propos, les tendres desirs n'ont pas d'attraits pour toi, et tu redoutes même jusqu'à la présence d'un ami! Ah! si du moins je ne suis pas la seule victime de tes rigueurs, peut-être supporterai-je mon infortune? mais si tu me préfères un rival, si déjà tu lui as promis ta main, change de senti-

ments, retire ta promesse ou c'en est fait de Dosiclès ; le fer aura bientôt mis un terme à ses maux.

Pendant que je me livrois à mes inquiètes réflexions, déjà le coq avoit chanté deux fois. Mon esprit, ballotté par mille pensées contraires, ressembloit au navire privé de pilote, et devenu le jouet de la tempête. Peu à peu mes yeux s'appesantirent, et je tombai dans un profond sommeil ; car les soucis rongeurs finissent aussi par répandre sur l'esprit des ténèbres épaisses, ils le plongent dans une nuit obscure, ils assoupissent la raison, et enchaînent l'homme dans les liens du repos. Mais c'est un repos plein de troubles : de toutes les affaires qui nous occupent pendant le jour, la nuit se plaît à former des images vaines, des fantômes trompeurs, et elle envoie ces ombres mensongères pour nous séduire pendant le sommeil. C'est ce que j'éprouvai dans ce moment. Je me trouvais tout-à-coup avec Rhodanthe, et je m'entretenois avec elle. Je lui fai-

sois l'aveu de mon amour, et je lui exprimais toute l'ardeur de ma passion. Un doux sourire reposoit sur ses lèvres, et trahissoit les sentiments de son cœur. Telles étoient les illusions délicieuses dont le sommeil repaissoit mon esprit. Mais bientôt la clarté du jour vint dissiper ces heureux prestiges avec les ténèbres de la nuit; et le songe enchanteur s'évanouit à mes yeux. Oui, ce n'étoit qu'un songe; et à mon réveil je ne trouvai plus rien pour apaiser le feu dont j'étois embrasé.

Désespéré, je me jette dans les bras maternels. Ma mère, m'écriai-je, ma mère, ô vous que j'aime si tendrement, sauvez votre fils, votre cher Dosiclès, ou apprêtez-vous à lui rendre les derniers devoirs de vos propres mains. J'en jure par l'amour et par les traits divins de Rhodanthe, si je ne trouve dans la tendresse de ma mère les secours que j'implore, je me percerai le cœur de cette épée. A ces mots elle verse un torrent de larmes; une femme, une mère

en répand aisément. Mon fils, me dit-elle avec douceur, prends courage, tes vœux seront peut-être accomplis. J'ai déjà lu dans ton cœur, tu aimes cette Rhodanthe dont tu viens de prendre les charmes à témoin; tu aimes la fille de Straton et de Phryné. — Vous m'avez prévenu, ma mère; oui, je l'adore: faites que l'hymen nous unisse, ou je descendrai bientôt dans le séjour des morts. — Non, mon fils, j'irai trouver Straton, je lui ferai connoître ton amour pour sa fille: sois assuré qu'il te l'accordera. Straton est-il plus noble que Lysippe et son père? Mon rang est-il inférieur à celui de Phryné?

A l'instant elle envoie chez Straton la fidèle Charis, et lui fait demander pour moi la main de Rhodanthe. Straton dans ce moment étoit allé surveiller ses vendanges. Charis s'acquitte auprès de Phryné de son message, et n'en reçoit qu'une réponse désespérante. Straton devoit, à la clôture des vendanges, unir sa fille au jeune Panolcias.

N'ayant donc pu réussir par cette première tentative, j'eus recours à une autre voie. Ne t'indigne pas, ô Rhodanthe, de ma sincérité. Mon récit n'offre rien dont tu puisses rougir, et je dois cette complaisance à nos hôtes si empressés de connoître notre histoire. Je vais trouver quelques uns de mes compagnons, jeunes gens déterminés et dont l'amitié pour moi étoit sans bornes. Je réclame leur secours; je leur parle de Rhodanthe, de sa famille, de l'amour qui me transporte, et enfin, de la démarche de ma mère. Certes, s'écrient-ils, celle que tu aimes est d'une rare beauté; eh bien, tu peux ouvrir ton cœur à l'espoir : oui ; tu posséderas Rhodanthe, et ses parents la céderont à nos instances, ou la force nous fera raison de leur refus. Mes braves amis, leur répondis-je, souvent nous nous sommes réunis pour surprendre les hôtes des forêts : aujourd'hui c'est pour m'assurer cette proie charmante que j'appelle votre secours. Vous n'avez pas été plus que moi à

l'abri des traits de l'amour; ou si du moins il vous a épargnés jusqu'ici, craignez, craignez l'avenir. Nul ne peut se soustraire à la puissance de ce dieu. Avec ses traits enfans, il est aussi vieux que le monde; parfois son sourire déguise un ressentiment caché. C'est en souriant qu'il fait les blessures les plus profondes, et ses flèches aiguës frappent tout au milieu du cœur. Il vous brûle en jouant, et le feu qu'il allume dessèche jusqu'à la moelle des os, et consume les entrailles. Il est aux cieux, il est sur la terre; son empire est immense, la fuite la plus prompte ne peut soustraire à ses coups, et tout ce qui respire dans la nature est soumis à ses lois. Mes amis m'interrompirent: Dosiclès, me dirent-ils, c'est trop de phrases superflues, fais-nous grace de ta harangue, ta philosophie n'est pas de saison; examinons mûrement ce que nous avons à faire.

Alors on délibère; il est arrêté qu'on ne fera aucune demande à Straton, de peur

que si cette démarche vient à lui déplaire, il ne tienne sa fille dans la plus rigoureuse captivité, qu'il sera mieux d'enlever Rhodante lorsqu'elle se rendra au bain, quelle que soit d'ailleurs sa volonté.

L'occasion ne tarda pas à s'offrir. Rhodante sort pour aller se baigner; mes amis s'avancent précipitamment l'épée à la main, et jettent l'épouvante parmi son cortège. Toutes ses femmes, effrayées d'une attaque si imprévue, se dispersent au loin dans la plaine. Je me trouve seul alors avec celle que j'aime, je la prends dans mes bras, je cours de toutes mes forces au bord de la mer. Un vaisseau alloit lever l'ancre; je m'y jette à la hâte, et j'abandonne avec joie les rivages de ma patrie. Assurément, dit Glaucôn, c'étoit la Providence elle-même qui avoit amené là un vaisseau tout prêt à vous recevoir. Mes amis, continuai-je, m'accompagnoient de leurs vœux. Soyez heureux, nous crioient-ils des bords de la mer! que les destins comblent vos souhaits! qu'ils

vous accordent un heureux voyage et des hôtes bienveillants ! que le tendre amour épuise sur vous toutes ses faveurs ! que rien n'altère votre félicité ! Les braves jeunes gens, reprit Glaucôn ! Dieux ! que ne m'envoyez-vous de tels amis ? Je repris en ces mots la suite de mon récit. Rhodanthe qui d'abord n'avoit paru céder qu'à la force, me fit entendre ces paroles délicieuses : Je vous rends grace, ô ravisseur aimable, vous avez lu dans mon cœur, en usant envers moi d'une violence qui m'est si chère. Tendre amante, m'écriai-je, que l'amour te récompense d'un langage si doux ; c'est pour moi l'assurance des sentiments dont j'attends le bonheur.

Ainsi nous laissâmes Abydos ; et après quatre jours d'une heureuse navigation, nous arrivâmes avec Stratoclès dans cette ville où nous eûmes le bonheur de trouver des hôtes si généreux.

J'avois terminé mon histoire ; Glaucôn disoit en levant les mains au ciel ; O Jupi-

ter, et vous tous, dieux de l'Olympe, daignez conduire ces jeunes amants, et combler les vœux de leurs cœurs ! En même temps il ne pouvoit s'empêcher de verser des larmes ; car c'étoit un homme véritablement humain, et dont le cœur ne méconnoissoit pas la pitié. Alors on enleva la table ; le repas s'étoit prolongé fort avant dans la nuit.

LIVRE TROISIÈME.

Les conviés s'étoient livrés aux douceurs du repos. Le vin, pris avec excès, engourdit l'homme dans les chaînes du sommeil ; il répand sur ses yeux des ténèbres épaisses ; et, dans le milieu du jour, il étend sur lui les sombres voiles de la nuit. Reconnaissons ici la sage bienveillance des dieux. Quand le buveur qui vient de fêter Bacchus ne s'endort point à l'heure même, ce n'est plus qu'un frénétique dont la raison est égarée. Son jugement est obscurci par les vapeurs du vin qui appesantissent sa tête et suspendent l'exercice de son esprit.

Ainsi tous nos convives étoient plongés dans un profond sommeil. Nausicrate, comme eux endormi, sembloit encore se croire à table. Il portoit avec précaution la main à sa bouche, comme pour en appro-

cher une coupe toute pleine, il paroissoit la vider d'un seul trait, en savourer la douceur, et en un mot jouir encore des plaisirs du repas. Un moment après on le voyoit s'agiter sur son lit, et faire tous les mouvements de la danse dont il nous avoit divertis pendant le festin. Ce devoit être, dit Cratandre, un spectacle curieux que le plaisir de cet homme à boire encore, tout endormi qu'il étoit. C'est, continua Dosiclès, un effet assez naturel des vapeurs du vin qui viennent affecter le cerveau.

Cependant je le laissai goûter seul ces plaisirs fantastiques, et prenant la main de Rhodanthe, je sortis avec elle de la chambre où nous étions. Nous nous avançâmes sous un berceau de vignes dont les pampres touffus formoient un abri impénétrable, et présentoient à l'œil un tableau charmant. Comment des vignes aussi belles n'auroient-elles pas donné des fruits aussi délicieux? Là je pus converser librement avec ma maîtresse; car depuis le moment où nous avions

fui d'Abydos, toujours environnés d'une foule d'étrangers, nous n'avions pu trouver un seul instant pour nous communiquer nos pensées. Alors j'osai presser Rhodanthe contre mon cœur. Déjà je respirois sur ses lèvres tous les feux de l'amour; déjà je brûlois.... Arrête, me dit-elle, il n'est pas temps encore; contente-toi de ce baiser; tel est l'ordre des dieux et de Jupiter même. Mercure dont un habile artiste a placé l'image sous le vestibule de notre maison, Mercure s'est présenté à moi dans mon sommeil. Les dieux, m'a-t-il dit, qui protègent Abydos veulent que l'hymen unisse dans cette ville Rhodanthe et Dosiclès.

Ainsi nous passâmes la nuit sous les arbres du jardin. Le lendemain, nous nous rendîmes au temple de Rhodes pour y sacrifier aux mânes d'Agathosthènes. On immole à l'entrée du temple un bélier et un jeune taureau; ensuite Stratoclès entonne le chant funéraire. En même temps il coupe en l'honneur du fils qu'il regrette l'extrémité

de sa chevelure; et, versant un torrent de larmes, il déplore la fin malheureuse de ce jeune homme. Glaucon nous invite au silence: il remplit une coupe d'un vin pur, en arrose les entrailles des victimes, et s'écrie: Fils chéri de notre ami Stratoclès et de Penthie, son épouse adorée, tu nous as abandonnés avant le temps. Ta mort prématurée a détruit toutes les espérances de ton père. Reçois ces libations et ces victimes que t'offre l'amitié. Il dit, et fléchit le genou jusqu'à terre. Nous nous réunissons autour de lui. Il goûte le premier des chairs de la victime, et nous les distribue ensuite.

A peine avons-nous achevé ces funèbres cérémonies, qu'une horde de barbares se répand dans Rhodes, massacre sans pitié une partie des habitants, et réserve les autres au plus dur esclavage. Gobryas (tu connois ce satrape de Mystile, ce brigand sanguinaire dont la vue seule excite l'horreur, et qui vient d'égorger aujourd'hui

Nausicrate), Gobryas nous surprend dans le temple, occupés au sacrifice, et nous sommes tous saisis en même temps. Glaucon et Stratoclès sont chargés de fers; Rhodanthe et moi nous subissons le même sort; et, maintenant, comme tu le vois, un sombre cachot nous renferme ensemble. Stratoclès a été mis en liberté. Mais, ô sort inhumain! Glaucon, pour prix de son hospitalité, est tombé sous le fer des pirates. Ah! sans doute, le grand Jupiter sommeilloit lorsqu'il laissa périr un hôte si généreux. Mais peut-être aussi, pour récompenser l'humanité de Glaucon, la Providence divine lui a-t-elle dérobé l'horreur de l'avenir! Peut-être lui a-t-elle envoyé la mort, sans lui laisser prévoir que le fer d'un barbare devoit terminer ses jours!

Dosiclès avoit achevé son récit; il prit un peu de nourriture avec sa maîtresse et Cratandre. Ainsi l'infortune souvent devient le lien des cœurs. Souvent elle établit entre ceux qu'elle persécute une amitié plus

vive et plus sincère que celle qu'inspirent les banquets les plus somptueux ; car dans les festins splendides les hommes trop fréquemment, hélas ! font plus de cas du luxe et de l'abondance qu'ils y voient régner, que des hôtes mêmes qui les reçoivent ; tous les serments d'amitié qui leur échappent quand Bacchus a échauffé leur cerveau de ses vapeurs enivrantes, reposent sur des fondements aussi peu sûrs que le sable dont l'enfance fait son jouet.

C'est ainsi que Dosiclès et Cratandre suspendoient un moment leurs chagrins par l'histoire de leurs malheurs. Cependant Gobryas, frappé de la beauté de Rhodanthe, conçoit d'abord pour elle la plus violente passion. Il va trouver son maître, se jette à ses pieds ; et, versant un torrent de larmes, il lui dit : Heureux et puissant Mistyle, tu connois ton serviteur Gobryas. Tu sais que de combats j'ai soutenus, que de villes j'ai renversées de fond en comble ; combien de bâtiments, combien de mate-

lots j'ai fait tomber en ta puissance. Je suis couvert de blessures, et tout mon corps est sillonné de cicatrices. O Mistyle! prosterné aujourd'hui devant toi, et les yeux baignés de larmes, je viens te demander une seule récompense pour tant de travaux. Accorde-moi la main de cette belle captive dont les charmes ont hier ébloui tes yeux, et que tu as destinée au service des autels. C'est moi-même qui l'ai prise à Rhodes : elle est ma conquête; et mon épée, mon épée seule m'en a assuré la possession. Je te rendrai ton or, ô Mistyle! car de tout le butin, je n'estime, je ne desirer que cette esclave charmante.

Après un moment de silence, Mistyle lui répondit : C'est pour moi un plaisir véritable de récompenser mes lieutenants, et particulièrement celui d'entre tous qui a le plus de droits à mon estime. Mais quelle considération pourra balancer le respect dû aux dieux. Si j'eusse promis Rhodanthe à tout autre, mon cher Gobryas, et que tu

fusses venu me la demander ensuite, j'aurois, quel que dût être le désespoir de ton rival, oui, j'aurois rétracté ma parole pour céder Rhodanthe à tes desirs. Mais je l'ai vouée au service des dieux, pour reconnoître la protection qu'ils nous ont accordée dans la guerre : irai-je, ravisseur impie, l'arracher à leurs temples, pour la mettre dans les bras d'un mortel ? Si je cédois à ta prière, les justes dieux irrités d'un tel sacrilège ne m'en puniroient-ils pas ? S'ils vengent constamment les parjures par lesquels des hommes se trompent mutuellement, souffriront-ils qu'on leur manque impunément ? Non, non. L'impiété nous attire toute leur colère ; car l'impie qui s'attaque à la Divinité même est plus coupable que l'homme injuste qui ne fait de tort qu'à des hommes. Mais réfléchis un instant, et sois ton propre juge. Je m'empresse de te livrer l'objet de ton amour. Un autre vient ensuite, dont le rang est aussi inférieur au tien, que le tien l'est à celui des dieux : il

me demande Rhodanthe; je l'accorde à ses vœux; j'ordonne qu'on courre l'enlever de ton lit. Réponds : supporterois-tu de sang-froid cette injure cruelle? Non, sans doute. Tu ne respirerois que vengeance; tu n'épargnerois rien pour punir l'auteur d'un pareil outrage, et pour lui rendre affront pour affront. Eh bien, pendant que toi, foible mortel, tu t'indignes de la plus légère insulte, voudrois-tu que les dieux, dont la puissance est sans bornes, se laissassent tranquillement outrager?

Mais, reprit Gobryas, Rhodanthe n'appartient pas encore aux dieux, puisqu'elle est renfermée dans une obscure prison. Assurément ce n'est pas là la demeure des immortels : et les ministres des dieux ont-ils d'autre séjour que les temples? Étrange subtilité! reprit Mistyle. Occupé jusqu'ici d'une multitude d'affaires, je n'ai pu conduire encore cette captive aux autels. Mais j'ai promis, et remplir ses promesses, n'est-ce pas pour l'homme d'honneur le plus saint

des devoirs, sur-tout quand il s'agit de la dette sacrée de la reconnoissance envers les dieux?

Gobryas n'avoit pu rien gagner par les prières : il eut recours à un moyen plus digne d'un barbare et d'un corsaire. Il résolut d'employer la violence pour assouvir sur Rhodanthe sa brutale passion. Dans ce dessein, il se rend à la demeure ténébreuse des captifs, et s'approche de la fille de Straton. Femme de Gobryas, lui dit-il, reçois-moi comme ton époux ; que ma visite ne t'intimide point. Remercie plutôt la fortune et les dieux qui veulent bien t'unir à un chef puissant. C'est moi qui t'ai prise dans Rhodes, et je n'ai point voulu qu'une beauté telle que toi devint la proie d'un vil soldat.

En disant ces mots, il approchoit sa bouche de celle de Rhodanthe, et cherchoit à l'embrasser. Saisie d'effroi, la jeune fille s'arrache à ses efforts, abandonne dans les mains du brigand un lambeau de sa robe,

et se précipite vers Dosiclès. Dosiclès, s'écrie-t-elle, mon cher Dosiclès, défends ton amie contre un barbare, sauve-la d'une odieuse violence ; hâte-toi, ou je suis perdue. A ces accents, Dosiclès s'éveille en sursaut. Il se lève promptement de la terre sur laquelle reposoient ses membres brisés de fatigues, et, troublé par les cris de Rhodanthe : Qu'as-tu, chère Rhodanthe ? lui dit-il. Rassure-toi, je suis à tes côtés. Mais qui cause ta terreur ? N'est-ce point un songe qui t'abuse ? N'est-ce point un de ces vains fantômes qui, revêtus de formes mensongères, se font un jeu d'épouvanter les vierges timides. Calme-toi, chère amie, ne crains rien. Dosiclès saura te défendre.

Pendant que Dosiclès s'efforçoit ainsi de rassurer son amante, Gobryas, qui venoit de voir échouer sa téméraire entreprise, se retiroit en silence, tremblant des suites que pourroit avoir cette tentative. Il craignoit que Mistyle, instruit de son audace, ne le fit punir comme un sacrilège qui auroit

insulté les ministres des dieux. Ses craintes cependant cédèrent bientôt à l'ardeur de ses desirs; et il eut recours à un nouveau stratagème. Il prenoit Dosiclès pour le frère de Rhodanthe, il voulut le gagner secrètement pour en obtenir la main de sa sœur. Insensé, quel est ton espoir ! peux-tu te flatter que ce jeune homme brûlant d'amour te cédera sans combat ce qu'il a de plus cher au monde. Mais la ressemblance des traits l'avoit induit en erreur. Il va donc trouver son captif, et, l'abordant avec une feinte douceur : Dosiclès, lui dit-il, à la dignité de tes manières, à la beauté de tes traits, il est aisé de voir qu'un noble sang coule dans tes veines, et que tu n'es pas né pour gémir dans l'esclavage. Les charmes de ta figure ne me laissent pas douter que tu ne tiennes à Rhodanthe par les liens les plus étroits; car on peut sans erreur accorder une origine commune à ceux que rapprochent ainsi la ressemblance des traits et une égale beauté. Tu n'ignores pas sans

doute que je suis tout-puissant auprès de Mistyle, et qu'après lui je marche le premier. Tu sais que par-tout on rend à ma personne des honneurs éclatants. Eh bien, j'ai besoin de ton appui. Je viens réclamer un service : détermine Rhodanthe à m'accepter pour époux, et la plus brillante récompense sera le prix de ce bienfait. Oui, j'en atteste les dieux de ma patrie, si l'hymen unit Rhodanthe à Gobryas, l'alliance la plus illustre comblera le bonheur de Dosiclès, la fille de Mistyle deviendra son épouse. N'hésite pas ! Pourrois-tu jamais espérer un honneur comparable à l'honneur de devenir le gendre de Mistyle ? Dosiclès seul est digne des charmes de Callipe ; lui seul peut prétendre au bonheur de les posséder. Ah ! ne rejette point des offres qui t'assurent un rang éclatant, et ces honneurs, ces richesses de toute espèce qui élèvent les grands au-dessus du vulgaire et les rapprochent du sort des immortels.

Gobryas avoit fini de parler. Dosiclès

après quelques instants de silence, lui répondit en ces mots : La ressemblance de nos traits ne t'a pas trompé, Rhodanthe est ma sœur. Mais en vain ta bienveillance me flatte : je ne m'abuse point sur mon malheur. Étranger, esclave de Mistyle, je suis indigne de songer à la main de sa fille. Un misérable captif peut-il jamais s'élever à un rang auquel les plus grands satrapes n'oseroient aspirer ! L'alliance que tu m'offres seroit en vain l'objet d'une téméraire ambition. Ne crois pas toutefois que je refuse de te servir. Je te promets d'engager Rhodanthe à t'accepter pour époux : mais n'exige pas qu'à l'instant même cette promesse soit accomplie. Les dieux, hélas ! viennent de nous enlever une mère chérie ; et les lois de notre patrie nous prescrivent un deuil de cinquante jours. Laisse écouler les dix jours que nous devons encore consacrer à pleurer la perte de notre mère ; et sans autre retard tu verras tes vœux accomplis. Un tel langage laissoit Gobryas dans son incertitude ; et ce

délai plus long à son gré que le temps d'une vie entière, irritoit encore sa passion. L'espoir calma pourtant son impatience, et il quitta la prison, nourrissant dans son cœur de vaines illusions.

Aussitôt Dosiclès court à Rhodanthe. Ses yeux sont inondés de larmes; et de nombreux soupirs s'échappent de son sein. Lumière de mon ame, lui dit-il, ô toi qui partages avec moi les rigueurs d'une cruelle servitude, toi qui m'as déjà donné le doux nom d'époux, lorsque pour moi tu as fui les rivages de ta patrie, quitté ta famille et tes jeunes compagnes, abandonné un père et une mère si tendrement chéris, tant de sacrifices resteront-ils sans fruit? Élevée sous la plus austère surveillance, tu n'avois pas même vu ta ville natale; et tu parcours, pour me suivre, des pays étrangers! esclave de barbares pirates, tu te vois livrée à mille infortunes. Un noir cachot est ta demeure, une terre humide ton lit, un peu de pain grossier ta nourriture; et tous ces maux

c'est pour moi que tu les endures ! mais c'étoit peu encore ! le féroce Gobryas nous réservoir le coup le plus cruel ; il nous sépare l'un de l'autre, et veut t'enlever à mon amour. Sont-ce donc là ces nœuds si doux que nous promettoit Mercure ? Est-ce là l'accomplissement de ces songes délicieux dont il berçoit nos esprits abusés ? Eh quoi ! ma Rhodanthe deviendrait l'épouse d'un farouche corsaire. Ah ! pourquoi la mer ne t'a-t-elle pas ensevelie dans ses gouffres bouillonnants quand tu t'éloignois des murs d'Abydos ? ou plutôt que n'engloutissoit-elle Gobryas lorsqu'après avoir dévasté Rhodes et immolé une foule de victimes, il usoit envers toi d'une indulgence barbare, et se réservoir pour sa proie l'amante de Dosiclès ? Oui, c'eût été pour moi le coup le plus terrible que de te voir disparaître à jamais dans les abîmes de la mer, ou tombér éborgnée par le fer ennemi : mais le glaive et les ondes eussent moins cruellement déchiré mon cœur que la violence du barbare, qui

t'arrache de mes bras pour user jusque sous mes yeux des droits de sa conquête. Si la mer t'avoit engloutie, si le glaive homicide avoit tranché tes jours, je te suivais dans les flots, ou percé de mon épée, mon cœur ne te survivoit pas. Mais voir un odieux brigand..... non, non, je ne puis supporter cette affreuse pensée. Avant de me rendre témoin d'une telle horreur je périrai ; grands dieux, accordez-moi une épée que je puisse enfoncer dans mon sein... que je m'arrache une odieuse vie ! Mais que vois-je ! Rhodanthe suit Gobryas ! Va Rhodanthe, va partager la couche d'un barbare ; brille resplendissante de l'or et des pierreries dont il ornera tes attraits ; contente les desirs du brigand, oublie Dosiclès, oublie tous tes serments. Ah ! je le sais, le faste et les grandeurs chassent bientôt de l'esprit le souvenir du malheureux ; ils effacent du passé jusqu'aux moindres vestiges. Dieu du tonnerre, si tu es encore le dieu vengeur des parjures, arme-toi de ta foudre, fais pleu-

voir une grêle de pierres, ouvre sur nous les cataractes des cieux ; que la terre inondée devienne une mer sans rivage, ou qu'un choc terrible l'ébranle jusque dans ses fondements les plus profonds !

Dosiclès exhaloit ainsi sa douleur ; il versoit en même temps des torrents de larmes ; et, dans le délire qui agitoit son ame, les fantômes que lui présentoit sa raison égarée redoublaient encore la violence de ses transports. Rhodanthe ne l'avoit pas interrompu, sa langue sembloit enchaînée à son palais. Lorsque notre ame éprouve une impression subite et profonde, les organes de la voix paroissent oublier leurs fonctions, et l'homme est comme dans un état d'ivresse qui lui ravit l'usage de ses sens. Rhodanthe cependant reprit peu à peu ses esprits, et recouvrant avec ses forces, l'usage de la parole, elle prononça ce peu de mots : Ne t'abandonne point ainsi à un désespoir inutile, ô mon ami ! cesse d'accuser ta Rhodanthe, et apprends-moi toute l'étendue de nos mal-

heurs. Ces douces paroles rendirent Dosiclès à lui-même, il lui raconta avec l'accent de la douleur que Gobryas vouloit l'avoir pour épouse, lui offroit, pour l'engager à le servir, la main de la fille de son maître Mistyle! Mais c'est en vain, s'écria-t-il en s'adressant à Gobryas, comme s'il eût pu l'entendre, c'est en vain, ô le plus vil des brigands, que tu tentes de m'éblouir. Crois-tu donc me servir en m'ôtant celle que j'adore pour me donner une femme étrangère? Laisse, laisse-moi ma Rhodanthe; je n'ai pas besoin de tes bienfaits.

Mon bien aimé, repart Rhodanthe, que les dieux entendent mes serments : je te jure une éternelle fidélité. Oui, je ne serai jamais qu'à toi, ou la mort me délivrera des poursuites de Gobryas. Mais combien je crains à mon tour que l'alliance qu'il te propose ne te fasse oublier la compagne de tes malheurs! Elle dit, et d'un pan de sa robe essuye les pleurs qui inondoient le visage de Dosiclès.

LIVRE QUATRIÈME.

Ainsi ces deux infortunés nourrissoient leur amour par les aveux réciproques de leurs peines et les serments mutuels d'une constance éternelle. Le lendemain, revêtu du costume de grand-prêtre, couvert d'un long manteau d'une éclatante blancheur, Mistyle, à la tête des officiers du temple qui portoient des couronnes de pin et de laurier, s'avançoit vers l'autel pour consacrer aux dieux les captifs qu'il leur avoit promis, lorsque l'arrivée d'un satrape de Bryaxas suspendit et fit différer cette solennité. Dès que Mistyle fut instruit de la présence d'Artaxane, il fit reconduire les captifs dans leur obscure prison, et il rentra dans son palais; là, entouré d'une garde nombreuse, et assis sur un trône élevé d'où il promène ses regards farouches, il

ordonne qu'on introduise l'envoyé. Artaxane s'avance, s'incline profondément, et présente à Mistyle une lettre fermée du sceau de son maître. Mistyle la remet à Gobryas, et lui commande d'en faire la lecture devant tous ceux qui étoient présents. Le satrape brise le cachet et lit à haute voix la lettre suivante :

Le puissant roi Bryaxas au grand roi Mistyle, salut.

Tu connois mon affection ; tu sais que je suis toujours resté fidèle aux lois de notre ancienne amitié. La fortune a constamment exaucé mes vœux ; mais loin d'abuser de ses faveurs pour te nuire, je me serois vivement affligé de voir ta puissance abattue. Loin de moi le desir d'une puissance acquise aux dépens de la tienne, d'un bonheur acheté au prix de ton infortune ; loin de moi tous ces honteux moyens de prospérité. Je serois la première victime du mal que je te voudrois faire : aussi ma seule ambition est de resserrer les nœuds qui

nous ont toujours unis. Toi cependant, au mépris de cette amitié si douce, tu me forces à te traiter en ennemi. N'est-ce pas en effet me déclarer ouvertement la guerre, que de ravager, comme tu l'as fait, une ville qui m'étoit alliée, et de la soustraire à ma puissance? Une partie des troupes qui défendoient cette place gémit dans tes prisons, l'autre a péri passée au fil de l'épée. Sans doute tu n'ignorois pas que Rhamnus étoit soumise à Bryaxas, qu'elle lui payoit un tribut annuel, et ne reconnoissoit d'autre maître que lui. Choisis donc, ou rends-moi la ville et les captifs que tu as traînés après toi, et soyons toujours amis; ou attends-toi à me voir faire les plus grands efforts pour t'arracher ta conquête et les malheureux qui souffrent dans tes fers. Prends garde qu'en voulant conserver ce que tu as injustement enlevé, tu ne perdes même une partie des villes qui t'appartiennent. Songe bien que l'œil perçant de la justice divine ne se ferme jamais; que son regard inévi-

table poursuit incessamment le coupable; qu'elle veille sans relâche pour la défense de ceux qu'il a opprimés. Adieu, j'espère que tu ne troubleras point la bonne intelligence qui règne entre nous.

La lecture de cette lettre produisit sur Mistyle deux impressions diverses : son cœur étoit alternativement en proie à la crainte et à la fureur. Tantôt des paroles menaçantes venoient expirer sur ses lèvres, tantôt il tomboit dans la consternation, et, violemment agité par des émotions contraires, il ne pouvoit proférer un seul mot. Il resta long-temps assis dans un profond silence; son visage changeoit sans cesse de couleur, et toutes les passions venoient s'y peindre tour-à-tour. Enfin, craignant qu'un silence plus prolongé ne trahît son trouble, Mystile se hâte de congédier Artaxane. Envoyé de Bryaxas, lui dit-il, demain tu recevras ma réponse au message de ton maître. Jusque-là le chef de mes armées aura soin de te faire rendre tous les honneurs

dus à ton rang et à l'ancienne amitié qui m'unit au roi de Pissa. En même temps il donne quelques ordres secrets à Gobryas.

Artaxane s'incline devant Mistyle, et se retire accompagné de Gobryas qui le conduit dans une salle magnifiquement ornée. Là étoit préparé un festin splendide. Les chefs des troupes, les satrapes les plus puissants avoient été invités. La vaisselle étoit toute d'or. Des vases d'une forme élégante brilloient parsemés des diamants et des pierreries les plus rares; mais de ces riches ornements ils recevoient moins de prix encore que du travail exquis dont la main du graveur les avoit décorés. Tout répond à cet appareil de grandeur. Les mets les plus délicats sont prodigués, les vins les plus recherchés coulent avec profusion. Rien enfin n'a été oublié pour donner à Artaxane une haute opinion de la puissance de Mistyle.

Fidèle aux instructions de son maître, Gobryas attaque peu à peu la raison de son

hôte par de fréquentes libations et par mille récits merveilleux où il exalte le pouvoir plus qu'humain dont, selon lui, les dieux ont revêtu Mistyle. A son gré, lui dit-il, Mistyle fait gronder la foudre, à son gré il calme les vagues irritées. J'ai vu la tempête marcher à son secours et détruire les flottes ennemies; j'ai vu la terre entr'ouvrir ses entrailles pour engloutir les guerriers qu'il combattoit. Ah! crois-moi, si ton maître t'est cher, dissuade-le de rompre les liens qui l'attachent à Mistyle. Une ruine certaine attend ses ennemis, et, forts de son alliance, ses amis n'ont rien à redouter. Pendant que par de tels discours il jetoit la surprise dans l'ame d'Artaxane, un plat d'or est apporté; il est chargé d'un agneau rôti. Gobryas donne ordre qu'on le distribue aux convives. Le couteau ouvre le flanc de l'agneau; mais, ô surprise! de ses entrailles brûlées sortent des oiseaux vivants qui s'envolent en chantant leur délivrance. Un tel prodige saisit de terreur

Artaxane. Il n'ose plus douter de la puissance de Mistyle, mais il ne peut croire qu'elle lui vienne des dieux. Comment, dit-il à Gobryas, comment les dieux pourroient-ils accorder à un mortel le pouvoir d'enfreindre les lois qu'ils ont créées eux-mêmes. Non, je ne pourrois sans crainte servir un maître qui ne rougiroit pas d'abuser de sa puissance pour tyranniser la nature et exiger d'elle des efforts monstrueux et contraires à l'ordre établi par la sagesse des dieux.

Tu te trompes, lui répond Gobryas, ce que tu as vu n'est pas contraire à la volonté des dieux. Le roi des dieux lui-même dont le bras puissant peut ébranler la terre sur ses bases, ce dieu qui lance les traits de la foudre, Jupiter n'a-t-il pas renfermé dans sa cuisse le fils de Sémélé qui ne devoit pas encore naître, et, comme une seconde mère, ne lui a-t-il pas donné le jour? Ce vainqueur des superbes Titans n'a-t-il pas offert à la hache sa tête immortelle

pour en faire sortir Pallas? Comment donc ce qui fait la gloire des dieux seroit-il un déshonneur pour les foibles humains? Non, avec l'amitié de Mistyle, tu n'as rien à redouter.

Telle fut la conversation de Gobryas et d'Artaxane. Le premier s'amusoit en lui-même des terreurs qu'il inspiroit au Satrape, le second pâlissoit saisi d'effroi de ce qu'il entendoit. L'arrivée de Satyrion interrompit leur entretien. C'étoit un bouffon que Gobryas avoit fait appeler. Une épée tranchante pendoit à son côté; il étoit nu jusqu'à la ceinture; seulement ses épaules sont recouvertes d'un manteau de diverses couleurs; son corps grêle est surmonté d'une tête entièrement rasée et toute souillée de suie. A la vue de cette bizarre figure un rire général s'échappe en éclats bruyants. Le bouffon seul conserve un visage sérieux. Pendant qu'Artaxane ne peut se lasser de regarder cet objet ridicule, celui-ci s'enfonce son épée dans la gorge; le sang à

l'instant s'élance en jets impétueux. Satyrion tombe, et paroît privé de sentiment. Ému de pitié, Artaxane donnoit déjà des larmes au sort de ce malheureux, quand Gobryas s'approche du mort, et lui dit : Au nom du grand Mistyle, lève-toi, Satyrion ! Il parle ; celui-ci se relève à l'instant, et, prenant sa lyre sonore, il fait entendre aux satrapes ces chants mélodieux :

Gloire soit au dieu puissant qui promène dans les cieux son char de lumière !

Salut, ô Mistyle ! salut, roi glorieux et terrible à tes ennemis consternés ! Jupiter et le céleste conseil sont avec toi, tu prends place à la table de la divine Pallas.

Gloire soit au dieu puissant, etc.

La terre te redoute et le feu tremble devant toi : l'empire de Neptune reconnoît ton pouvoir : tu parles, l'inflexible Tartare revomit sa proie, et rend à la lumière des Satyrions pour célébrer ta grandeur.

Gloire soit au dieu puissant, etc.

Ta voix redoutable change les lois de

l'univers : à ton ordre l'humble brebis voit le jour, étonnée de le devoir à une race différente, et elle enfante à son tour le timide habitant des airs : le feu lui-même oublie de dévorer sa proie.

Gloire soit au dieu puissant, etc.

Neptune étend pour tes flottes les plaines liquides de son empire : pour toi la terre recule ses limites, et Mars lui-même marche ton allié dans les combats.

Gloire soit au dieu puissant, etc.

Pour toi nos champs se parent de verdure, nos forêts d'un épais feuillage, nos arbrisseaux se couvrent de leurs fleurs, et nos plaines de leurs moissons : pour toi la vigne gémit sous le poids des raisins, et le pressoir exprime une liqueur rivale du plus doux nectar.

Gloire soit au dieu puissant, etc.

Pour toi la nature travaille dans son sein les plus précieux métaux, et donne au diamant son éclatante solidité. La brillante étoffe des Sères, comme le modeste man-

teau de lin, atteste hautement ton pouvoir et ta suprême domination.

Gloire soit au dieu puissant, etc.

L'hôte sauvage des forêts, le léger habitant de l'air, les espèces que la mer recèle, depuis le plus foible poisson jusqu'à la monstrueuse baleine, te sont soumis; les éléments eux-mêmes obéissent à ta voix.

Gloire soit au dieu puissant, etc.

Pour toi la grêle et la neige blanchissent nos campagnes : pour toi l'onde limpide prend la dureté du caillou. Tantôt elle tombe du ciel en torrents impétueux, ou descend en rosée légère; tantôt elle erre dans l'espace en vapeurs transparentes ou en nuages menaçants.

Gloire soit au dieu puissant, etc.

Pour toi la mer aplanit sa surface; docile elle transporte tes navires chargés de richesses. La tempête cède à ta puissance; et quand tu parles, les vagues furieuses oublient leur courroux.

Gloire soit audieu puissant, etc.

Le bœuf laborieux, les paisibles troupeaux répandus dans la plaine, le chien léger de la Thrace, le coursier d'Arabie, les animaux farouches du désert, tous les êtres enfin t'offrent leur tribut.

Gloire soit au dieu puissant, etc.

Je te salue aussi, chef des Satrapes de Mistyle, illustre Gobryas : ton épée s'enivre du sang des guerriers ; ton cœur ignore la crainte dans le tumulte des combats.

Gloire soit au dieu puissant, etc.

Salut, ô Artaxane, qui partages la table de Gobryas mon maître ; et qui n'as pas dédaigné d'accorder une larme au malheureux Satyrion.

Gloire soit au dieu puissant, etc.

Je te salue, table charmante, banquet délicieux, doux nectar, festin digne des immortels ! Et toi, ô lyre enchanteresse, je te salue avec ton maître Satyrion.

Gloire soit au dieu puissant qui promène dans les cieux son char de lumière !

Satyrion avoit fini de chanter. Sa mort

simulée avec tant d'art, sa résurrection inattendue, avoient jeté dans l'ame des convives la terreur et l'étonnement. Son chant mélodieux et les sons de sa lyre avoient fait succéder à ces vives émotions des sensations plus douces. Gobryas lui fit donner une large coupe de vin pur, et le congédia. Cependant Artaxane, vaincu par les vapeurs de Bacchus, s'endormit. Engourdi par le sommeil, sa main laisse échapper la coupe qu'elle tenoit. Le vase tombe et se brise en morceaux. Gobryas ne vit pas sans douleur la destruction de cette coupe précieuse : c'étoit un chef-d'œuvre de l'art, et la liqueur qu'on y versoit sembloit toujours y prendre une nouvelle saveur. Cette coupe étoit montée sur une pierre de saphir d'un travail exquis. Les bords en étoient garnis d'un cercle d'or, et les parois couvertes d'une multitude de scènes variées attestoient le talent de l'ouvrier qui les avoit gravées. On y voyoit des raisins dont la couleur vermeille sembloit appeler la main du ven-

dangetur; des paysans au teint hâlé coupoient des grappes pesantes, et les jetoient dans des corbeilles d'un tissu sculpté avec une délicatesse inimitable. Ici d'autres écrasoient les raisins au pressoir, et en faisoient couler des ruisseaux de vin. Là des jeunes gens se tenant par la main formoient des chœurs de danse: on croyoit entendre leurs chants, on eût voulu partager leurs plaisirs. Pendant que les tonneaux s'emplissent du précieux nectar, le dieu des vendanges, entouré de Satyres et de folles Bacchantes, célèbre avec eux la fête de l'automne. On le voyoit arracher des raisins de la grappe, et les lancer aux Satyres qui sembloient tomber sans vie; et la troupe bruyante de rire aux éclats. Il paroissoit brillant de toutes les grâces de la jeunesse, et un léger duvet ne couvroit pas encore son menton. Le jus de la vigne donne à ses joues un nouvel incarnat. Un riche bandeau retient sa blonde chevelure, dont les boucles d'or flottent au gré du zéphyr. Une

robe de pourpre lui descend jusqu'aux genoux, son bras est demi-nu, et sa tête ceinte d'une couronne de pampres entremêlés de raisins. Les Bacchantes dansoient en chœur et chantoient des hymnes en l'honneur du fils de Sémélé; plusieurs même par un folâtre badinage tâchoient de l'exciter à prendre part à leurs jeux. L'une le pousse légèrement, l'autre par un tendre baiser veut l'entraîner avec elle; au milieu du chœur de ses compagnes, une autre, que sa résistance irrite, lui enlève adroitement sa couronne, et la jette au milieu de la troupe: le dieu veut la ressaisir, il cède malgré lui à leurs efforts, et se trouve enfermé dans le cercle bruyant de ces folles danseuses.

Telle étoit la coupe précieuse que laissa briser Artaxane. Pour lui, plongé dans un sommeil profond, image de la mort, il fallut l'enlever et le déposer sur un lit, comme un corps privé de sentiment.

Mistyle cependant fait appeler Gobryas;

ils délibèrent ensemble sur la réponse qu'il doit faire à Bryaxas. Enfin, après de longues réflexions, il adopte la réponse suivante :

- Le grand roi Mistyle au grand roi Bryaxas, salut.

L'homme qu'éclaire la raison ne sauroit douter un instant de l'amitié que j'ai toujours eue pour toi. Les morts eux-mêmes se réveilleroient pour l'attester, s'il en étoit besoin ; et je pourrois en appeler à ces secours de toute espèce, à ces auxiliaires sans nombre que je t'ai fournis en tout temps. Et cependant tu veux rompre les nœuds de notre ancienne alliance ; tu cherches à t'emparer des villes que j'ai conquises, et à élever ta puissance sur les débris de ma domination. Mais céder à tes injustes prétentions, ne seroit plus une condescendance légitime, un témoignage d'amitié ; ce seroit une indigne bassesse, une preuve de lâcheté ; d'ailleurs ne seroit-ce pas un acte de démence ? Quoi ! j'aurois supporté d'incroya-

bles fatigues, j'aurois de mes soldats, de mes vaisseaux sans nombre, couvert et la terre et la mer; j'aurois sacrifié tant de braves; j'aurois perdu le plus illustre de mes capitaines, le bras le plus vaillant de mon empire, et pourquoi? Pour rendre lâchement à un infidèle ami une place achetée par tant de travaux, par tant de sang! On ne me trompe pas. En assiégeant Rhamnus, je savois que cette ville ne t'appartenoit pas; je savois qu'elle dépendoit de Mitranes, mon plus implacable ennemi. Que Mitranes se plaigne! Si quelqu'un a droit de m'accuser, ce n'est pas Bryaxas à qui je n'ai fait aucun tort. Toutefois, te plaignant de torts imaginaires, tu réclames des biens qui ne t'appartiennent point; tu oses même, tu oses me menacer de tes armes, si je repousse ton injuste demande. N'est-ce pas montrer un cœur jaloux et profondément ulcéré? Réfléchis, Bryaxas, et suppose un instant que tu sois Mistyle. Tu équipas une flotte innombrable, tes alliés

à l'envi secondent tes projets. Tes bataillons couvrent au loin la terre; une forêt de lances brille dans les campagnes. Dans de sanglants combats tu as vu moissonner la fleur de tes guerriers; Rhamnus enfin cède à tes efforts, ce succès est le fruit de travaux infinis. Mais voici qu'au nom de notre ancienne amitié, je réclame cette ville, et je te presse de me l'abandonner. Réponds, céderois-tu à mes instances, et pour te déterminer à me livrer ta conquête, notre alliance seroit-elle un motif assez puissant? Non, sans doute; non, tu ne m'abandonnerois pas ainsi le prix de tant de fatigues et de tant de sang répandu. Et moi, je t'en ferois docilement le sacrifice? Ne l'espère pas, Bryaxas; Mistyle n'est pas capable d'une telle foiblesse. Que ne me demandes-tu encore, au nom d'une vaine amitié, de te céder mon empire tout entier? Sache donc que jamais je ne renoncerai au plus léger de mes droits. Si la fortune, si le sort des combats se déclare contre moi, je ne

fatiguerai pas les dieux d'une plainte inutile. Voici ma volonté. Elle est invariable. Quel que soit mon empire, ou vaste, ou resserré, on ne m'en verra jamais céder le plus petit village. Les destinées peuvent me dépouiller, je saurai supporter courageusement mes misères. L'honneur n'a rien à craindre des caprices du sort. Adieu. Ne franchis pas tes limites.

Telle fut la réponse de Mistyle. Lorsqu'il eut de son oceau assuré les liens qui entouraient sa lettre, il la remit dans les mains d'Artaxane, qui n'étoit revenu qu'avec peine de son long assoupissement; et, après l'avoir comblé des plus riches présents, il le renvoya à Bryaxas. Le satrape fut bientôt de retour dans sa patrie.

LIVRE CINQUIÈME.

Mistyle ne pouvoit se défendre des vives inquiétudes que lui avoit inspirées la lettre de Bryaxas. Il craignoit avec raison que son ennemi irrité ne rassemblât des forces imposantes, et ne vînt l'écraser au moment où il seroit le moins sur ses gardes. Il donne l'ordre à Gobryas d'aller lever des troupes dans toutes les villes de son royaume, et d'animer par de magnifiques promesses ses sujets à disputer courageusement l'entrée de leur territoire. Rien ne pouvoit plus affliger le satrape que cet ordre qui le forçoit à s'éloigner au moment où il croyoit toucher au bonheur. C'étoit le lendemain même qu'il devoit obtenir la sœur de Dosiclès. Cependant contraint par le danger qu'il voyoit à ne pas obéir aux volontés de son maître, ou même à en différer l'exécution, il partit

à l'instant. Il parcourt donc les provinces annonçant par-tout l'invasion de Bryaxas ; par-tout il fait un appel aux habitants en âge de porter les armes, et tâche de les exciter à une vigoureuse résistance. Sujets fidèles de Mistyle, leur disoit-il, prévenez le péril qui vous menace ; formez promptement vos bataillons. Revêtez vos armes brillantes ; que vos plaines étincellent au loin de l'éclat des lances et des boucliers. Bryaxas vient fondre sur vous avec ses nombreuses cohortes, et couvre la terre de ses cavaliers. Défendez les états de Mistyle ; un maître a droit d'exiger de ses esclaves un entier dévouement : qu'est-ce donc quand il promet de brillantes récompenses ? et vous connoissez la générosité de Mistyle, vous savez comment il sait récompenser de nobles efforts ! Ainsi Gobryas s'efforçoit par-tout de faire passer dans l'ame des sujets de son maître la courageuse ardeur dont il se sent animer.

Cependant Artaxane revenu dans sa pa-

trie avoit remis à Bryaxas le message dont il étoit chargé. A la lecture de cette lettre, Bryaxas appelle ses satrapes et les commandants de ses vaisseaux. Par ses ordres mille galères s'avancent sur les ondes ; une foule de guerriers se rangent sous leurs enseignes ; par-tout on déploie contre Mistyle l'appareil le plus menaçant. Au milieu de ces vastes préparatifs , Artaxane ose tenir à son maître un timide langage : abandonnez , ô Bryaxas , une funeste entreprise ; les bras que vous armez contre Mistyle pourroient se tourner contre vous. Calmez votre superbe colère , ou craignez que cette fureur impuissante ne ressemble au courroux d'une femme irritée. Vous ignorez combien est grand le pouvoir de Mistyle. La nature est à ses ordres ; il parle , et elle obéit. Moi-même , j'en fus saisi d'étonnement , moi-même j'ai vu un homme qui venoit de mourir , se lever au nom de Mistyle , prendre sa lyre , et en tirer des accords ravissants : j'ai vu , au milieu d'un festin , de jeunes oiseaux

sortir des entrailles d'un agneau rôti, et prendre leur essor dans les airs.

Bryaxas lui répondit : je n'aurois jamais pensé que le chef de mes satrapes, que le brave Artaxane pût ainsi se laisser effrayer par de grossières jongleries qui n'en imposeroient pas aux enfants eux-mêmes. Pour moi, je croirai que Mistyle commande à la nature, et qu'il tire les morts de leurs tombeaux, s'il peut, quand je l'aurai percé de ma lance, renouer lui-même le fil de ses jours.

Il dit; et, après avoir réuni toutes ses troupes, il s'embarque en prononçant les plus terribles menaces contre son ennemi. La mer qui retentit au loin sous les coups de ces milliers de rames qui la frappent en mesure, se couvre d'écume, et paroît lutter contre l'effort des matelots. La flotte cependant arrive près du rivage où régnoit Mistyle, Bryaxas fait ranger en cercle ses vaisseaux. Élevé sur un large bouclier que soutiennent des bras robustes, il adresse

ce discours à ses lieutenants rassemblés :

Valeureux officiers, ô vous la fleur des braves, les fils aînés de Bellone, vous qui m'avez donné tant de preuves de courage et de fidélité; mille prodiges de vaillance, des villes emportées d'assaut, des vaisseaux enlevés avec leurs riches cargaisons, des tours superbes renversées dans la poussière, voilà vos titres à la gloire, voilà les exploits honorables dont jamais Bryaxas ne perdra le souvenir ! Toutefois, braves compagnons d'armes, que les lauriers immortels que vous avez moissonnés n'autorisent pas en vous une fatale mollesse ; que vos succès passés ne vous inspirent pas une trop grande confiance dans la lutte qui va s'engager. Déjà vous avez goûté des fruits de la victoire ; mais aujourd'hui vous devez combattre pour recevoir le prix de tous vos nobles faits d'armes. Et ne seroit-ce pas le dernier degré de la démence, si, déjà ceints tant de fois des lauriers de la gloire, vous consentiez jamais à dévier du chemin de l'honneur. La

satiété succède à la jouissance; l'homme se lasse bientôt de nager dans les délices; la volupté perd ses attraits, les plaisirs la fatiguent; le feu même du plus brûlant courroux; ce feu qui semble menacer d'un violent incendie, souvent le premier sang que verse la vengeance a suffi pour l'éteindre; les mortels enfin se lassent de tout: mais quelle âme généreuse pourroit jamais se rassasier de victoires et de trophées!

Je le sais comme vous, les forces de Mistyle sont inférieures aux nôtres, mais en devons-nous moins déployer contre lui toute notre vigueur? devons-nous l'attaquer avec moins de vaillance? le lion, vous le savez, eut à se repentir d'avoir trop méprisé un foible ennemi. Sans doute un triomphe facile fut toujours peu glorieux; mais si cette armée peu nombreuse (veuillent les dieux détourner ce présage!), si cette poignée d'hommes nous enlevoit la victoire, si seule, elle dispersoit nos nombreux bataillons, quel opprobre éternel rejailliroit sur nous. Les

soldats de Mistyle vous semblent méprisables ; détrompez-vous , amis ; moi-même je vous puis attester leur bravoure ; cent fois je fus témoin de leurs succès éclatants ; et la terre et la mer ont été tour-à-tour le théâtre de leur gloire : aussi ne croyez pas que je sois exempt d'inquiétude ; je connois trop leurs forces. Votre valeur, la justice de ma cause , et la protection des dieux, peuvent seules me rassurer contre les efforts d'un aussi puissant ennemi. Que ce discours toutefois n'intimide pas vos courages. Quand j'aurois même moins de bras armés pour ma défense , je croirois encore n'avoir rien à redouter. La main protectrice des dieux et le sceptre de la justice sont levés pour venger ma cause contre un injuste ravisseur.

Braves guerriers, si vous serviez un maître avare, qui voulût à lui seul recueillir le fruit de vos travaux, le devoir et l'honneur vous commanderoient encore de combattre vaillamment. Mais ce n'est pas pour étendre mon empire, ce n'est pas

pour ajouter à ma puissance que j'expose
votre vie. Je suis votre roi, votre père; c'est
pour vous seuls que je marche avec vous
au combat, c'est pour vous conquérir des
richesses que vous seuls partagerez. Mais
écoutez mes avis paternels, fuyez de deux
excès le dangereux écueil : repoussez de
vos rangs la discorde ennemie plus terrible
que toutes les forces humaines conjurées.
Si les dieux et la justice nous donnent la vic-
toire, craignez aussi, craignez que le butin
ne soit pour vous un appât funeste; dé-
fiez-vous de cette ruse ordinaire de l'impuis-
sante lâcheté. Elle offre à votre avidité des
trésors immenses, le soldat imprudent ne
songe qu'au pillage, soudain le lâche en-
nemi survient à l'improviste, et sous ses
coups inattendus, victimes sans défense,
les plus vaillants guerriers tombent bientôt
égorgés. Mistyle pourroit au moins profiter
de votre négligence pour chercher son salut
dans la fuite; tel souvent un chasseur prend
dans ses filets plusieurs habitants des airs :

il se hâte d'en saisir un, il l'apprête, savoure avec délices ce mets agréable, et cependant ne songe pas que le reste des prisonniers est prêt de s'échapper.

Mais si les destins contraires s'opposent à notre entreprise; si les dieux nous refusoient la victoire, non vous ne fuirez pas, braves compagnons de mes anciens exploits; vous saurez conserver par une mort glorieuse l'honneur que le sort s'efforceroit de vous ravir? Qu'est-ce, hélas! que la plus cruelle mort comparée à l'opprobre ineffaçable dont est marqué le front du guerrier qui ose fuir? Le brave perd la vie au champ d'honneur pour défendre sa patrie et sa famille chérie; le lâche seul, pour sauver ses jours, abandonne ses drapeaux; l'insensé! qui lui dit que cette fuite honteuse doit être un refuge certain contre le glaive ennemi, et que l'honneur perdu, la vie lui restera. Ce n'est pas Mistyle, le féroce Mistyle, qui, vainqueur, laisseroit les vaincus paisiblement retourner dans leurs

foyers ? Non , non , il les poursuivroit jusqu'à la mort. Les vaisseaux seroient contre lui un rempart sans force, et les malheureux échappés à la fureur de ses soldats trouveroient la mort dans les flots. Braves guerriers ! puisqu'un jour il faut cesser de vivre , sachons , si les destins l'exigent , faire noblement le sacrifice d'une fragile existence ; et , loin de traîner honteusement une vie rachetée par l'ignominie , cueillons des palmes immortelles en nous dévouant à un trépas glorieux.

Bryaxas avoit fini de parler. Il prit dans ses mains deux coupes ; l'une contenoit du vin , et l'autre de l'eau de la mer. Il les élève vers le ciel ; et , les répandant ensuite sur les flots : Divinités des ondes , dit-il , et toi roi de l'humide empire , Neptune , toi qui appelles les noirs orages pour bouleverser la mer , toi qui d'un geste calmes leur fureur et ramènes la sérénité , arbitre des tempêtes , daigne guider toi-même la flotte de Bryaxas. Je t'en supplie par ces

libations que je t'offre ; venge-moi de Mistyle, et engloutis dans tes flots son armée impie. Il dit, et presse les rameurs de faire avancer la flotte pour surprendre Mistyle, et pouvoir, avant qu'il ait préparé sa défense, porter jusque dans sa ville la désolation et la mort.

Il approche, et à peu de distance du rivage il aperçoit l'armée ennemie rangée en bataille et l'attendant en bon ordre. A cette vue, toutes ses espérances furent déçues, sa confiance fit place à la plus vive inquiétude. La flotte nombreuse de Mistyle paroissoit habilement disposée. Un rempart s'élevoit sur chaque vaisseau et défendoit les combattants contre les traits de leurs adversaires ; et sur ce rempart, comme au sommet des tours, s'élevoient encore, à distances égales, de larges boucliers qui offroient un abri au soldat quand il avoit épuisé ses flèches. A l'aspect d'une disposition si sage, Bryaxas troublé, écrit à Mistyle la lettre suivante, qu'il lui fait por-

ter par Artapas. Artaxane étoit alors à la tête de mille fantassins pour attaquer par terre les troupes de l'ennemi.

Mistyle, j'ai dû te reprocher l'injustice dont tu t'es rendu coupable en m'enlevant la ville de Rhamnus, au mépris de notre ancienne alliance; en jetant dans les fers une partie de mes troupes, et en livrant l'autre à l'épée de tes soldats. J'ai voulu t'enlever jusqu'au moindre prétexte, j'ai commencé, avant de te déclarer la guerre, par te faire connoître les droits que j'avois acquis sur ce pays. Dès-lors une seconde lettre devenoit inutile; je pouvois marcher droit à Rhamnus; et, te rendant dommage pour dommage, dévaster tes campagnes, envahir tes états. Cependant, je ne puis oublier que l'amitié nous a unis jusqu'à ce jour; et je viens te renouveler encore mes premières propositions: rends-moi la ville et les captifs qui sont en ta puissance, ou dès l'instant prépare-toi au combat.

Mistyle ne fit aucune réponse à cette let-

tre; il se contenta de dire au satrape : Si ton maître qui fut mon ami eût plus attentivement examiné mes droits, il se seroit épargné une attaque inutile. Qu'il vienne, je l'attends, les dieux décideront.

Cette réponse remplit de fureur le cœur de Bryaxas. Dans le premier transport de sa colère, il auroit volontiers engagé le combat; mais les ténèbres naissantes le forcèrent à contenir son courroux, et à attendre sur la flotte le retour du soleil.

LIVRE SIXIÈME.

Déjà le roi du jour, sorti du sein des flots, avoit lancé son char étincelant, et, tel qu'un immense géant, levoit son front radieux jusqu'à la voûte céleste, lorsque Bryaxas secouant un sommeil inquiet, invoqua les divinités de la mer, la belliqueuse Pallas et le dieu des combats. Avant de commencer l'attaque, il choisit d'habiles plongeurs qu'il arme de tarières de fer, légères et telles que leur poids ne puisse entraîner au fond des flots les marins qui doivent en faire usage. Pour dérober à l'ennemi la connoissance de ce stratagème, il leur ordonne de s'avancer sous les eaux jusqu'à la flotte de Mistyle; ils pratiqueront sous les vaisseaux de nombreuses ouvertures qui doivent offrir à l'eau un libre passage, et submerger à-la-fois les bâtimens et les équipages. Les plon-

geurs exécutent avec succès les ordres de leur maître, et Bryaxas aussitôt donne le signal du combat. Mistyle d'abord remporta tout l'avantage : déjà Gobryas avoit pris trois vaisseaux et chargé de fer les soldats qui les défendoient ; déjà même effrayée, la flotte de Bryaxas cédoit la victoire, quand l'adresse des plongeurs arrêta tout-à-coup les galères victorieuses, et les abîma dans les flots. C'étoit un spectacle digne de pitié que ces malheureux qui, les armes à la main et se signalant à l'envi par mille prodiges de valeur, dispa-roissoient tout à-oup pour mourir sans gloire dans le vaste sein de la mer. Gobryas enveloppé dans ce commun désastre ~~perit~~ en s'écriant : Je meurs, ô Rhodanthe, et je perds avec la vie l'espoir de posséder tes charmes ! Tyrannique puissance de l'amour qui, même en face de la mort, moutre encore à l'amant l'objet de sa passion et en fait sa dernière pensée.

La flotte de Mistyle fut presque totalement détruite par cette ruse de Bryaxas :

tant il est vrai que l'adresse peut suppléer à la force et triompher des obstacles les plus grands ! Les troupes qu'il avoit placées sur quelques vaisseaux non loin des côtes furent témoins de la déroute générale, et, pour échapper à l'ennemi, s'empressèrent d'aborder au rivage, où elles trouvèrent bientôt la mort qu'elles avoient voulu éviter. Le satrape Artaxane qui commandoit l'armée de terre, s'avança vers la ville de Rhamnus, et massacra tous ceux qui cherchoient à s'y réfugier. Ainsi nul mortel ne sauroit éviter sa destinée ; elle le poursuit sur la mer comme dans les contrées les plus lointaines, par-tout elle l'atteint et le soumet à ses inflexibles arrêts.

Mistyle cependant immobile sur son vaisseau, contemploit le désastre de sa flotte. Il tenoit dans sa main une épée ; de profonds soupirs s'échappoient de son sein ; enfin il s'écria : Mistyle, malheureux Mistyle, qu'as-tu fait de ta grandeur ? Le destin envieux te livre au pouvoir de Bryaxas : souffriras-tu

que son glaive vienne t'arracher la vie? Ah! ne donne pas à ton ennemi superbe la gloire de t'immoler à sa fureur! Préviens toi-même la honte de ses mépris; frappe-toi, Mistyle.... et il se plonge son épée dans le sein.

Telle fut l'issue de ce combat; et aussitôt Bryaxas et ses alliés débarquèrent sur le rivage, et fondirent sur la ville ennemie pour la surprendre sans chef et sans défense, et réduire en esclavage tous les malheureux habitants. On vit les temples des dieux livrés à un affreux pillage, leurs statues et celles des héros indignement renversées. La ville entière n'offrit bientôt plus qu'une scène de désolation. Aux horreurs du carnage se joignoient les gémissements et les cris des mères, des épouses éplorées et des enfants privés de leurs parents égorgés sous leurs yeux. Les déesses infernales et l'impitoyable Mars promenoient par-tout leurs fureurs homicides; l'épée s'enivroit de sang; la pudeur des vierges n'avoit plus d'asyle, et l'enfant recevoit la mort dans le sein mater-

nel ; le père , l'époux , le fils , déploroient une barbarie qui ne respectoit ni le sexe ni l'âge. Pour satisfaire leur cupidité insatiable , les féroces vainqueurs se portoient aux plus horribles excès. Les pauvres du moins trouvèrent leur salut dans l'indigence ; mais ils ne purent éviter l'esclavage et les fers. Tous les rangs confondus portèrent le poids des chaînes ; Dosiclès et Rhodanthe subirent le même sort. Mais cependant , quelle qu'en fût la rigueur , quelque dure que pût être cette servitude qui succédoit à une première captivité , c'étoit du moins pour ces deux amants une consolation puissante que de souffrir ensemble , et de se voir unis dans le sein de l'infortune par des nœuds que l'hymen n'avoit encore pu former. Gobryas d'ailleurs avoit perdu la vie ; et ses violences ne devoient plus effrayer leur amour.

Insensible à ses propres douleurs , Dosiclès gémissoit en voyant les souffrances de Rhodanthe dont le cou délicat plioit sous le poids des fers ; et les maux qu'il enduroit

lui-même arrachoit à Rhodanthe des plaintes et des larmes. Cratandre, compagnon de leurs anciennes infortunes, partageoit encore une fois leur malheur.

Artapas conduisoit au port d'Amphippe cette troupe infortunée. Bientôt il la sépare en deux parties : dans une galère il embarque les hommes et dans une autre toutes les femmes sans aucune distinction. A cette vue Dosiclès ne peut contenir sa douleur : Chef des satrapes, s'écrie-t-il, si tu me séparas de ma sœur, tu me verras chercher dans les flots un asyle contre les rigueurs du destin. Un barbare soldat se trouvoit près de Dosiclès ; pour toute réponse il le frappe rudement au visage, et le renverse au milieu du vaisseau. La tendre Rhodanthe se crut frappée du même coup. Ses pleurs inondèrent son visage, et sa douleur éclata en sanglots.

Cependant les galères s'éloignoient du rivage ; et séparés l'un de l'autre, nos amants atcablés de douleur ressembloient à un corps que l'ame a cessé d'animer. Bientôt la nuit

couvrir la terre; le Notus furieux s'élance du midi et se précipite sur les ondes qu'il sillonne d'abymes. La mer gronde et bouillonne. Au mugissement des vagues se joignent les cris des passagers; les mains étendues vers le ciel, ils invoquent en pleurant le secours des dieux. Vœux inutiles! le vaisseau qui portoit les femmes heurte contre un rocher avec une violence effroyable, et la troupe malheureuse est ensevelie sous les flots. Rhodanthe seule, Rhodanthe protégée des dieux qui la réservoient à Dosi- clès, échappe à ce triste naufrage. Elle s'élance avec légèreté sur un débris du navire, s'y attache fortement, et bientôt les vagues apaisées la poussent auprès de quelques bâtimens qui se rendoient en Cypre. Les marchands l'aperçurent; et, touchés de son sort, la reçurent sur leur vaisseau.

Arrivés au port après trois jours d'une navigation heureuse, ils étalent les trésors des contrées étrangères, les étoffes et les pierres précieuses, les bois odoriférans,



toutes les richesses enfin de l'Inde et de l'Afrique, et en retirent des sommes considérables. Rhodanthe reçue par eux comme esclave fut exposée en vente, et le hasard voulut que Craton l'achetât trente mines d'or. Contente de sa nouvelle situation, l'amante de Dosiclès préféroit la servitude présente à la funeste liberté dont elle avoit joui jusqu'alors.

Mais quelle bouche, quel langage pourroit exprimer le désespoir de Dosiclès? Aussitôt que le calme eut reparu sur les ondes, ses regards avides cherchèrent de tous côtés le vaisseau qui portoit son amie; mais l'affreuse solitude qui régnoit par-tout confirma ses craintes et livra son ame à la plus profonde douleur. Rhodanthe, Rhodanthe, répétoit-il avec l'accent du désespoir, voilà donc le fruit de tant de maux, la récompense de tant d'infortunes! Les vagues écumantes devoient donc être ta sépulture, et les flancs des monstres marins te servir de tombeau? Deux fois captive, deux fois

chargée de fers, entraînée loin des rivages de ta patrie, loin d'un père et d'une mère si tendrement aimés, tu n'avois donc pas encore épuisé tous les caprices du sort? Hélas, au sein de l'esclavage où nous gémissions sous le cruel Mistyle, sous le terrible Bryaxas, un rayon d'espérance venoit parfois ranimer mon courage, et me laissoit entrevoir dans l'avenir la liberté et le bonheur. Mais aujourd'hui tout espoir est détruit; la mer t'a pour jamais engloutie dans son sein; c'en est fait, chère Rhodanthe, je ne te reverrai plus! je ne pourrai plus contempler ces graces brillantes de ta jeunesse, admirer ces traits enchanteurs, cette figure céleste où la rose s'unissoit au lis, ce front charmant qu'ombrageoit en boucles légères l'or de ta chevelure flottante! je ne savourerai plus avec délice ces baisers plus doux que l'ambroisie! Vents cruels, ce n'étoit pas assez pour vous d'avoir tué le jeune Hyacinthe; Rhodanthe devoit encore être victime de vos fureurs. Infame Gôbryas, voilà

donc le lit nuptial qui devoit t'unir à Rhodanthe ! tu crois la posséder au sein des flots, où le destin te l'envoie. Mais tu vas bientôt connaître ce que peut l'amour. J'irai, ô ma Rhodanthe, j'irai te rejoindre au fond des abîmes où tu fus entraînée sans pouvoir appeler ton amant. C'est moi qui ai causé ta perte ! je t'ai arrachée à tout ce que tu aimais au monde, pour t'emmener au loin dans des terres étrangères et t'exposer à la cruauté des brigands ! Hélas ! m'aveuglant sur les chances de l'avenir, je m'étois promis une félicité sans nuages. Déjà je te voyois unie à ton ami par le nœud sacré de l'hymen, partager les transports de la plus ardente passion ; bientôt t'enorgueillir du nom si doux de mère, et caresser avec tendresse les fruits d'une union chérie. Vaines espérances, illusions trompeuses ! le sort jaloux vous a dissipées. Que sont devenues tes promesses, Mercure ? où est ce lien heureux dont tu flattois notre espoir ? Ayons donc confiance dans les hommes quand les dieux

même se plaisent à nous tromper ! O Rhodanthe ! tu m'as abandonné ; mais je ne puis vivre sans toi. Je vais te suivre dans les gouffres de l'onde.... Et toi, destin barbare, sois satisfait ! encore une victime qui se dévoue à ta cruauté !

En achevant ces mots, il alloit se précipiter dans la mer, si Cratandre ne l'eût promptement arrêté. Dosiclès, s'écrie-t-il, quoi pour une crainte peut-être mal fondée tu vas sacrifier tes jours, rendre certain toi-même un malheur dont tu peux douter encore ? Ah ! prête l'oreille à la voix de la raison. Songe que si Rhodanthe a pu échapper au naufrage, tu te ravis l'espoir de la revoir jamais. Si au contraire la mort a fermé ses yeux, pleure, accorde un juste tribut de larmes à un si cruel trépas, offre ta chevelure à ses mânes, répands en son honneur de fréquentes libations, déchire tes vêtements, roule-toi dans la poussière ; je pardonnerai ces foiblesses à ton amour. Et moi aussi je fus en butte à ces rigueurs

du sort. Tu connois la passion malheureuse dont je fus la victime, tu connois la fin déplorable de ma Chrysochroé. Eh bien, c'est dans les larmes, c'est dans l'exil, et non dans une mort violente, que j'ai cherché un soulagement à mes maux. Si les habitants des sombres royaumes pouvoient connoître ce qui se passe parmi nous, je t'excuserois de te donner la mort : mais puisqu'ils ne sauroient être témoins ni de nos pleurs, ni de nos gémissements, ni de nos sacrifices, pourquoi rompre nous-mêmes la trame de nos jours ? Espère, cher Dosiclès, oui j'en suis le garant, Rhodanthe voit encore la lumière. Elle gémit sans doute puisqu'elle est loin de toi ; mais les promesses de Mercure finiront par s'accomplir.

Ainsi parla Cratandre ; mais le cœur de de Dosiclès se refusoit à toute consolation. Dans les violents accès de son désespoir, il s'écrioit de nouveau : Où es-tu, ô Rhodanthe, et quel lieu te dérobe à mes regards ? Es-tu encore ensevelie sous les ondes, ou les

flots ont-ils déjà roulé sur le sable ton beau corps dépouillé de ses vêtements ? Ah ! si tu respirois encore, si quelque vague bien-faisante t'avois préservée du naufrage !
Ainsi Dosiclès s'abandonnoit tour-à-tour à l'espérance et à la douleur.

Cependant les vaisseaux, poussés par un vent favorable, entrèrent le onzième jour dans le port des Pisséens. On fit descendre les captifs sur le rivage, et bientôt ils furent jetés dans une prison obscure jusqu'à ce que Bryaxas eût décidé de leur sort.

LIVRE SEPTIÈME.

Tandis que retombés dans un nouvel esclavage, Dosiclès et Cratandre voyoient devant eux l'avenir le plus affreux, Rhodanthe privée de la liberté, sous la domination d'un maître nouveau, n'oublioit pas son cher Dosiclès. Sans cesse elle gémissoit de se voir éloignée de lui; mais la crainte des mauvais traitements la forçoit de dévorer en silence l'amertume de ses douleurs. Seulement lorsque la nuit venoit apporter aux autres mortels le repos et le sommeil, elle s'abandonnoit à son désespoir, se rouloit sur la terre, et, dans le silence des ténèbres faisoit entendre ces plaintifs accents : Dosiclès, cher amant, cher époux, quels lieux te retiennent loin de moi? que fais-tu privé de ton amie? quels objets occupent tes pensées? es-tu libre enfin, ou traînes-tu encore

des fers? ton regard attendri s'arrêta-t-il sur Rhodanthe quand les vagues irritées en faisoient le jouet de leur fureur? vis-tu la mer me rouler dans ses lames rapides, et ce mât hospitalier me sauver de la mort? quelqu'un t'a-t-il appris son malheur? as-tu accordé quelques larmes au sort de ton amante? Mais, hélas! vains discours d'un esprit que la douleur égare! peut-être, ô cher Dosiclès, peut-être m'ayant vue lutter contre la rage des ondes tu auras cru qu'elles m'avoient engloutie pour jamais: peut-être dans la violence de ton désespoir tu auras voulu suivre dans les flots celle à qui tu avois juré un éternel amour. Ah! s'il en est ainsi, pourquoi vois-je encore la lumière? vents fougueux, mer terrible, foudre brûlante, pourquoi m'avez-vous épargnée? si l'ombre inséparable doit suivre par-tout le corps, ah! Rhodanthe jamais ne quittera Dosiclès; j'irai te rejoindre, cher amant, soit que les gouffres de l'onde t'aient déjà dévoré, soit que tu jouisses en-

core de la clarté du jour. Mais que dis-je, malheureuse ! Craton est devenu l'arbitre de mon sort, et s'il venoit à soupçonner ma fuite, mille traitements barbares seroient le prix de ma témérité.

Rhodanthe soulageoit son cœur par ses plaintes amères ; Craton et Stala son épouse plongés dans un profond sommeil ne pouvoient entendre ses gémissements. Mais leur fille, la jeune Myrille dont les traits de l'amour avoient déjà blessé le cœur, et que le nom d'hymen faisoit tressaillir d'une secrète volupté, Myrille écoutoit d'une oreille avide le langage d'une amante désolée. Le sommeil fuyoit loin de ses yeux : il n'a qu'un foible empire sur une jeune fille qu'agitent sans cesse les peines délicieuses et les plaisirs si doux de l'amour. Ainsi les gémissements de Rhodanthe ne firent que ranimer dans le sein de Myrille le feu qui la consumoit lentement.

Aussitôt elle se lève, s'approche de l'esclaye qu'elle trouve baignée de larmes,

l'interroge avec empressement. Elle veut connoître et la patrie de Dosiclès, et l'histoire de leur amour et celle de leurs malheurs; un serment même répond à celle-ci de toute la discrétion qu'elle peut espérer. Toutes ces questions rouvrent les plaies de Rhodanthe, qui répond en ces mots : Il n'appartient pas à l'esclave d'entretenir ses maîtres du récit de ses infortunes; cependant vous l'ordonnez, je dois vous obéir, et ne rien⁹ dissimuler. Puissè-je toutefois vous épargner les larmes que vous arrachera l'histoire de mes malheurs! puissè-je défendre votre cœur des impressions douloureuses que mon récit doit y répandre! Je ne vous parlerai ni de ma naissance, ni de ma patrie, ni de l'opulence où j'ai vécu jusqu'à présent. La perte de ces avantages n'est pour moi qu'un léger mal; je pleure, je dois pleurer un bien plus digne de mes regrets.

Dans la ville qui m'a vue naître vivoit un jeune homme l'espoir d'une illustre famille;

la noblesse de sa naissance, sa figure distinguée, étoient ses moindres droits à l'amour de notre sexe. La jeunesse, en toute sa fraîcheur, brilloit sur son visage ; une grace inexprimable animoit ses moindres mouvements ; et, pardonnez, ô Myrille, aux transports d'une amante, dieux ! quel charme enivrant reposoit sur ses lèvres, soit qu'il les pressât contre les miennes, soit qu'il me prodigât les noms les plus doux ! Non une divinité même sous des traits mortels n'auroit pu réunir plus d'attraits. Dosiclès me vit ; et, si j'eus le bonheur de lui plaire, il occupa bientôt mon cœur tout entier. Repoussé de mes parents qui me destinoient à un autre époux, il réunit les compagnons de sa jeunesse, parvient avec leur secours à s'emparer de moi, et m'entraîne avec lui dans un vaisseau qui nous conduisit à Rhodes. C'est là qu'une troupe de corsaires, commandée par Mistyle et son satrape Gobryas, vint tout-à-coup fondre sur la ville, nous emmena en esclavage, et nous jeta

chargés de fers dans une sombre prison. Heureux dans notre infortune d'avoir trouvé un jeune captif dont l'aimable caractère adoucit un moment l'horreur de notre situation. Lui-même nous conta ses malheurs; il se nommoit Cratandre, avoit reçu le jour dans Cypre, et se disoit fils de Craton et de Stala.

Au nom de Cratandre, Myrille interdite et comme subjuguée par un charme puissant, Myrille pousse un cri de surprise, se lève, et se précipite dans la chambre de sa mère en s'écriant : Cratandre, ô ma mère, Cratandre est encore vivant ! Interrogez votre nouvelle esclave, elle vous instruira du sort de votre fils. Ces cris jettent le trouble dans toute la famille; dans ce tumulte, on pleure, on se félicite; on s'empresse autour de Rhodanthe, on l'accable en même temps de mille questions diverses : Où est notre Cratandre ? que fait-il ? est-il heureux ? Je ne puis satisfaire entièrement, répondit Rhodanthe, à vos trop justes em-

pressements. Depuis l'instant où je fus reçue dans le vaisseau qui m'a transportée en ces lieux, je n'ai rien pu savoir sur le sort de mes compagnons d'infortune. Je ne vous apprendrai que ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Quelques jours s'étoient écoulés depuis que Mistyle nous faisoit languir dans un obscur cachot, lorsque Bryaxas lui déclara la guerre, le défit dans une bataille, et s'empara de tous ses états. Notre condition resta la même, nous ne fîmes que changer de maîtres, et conduits bientôt sur le rivage, nous fûmes partagés en deux troupes qu'on embarqua séparément. Un vaisseau contenoit les guerriers vaincus et les citoyens de Rhamnus, un autre portoit les femmes et les vierges infortunées que leur délicatesse ne put défendre de la cruauté du vainqueur. Nous voguions en pleine mer, quand une tempête terrible vint fondre sur la flotte. Notre galère ne put tenir contre l'effort des vagues, elle fut brisée, engloutie; et de toutes mes compagnes d'es-

clavage, j'eus seule le bonheur d'échapper à la mort. — Le vaisseau qui portoit Cratandre fut-il à l'abri du naufrage? — Je l'ignore; mais vous devez l'espérer, car le calme reparut bientôt sur la mer. Ainsi, ô Craton! le sort de votre fils dépend de Bryaxas; ou ce maître inflexible retient encore dans les prisons de Pissa, Cratandre gémissant sous le poids de nouveaux fers, ou vainqueur attentif à la voix de l'équité, il lui a rendu une liberté injustement ravie.

Qui pourroit peindre la joie de Craton à ce récit. Dans son transport il croit déjà serrer son fils contre son sein paternel; bientôt, plus calme, il adresse aux dieux, pour son fils, les vœux les plus ardents, et se retire avec son épouse. Au lever de l'aurore, muni d'une somme d'or considérable, il s'embarque sur un vaisseau de Cypre, et se rend dans les états de Bryaxas. Les périls d'une telle entreprise n'effraient point son cœur; eh! quel obstacle pourroit arrêter un père dont la ten-

dresse est alarmée sur le sort de son fils bien aimé.

Cependant Cratandre et Dosiclès n'avoient point épuisé toutes les rigueurs du sort, et leur courage devoit être encore éprouvé par les plus terribles assauts. Bryaxas, rentré dans sa capitale, s'étoit reposé quelques jours des fatigues de son expédition. Il devoit aux dieux un sacrifice pour la protection qu'ils lui avoient accordée, et se proposoit de leur offrir la plus belle part de son butin. Cratandre et Dosiclès eurent bientôt fixé ses regards; et leur beauté trop remarquable pensa leur coûter la vie.

Déjà les fidèles ministres de Bryaxas avoient allumé le bûcher. Les deux captifs chargés de fers se tenoient devant le lieu de leur supplice et s'abandonnoient à des sentiments bien différents. Une effrayante pâleur, un regard morne et stupide déceloit dans Cratandre un profond abattement. Dosiclès, au contraire, la sérénité sur le front, marchoit à la mort comme à une fête

solennelle , et s'estimoit heureux d'aller retrouver Rhodanthe dans le séjour des ombres. Ainsi se peignoient sur leur visage , et dans leur attitude , les impressions opposées qui agitoient leurs ames.

Bryaxas les fait approcher de son trône , ordonne qu'on fasse un profond silence , et commence en ces mots : Jeunes gens , quelle que soit votre naissance , quelle qu'ait été votre condition , vous n'ignorez pas que vous êtes devenus esclaves , que votre destinée m'est soumise ; à tort votre douleur murmurerait-elle de cette servitude ; à tort accuseriez-vous les dieux d'injustice : la nature elle-même fait les esclaves , elle-même elle fait les maîtres. Sa sagesse a établi cette distinction de rangs ; elle sait trop que l'égalité absolue n'est qu'un état chimérique dans lequel on ne trouveroit ni règle ni mesure , et qui répandroit partout un affreux désordre , un éternel bouleversement. Dans quelle société l'homme pourroit-il vivre indépendant de l'homme ?

Le guerrier pour soutenir sa valeur n'a-t-il pas besoin des bras de l'ouvrier qui lui forge des armes? Et l'ouvrier à son tour peut-il se passer des fatigues du malheureux qui s'ensevelit vivant dans les entrailles de la terre pour en arracher les métaux? Tout enfin dans cette chaîne continue des conditions humaines, tout se fait-il autrement que par un échange constant de services reçus et rendus tour-à-tour? c'est donc la nature qui m'a fait votre maître, c'est elle qui m'a donné sur vous un pouvoir illimité, qui a mis votre vie dans mes mains.

Loin de moi cependant une inutile cruauté! Aux dieux ne plaise que je sois assez barbare pour faire périr sans motif ceux que le sort m'a livrés. La justice règle ma puissance; et si quelqu'un croit avoir quelque sujet de se plaindre, qu'il parle, je suis prêt à l'écouter. Mais avant tout, que l'un de vous deux se dispose à me répondre; je veux vous interroger. Je ne vous demanderai pas quelle est votre patrie, quelle est

votre naissance, quels sont les dieux que vous adorez ; votre costume et votre langage m'en ont suffisamment instruit. Mais répondez : l'homme doit-il un culte aux immortels ? — C'est un devoir sacré, répond aussitôt Dosiclès. — Mais pour rendre un culte aux dieux ne faut-il pas leur offrir des sacrifices ? — Sans doute. — Et pour ces sacrifices ne doit-on pas choisir les plus belles victimes et les mieux engraisées ? — On ne sauroit rien offrir de trop précieux à des êtres si parfaits. — Les dieux sont donc sensibles à ce qui est beau ? — Nous devons le croire. — Et ce qui ne l'est pas ne sauroit donc leur plaire ? — Nullement. — Leur sacrifier un bœuf décharné, leur offrir des vases de terre en possédant des monceaux d'or, c'est donc s'exposer à s'attirer leur courroux ? — Il n'y a pas lieu d'en douter. — Mais si au lieu d'un taureau je voulois leur sacrifier une victime humaine, pourrois-je choisir un boiteux, un aveugle, un vieillard accablé d'infirmités ? — Tu ne le pourrois sans

crime. — Je devrois donc leur immoler des jeunes gens à la fleur de l'âge, riches de force et de santé? — Qui pourroit en douter, ô grand roi! Mais quel est le but de ce discours? — De vous prouver que ne possédant rien dans tout le butin de plus beau, de plus parfait que vous, j'ai eu raison de vous choisir pour être offerts aux dieux. — Que tes ordres s'accomplissent, ô Bryaxas! si telle est ta volonté.

Surpris d'une telle intrépidité, Bryaxas regardoit Dosiclès avec admiration, et son cœur barbare ne put se défendre d'une émotion visible. Il se retourna vers son satellite : En vérité, mon cher Artaxane, lui dit-il, le sort de cet infortuné jeune homme m'inspire une compassion si vive que je sens mes yeux se mouiller de larmes. Sa beauté, sa jeunesse, ses réponses nobles et sages, tout m'inspire pour lui l'intérêt le plus tendre; d'aussi généreux sentimens méritoient un autre prix que la mort. Oui, si ce n'étoit pas outrager les dieux, je m'em-

presserois de lui accorder la vie. Suspendu entre la crainte des immortels et l'amitié que j'ai conçue pour Dosiclès, je flotte irrésolu entre deux sentiments contraires, j'hésite et ne sais à quel parti m'arrêter.

Puis s'adressant à Cratandre : Et toi, lui dit-il, jeune homme pusillanime, sont-ils dignes d'un homme ce tremblement, cette pâleur, cet accablement honteux où te jette l'approche de la mort ? vois Dosiclès, imite son courage, admire comme il s'avance au-devant du sacrifice : se laisse-t-il abattre comme toi ? Impatiente de prendre son essor vers le séjour des dieux, son âme s'irrite des retards. Je vais satisfaire ses desirs ; et toi, si aux questions que j'ai faites à ton ami tu ne peux répondre par des raisonnements victorieux, n'apporte plus par ta faiblesse de délais à l'exécution de mes ordres. Mais, si tu crois avoir des arguments certains à opposer à ma résolution, parle sans crainte, je t'écoute.

Cratandre répondit : Seigneur Dosiclès,

vient de parler avec sagesse , et je ne puis qu'approuver ses discours. Toutefois puisque tu daignes me le permettre, j'oserai combattre tes desseins. Les taureaux, les génisses, et l'encens, voilà les sacrifices que les dieux nous demandent ; voilà les offrandes qui leur sont agréables ; le sang des hommes leur fait horreur ; comment pourroient-ils se plaire à briser eux-mêmes leur image. Quelles lois, quelles villes ont jamais établi de pareilles offrandes ? La beauté n'est-elle donc qu'un titre à la proscription ? Mieux vaudroit, j'ose le dire, ne jamais sacrifier aux dieux ; car si les hommes qu'ils ont ornés de vertus et embellis des graces extérieures sont autant de victimes dévouées à leurs autels sanguinaires, il ne restera bientôt plus sur la terre que des visages hideux et des cœurs pervers ; la vie ne sera plus que le prix de la difformité et du vice.

A cette réponse Bryaxas ne put retenir un long éclat de rire, et s'écria : Quelle as-

surance , grands dieux , pour un homme à qui la crainte de mourir ôtoit tout-à-l'heure l'usage de ses sens ! Puis il garda un moment le silence , et réfléchit sur ce qu'il devoit ordonner de ses deux prisonniers.

LIVRE HUITIÈME.

Pendant que Bryaxas incertain délibéroit en lui-même sur la résolution qu'il devoit prendre, tout-à-coup des cris d'affliction se font entendre; chacun reste saisi d'étonnement et d'effroi; c'étoit l'infortuné Craton. A peine débarqué sur le territoire de Pissa, ce malheureux père, le cœur dévoré d'inquiétude, se dirigeoit rapidement vers la ville, lorsqu'un marchand qu'il rencontre l'instruit du sort de son fils. Aussitôt il précipite ses pas; il arrive en poussant des cris de douleur, son visage est déchiré, ses cheveux blancs souillés et en désordre. Il se jette aux pieds de Bryaxas, et lui adresse les discours les plus touchants : Arrête, ô grand roi, arrête! ne me ravis pas mon fils l'espérance de mes vieux jours! laisse-moi l'unique soutien de ma débile vieillesse.

Vois mes cheveux blancs, vois mon front sillonné de rides, vois ma démarche chancelante, et ne ferme plus ton cœur à la pitié. Veux-tu donc frapper deux victimes? pourrai-je survivre à mon fils? Si tes dieux te demandent du sang, me voici, je viens au devant de tes coups, immole un foible vieillard, qui n'a peut-être plus que peu de temps à vivre; mais épargne un jeune homme à qui une jeunesse vigoureuse, une santé florissante, promettent une longue suite de jours. Non, ~~Peyaxas~~, non, je n'abandonnerai pas ces lieux, je ne cesserai pas d'embrasser tes genoux, je ne tarirai pas mes larmes, que tu ne m'aies rendu mon fils. Le spectacle de ta clémence sera plus agréable aux dieux qu'une victime; un acte d'humanité sera plus digne de leur grandeur que toutes les libations. Tes sacrifices humains, ils les abhorrent, ils les rejettent avec horreur. Ont-ils donc comme nous un corps de chair pour se repaître de ces abominables mets? Non,

sans doute, et c'est les irriter que de leur offrir de semblables victimes. L'ouvrier peut-il se plaire à la ruine de son ouvrage, et les dieux à la destruction de l'homme qu'ils ont façonné avec tant d'art ? Roi puissant, rends un fils à son père, et ne lui ravis pas l'unique appui de ses vieux ans. Depuis long-temps je pleure Crataudre, et le poids de l'affliction a courbé mon corps : n'aurai-je donc aujourd'hui retrouvé ce fils chéri que pour m'en voir privé à jamais.

Bryaxas frappé d'étonnement répondit à Craton : Infortuné vieillard, j'en prends les dieux à témoins, tes chagrins affligent mon ame, et je m'estimerois trop heureux de pouvoir y mettre un terme en te rendant un fils que tu as pleuré si long-temps. Mais je redoute la colère des dieux immortels, et je dois sacrifier Cratandre au salut de tous mes sujets. Regarde à côté de ton fils ce jeune homme dont la noble figure sembloit mériter un plus heureux destin ; eh bien , je vais aussi l'immoler. Les dieux l'ordon-

ment, j'obéis; ces jeunes gens ne m'appartiennent plus. Cesse de me demander une grâce qu'il n'est pas en mon pouvoir d'accorder.

A ces mots, il se lève de son trône, et pendant que la flamme s'étend sur le bûcher, il s'approche des captifs et prononce ces mots : Auguste assemblée des dieux de l'Olympe, Bryaxas vous immole ces jeunes gens comme les prémices du butin que vous lui avez accordé. Il achevoit à peine, soudain des nuages épais couvrent le ciel; un trait de feu sillonne les airs, et dans un moment les flammes ont disparu sous des torrents de pluies. Des acclamations s'élèvent de toutes parts; le peuple, les satrapes, Bryaxas lui-même, s'écrient tous d'une voix : C'est vous, ô dieux protecteurs, c'est vous qui accordez la vie à ces jeunes étrangers. Bientôt le roi commande le silence, et s'adresse aux captifs : Vivez, mes enfants, leur dit-il, et vivez libres; que ce jour de deuil se change pour vous en un jour de

bonheur. Vieillard, les dieux t'accordent ce fils que tu me demandois; et toi, Dosiclès, Jupiter te rend la vie, et Bryaxas la liberté, rendez grâces aux immortels. Retournez dans votre patrie, rentrez dans vos foyers au milieu des embrassements de vos mères et de vos familles; partez, et avant tout, que votre reconnoissance s'acquitte envers les dieux qui vous ont sauvé la vie.

A ces mots Dosiclès, Cratandre et son père se retirent, et tous trois comblés de joie s'embarquent sur un vaisseau cyprien. Leur navigation fut heureuse, et bientôt les côtes de Cypre se découvrirent à leurs regards. Instruites de leur retour, Myrille et Stala sa mère étoient accourues sur le rivage pour les y recevoir. Qui pourroit peindre leurs transports et le plaisir qu'ils goûtoient à se trouver enfin réunis? Tous leurs concitoyens empressés autour d'eux partageoient leur ivresse et les félicitoient de leur bonheur: c'étoit une fête générale, et l'exil de Cratandre sembloit lui avoir

gagné tous les cœurs ; car l'absence souvent resserre les nœuds de l'amitié que le relâchement de l'habitude avoit presque détruits peu-à-peu.

- Au milieu de l'allégresse universelle dont il étoit le sujet, Cratandre n'oublia pas Dosiclès et fit partager ses plaisirs au compagnon de ses infortunes. Mais séparé de Rhodanthe , celui-ci ne trouvoit aucun charme aux fêtes les plus brillantes, aux festins les plus somptueux.

Pendant que chacun se livroit à la joie, l'amour faisoit dans les cœurs ses ravages accoutumés. La beauté de Dosiclès attiroit tous les regards, et les jeunes filles qui ne pouvoient en détourner la vue, sentoient allumer en elles un feu dévorant. L'une, oubliant les lois de la modestie, promenoit sur lui des yeux avides sans pouvoir les rassasier ; l'autre, plus hardie, se plaisoit à toucher ses vêtements ; une troisième enfin, secouant entièrement le joug de la pudeur, venoit lui donner un baiser. Dosiclès ne

voyoit dans ces attaques qu'une odieuse violence, il gémissoit en secret, il se rappeloit avec douleur sa Rhodanthe, et les caresses délicieuses dont elle payoit son amour; et ces cruels souvenirs renouveauient toute son affliction.

Pour célébrer l'heureux retour de son fils, l'épouse de Craton prépara un repas splendide où les mets délicats et les vins exquis ne furent point épargnés. La gaîté animoit les convives; Dosiclès seul, dévoré d'ennuis, ne partageoit pas l'allégresse commune; insensible aux plaisirs de la table, il refusoit toute nourriture; et l'abattement de ses traits trahissoit les peines de son cœur. Myrille de son côté, les yeux continuellement fixés sur Dosiclès, n'étoit occupée que de lui seul; et la tristesse profonde où elle le voyoit plongé la jetoit elle-même dans une cruelle agitation. Vainement elle chercha mille moyens de le distraire, tous ses efforts restèrent inutiles, enfin elle le fit remarquer à Craton : n'a-

perçois-tu pas, ô mon père! lui dit-elle le visage triste et abattu de ce jeune homme? Il ne prend aucune nourriture et semble étranger à la joie qui règne dans ce repas. Craton interrompit sa fille, pour s'adresser à son hôte: quelle peut donc être, mon cher Dosiclès, la cause de ton chagrin? Pourquoi t'affliger dans un moment où tu es rendu à la vie et au bonheur? La fortune te sourit, et tu paroiss attristé? Tu as échappé au glaive de Bryaxas, et tu refuses de prendre les aliments nécessaires à la vie; tu ne témoignes aux dieux nulle reconnoissance de leur bienfait? Est-ce un père, est-ce une mère que tu regrettes? Eh bien, Craton et Stala remplaceront pour toi l'un et l'autre, et mon fils qui a partagé tes infortunes sera ton frère et ton ami. Mon père, reprit Cratandre, Dosiclès, je le sais, a éprouvé de grands malheurs, je n'ignore pas le sujet de ses larmes, la perte qu'il a faite est au-dessus de tous les regrets. Cependant, mon cher Dosiclès, maîtrise ta

douleur, une affliction immodérée n'appartient qu'à une ame sans vigueur.

Ainsi plongé dans une tristesse profonde, Dosiclès n'apercevoit point Rhodanthe qui se tenoit auprès de lui. Et comment en effet auroit-il reconnu sous les ignobles vêtements de l'esclavage, cette amante dont la douleur avoit flétri les charmes? Mais Rhodanthe reconnoissoit son ami, elle brûloit de se jeter dans ses bras : la modestie l'arrêtoit. Elle se contenta de se placer devant lui, de soupirer, de laisser même échapper quelques larmes, de découvrir ses bras d'albâtre; elle espéroit attirer son attention et se faire bientôt reconnoître. Dosiclès ne tarda pas à fixer sur elle des regards inquiets; il s'étonnoit de retrouver dans cette esclave les traits de l'objet adoré dont il pleuroit la mort. Mais, persuadé que son amante avoit été victime de la fureur des flots, pouvoit-il soupçonner qu'elle fût dans l'île de Cypre, et se trouvât si près de lui?

Déjà le repas étoit presque achevé, lors-

que Cratôn dit à sa mère : La protection des dieux , ô ma mère ! nous a enfin rendus l'un à l'autre ; espérons encore de leur bienveillance que nous ne serons jamais séparés. Mais qui a pu , dites-moi , vous apprendre que , devenu esclave de Bryaxas , j'étois dans les états de ce roi ? Par quelle inspiration mon père est-il venu dans Pissa nous arracher au hûcher fatal qui nous attendoit tous les deux ? J'avois oublié de t'en instruire , lui répondit Stala , la joie que me cause ton retour efface en moi le souvenir de mes chagrins. Elle dit , et fait avancer Rhodanthe au milieu de la salle. Voilà , continua-t-elle , voilà l'esclave à qui nous devons le bonheur d'être enfin réunis. Je l'ai achetée trente mines ; mais le service qu'elle nous a rendu ne peut être trop dignement récompensé. Sois libre , jeune fille , et raconte à Cratandre comment tu as pu connoître son sort.

Rhodanthe ajouta : Naguère , ô Cratandre , je partageois ton esclavage et tu m'as si

promptement oubliée ! Mais que penserai-je de Dosiclès qui me jura tant de fois que mon image étoit profondément gravée dans son cœur ; Dosiclès, pour qui j'ai sacrifié avec l'amitié paternelle et mon repos et ma félicité ? l'ingrat ! il me voit et ne me reconnoît pas. A ces mots, frappé comme d'un coup de foudre, Dosiclès perd connoissance et reste sans mouvement. Sa vie même eût été dans le plus grand danger sans les soins empressés de Myrille qui le ranimèrent bientôt. Quand il eut recouvré l'usage de ses sens, il s'écria : Que vois-je, grands dieux ! quel est ce prodige ? Rhodanthe, est-ce bien toi ? La cruelle fortune ne se joue-t-elle pas de ma douleur ? N'est-ce pas un songe qui m'abuse ? Mais non, je reconnois ses traits chéris. Viens, ma Rhodanthe, viens sur mon cœur, viens presser ton époux dans tes bras !

Dieux bienfaisants, s'écrie Cratandre, Rhodanthe et Dosiclès sont enfin réunis pour toujours ! Célébrons par les plaisirs un bonheur aussi parfait. Formons des

chœurs ; immolons aux dieux les plus belles victimes, et chassons loin de nous la tristesse et les pleurs ; que Bacchus et Comus viennent présider à cette fête. Quitte, ô Rhodanthe ! ces vêtements indignes, et viens t'asseoir auprès de ton amant. Ma mère, prépare-nous un repas plus brillant que le premier ; que nos amis rassemblés prennent part à notre joie : tous nos cœurs sont heureux et n'ont plus rien à désirer. En même temps il se lève, fait donner à Rhodanthe une robe blanche comme la neige, et la conduit auprès de son amant. Alors la joie renaît, le plaisir brille dans tous les yeux, on rend aux dieux un juste tribut de reconnaissance ; une gaité bruyante fait retentir la salle du festin.

Seule au milieu de l'alégresse commune, Myrille ne pouvoit cacher son chagrin ; elle voyoit s'évanouir tout-à-coup ses plus chères espérances : une esclave venoit lui ravir Dosiclès, qu'elle regardoit déjà comme son époux, et dans le dépit qui l'agitoit,

elle lançoit sur son innocente rivale des regards où se peignoient l'indignation et la fureur. Depuis ce jour, elle médita mille moyens de se défaire de Rhodanthe, pour ressaisir à tout prix la proie que celle-ci lui avoit enlevée. Enfin le poison fut son unique ressource; et pendant que Dosiclès et Cratandre étoient éloignés par une partie de chasse, elle présenta à sa rivale, au milieu d'un repas, une coupe empoisonnée. L'effet de ce breuvage ne se manifestoit ni par une mort soudaine, ni par des convulsions violentes, ni même par aucune douleur; c'étoit un rapide affoiblissement du corps et de toutes ses facultés. A peine Rhodanthe eut avalé la liqueur fatale, qu'elle tomba dans un état d'anéantissement qui ressembloit aux approches de la mort. Affreuse jalousie! à quels excès n'entraînes-tu pas les mortels quand ils écoutent tes pernicious conseils?

Rhodanthe étoit restée sans mouvement; elle ne proféroit aucune parole, et ne don-

noit aucun signe de vie. Déjà Myrille triomphoit; mais la justice des dieux ne lui laissa pas recueillir le fruit de son atrocité. Cratandre et Dosiclès étoient à la chasse, et attendoient leur proie au milieu d'un taillis touffu. Bientôt un ours s'offrit à leurs regards: la partie droite de son corps sembloit entièrement privée de vie, la gauche seule lui permettoit de se mouvoir. Il se traîna péniblement jusque dans un endroit couvert d'une herbe épaisse, y arracha une plante dont la racine étoit blanche, et les feuilles couleur de rose; et, guidé par l'instinct, en frotta la partie malade de son corps. Dans l'instant même les forces lui revinrent, il s'échappa et disparut aux yeux des chasseurs.

Frappé d'un événement aussi extraordinaire, et admirant notre ignorance sur des choses dont la nature a révélé le secret aux animaux, Dosiclès cueillit de cette herbe et revint chez Straton avec son ami. Un esclave leur apprit le triste état de Rhodan-

the; cette fatale nouvelle fut pour Dosiclès un coup mortel. Destin barbare, s'écrioit-il, vais-je donc devenir encore le jouet de ta cruauté? A peine ai-je retrouvé mon amie, que déjà tu me la ravis! En même temps il court, il se précipité vers sa maîtresse et la baigne de ses pleurs. Tout-à-coup, il se souvient de l'herbe qu'il a cueillie; plein d'espoir, il en frotte aussitôt le corps de Rhodanthe. O prodige! elle revoit la lumière, ses forces renaissent, elle peut embrasser Dosiclès et consoler son affliction. Dosiclès n'est plus maître de sa joie; il voit son amante rendue à la vie, il entend le doux son de sa voix, et dans l'ivresse de son bonheur il adresse aux dieux mille actions de grâces: C'est maintenant, ô divinités bienfaisantes, que je reconnois votre éclatante protection; recevez les hommages de ma reconnoissance; je me livre sans réserve à votre providence, je vous remets avec confiance le soin de notre hymen. Daignez entendre aussi le serment que je

fais de ne jamais immoler cet animal intelligent dont vous vous êtes servis pour me rendre le bonheur. Et toi, fille de la terre, qui arraches l'homme au tombeau, et rends la vigueur à ses membres épuisés, je te salue, herbe précieuse, hommage à ta puissante vertu ! O Mercure ! souviens-toi de ta parole, et comble les vœux de nos cœurs.

LIVRE NEUVIÈME.

Ainsi Dosiclès exprimoit sa reconnaissance, et chacun en partageoit les transports. Myrille seule abandonnoit son ame aux sombres fureurs de l'envie; et dans cette fête générale elle se consumoit de douleur. Lorsque la nuit eut chassé les dernières clartés du jour, et que Rhodanthe se trouva seule avec Dosiclès, elle lui exprima toutes ses craintes : Nous devons, dit-elle, ô mon cher Dosiclès ! mille actions de grâces à nos hôtes pour les bienfaits dont ils nous ont comblés : puissent les immortels payer par d'abondantes faveurs tous leurs soins généreux ! Je leur dois tout à-la-fois Dosiclès et la liberté. Cependant notre intérêt nous commande de fuir ; des méchants en veulent à nos jours, hâtons-nous de prévenir leurs sinistres desseins. Abandonnons l'île de

Cypre, ou craignons tout de Myrille et de son implacable ressentiment. Elle nous a montré jusqu'où peut aller sa haine; eh bien, Dosiclès, si Myrille n'a pas encore banni Rhodanthe de ton cœur, si tu ignores son criminel projet, il faut sortir de Cypre et chercher dans la fuite un asile contre les maux qui vont fondre sur nous. Mais où porter nos pas? dans quel lieu chercher une retraite? C'est à ta prudence qu'il appartient de le fixer.

Dosiclès l'interrompt: Je ne puis me lasser, chère Rhodanthe, d'admirer avec toi la générosité de nos hôtes. Jamais leurs bienfaits ne s'effaceront de ma mémoire; jamais Dosiclès ne paiera d'ingratitude des services si importants. Mais comment peux-tu penser que j'aie eu connoissance du cruel dessein de Myrille? Sans doute j'avois remarqué sa jalousie; aucune de ses actions ne m'avoit échappé pendant le repas; mais eussè-je jamais pu croire qu'elle dût avoir recours au crime pour satisfaire sa haine,

ni qu'elle espérât s'assurer mon cœur en me privant de toi par le poison ! L'insensée ! qui pouvoit lui persuader qu'en te perdant j'allois tomber à ses pieds et devenir son esclave. Hélas ! chère Rhodanthe, le fer eût terminé sur-le-champ mes malheurs et ma vie. Ah ! je te le jure par ces lèvres adorées sur lesquelles je veux ravir un baiser, je ne prévis point ses coupables desseins.

Oui, si pour te prouver mon amour, et te donner un gage nouveau de ma fidélité, il faut fuir avec toi loin des rivages de Cypre, je suis prêt à te suivre ; partons, je consens à tout. Mais si, docile à la voix de la raison, tu veux un instant réfléchir avec moi, peut-être ce parti cessera-t-il de te paroître le plus sage ; pouvons-nous être trop prudents quand il s'agit de notre liberté, de notre vie ?

Quelle retraite pourrions-nous choisir ? Les villes voisines nous sont entièrement inconnues ; nul guide pour nous y conduire, nul ami pour nous y recevoir. Qui

nous assure d'ailleurs, et les dieux nous l'ont-ils promis, que nous ne trouverons pas d'autres barbares, un autre Bryaxas, de nouveaux fers, un nouvel esclavage; et cela sans espoir d'en être délivrés comme la première fois? Sommes-nous certains de rencontrer encore des amis tels que Craton? Ah! crois moi, le parti le plus sûr est de rester en Cypre, jusqu'à ce que les dieux nous aient déclaré leurs volontés. La fureur de Myrille est sans doute moins redoutable que l'épée de ces corsaires si avides de sang. Mais suspendons un instant les craintes de l'avenir, et raconte-moi, chère Rhodanthe, quelle divinité bienfaisante a transporté mon amié sur ces bords?

Peut-être, reprit Rhodanthe, seroit-il plus convenable de détourner tout-à-fait nos regards du passé, pour ne songer qu'aux craintes présentes, et pour trouver les moyens d'éviter les maux qui nous menacent. Les dieux ont daigné mettre un terme aux malheurs qui nous poursuivoient; mais

nous devons craindre ceux qui nous attendent peut-être encore, et guidés par les lumières de la prudence chercher dès ce moment à nous en garantir. Cependant puisque tu veux connoître par quel heureux destin j'ai été arrachée à une mort certaine, je m'empresse de satisfaire ton desir : Rhodanthe ne sauroit rien refuser à Dosiclès.

Je ne te retracerai point l'horreur de la tempête, ni la violence des vents déchaînés contre nous ; toi-même en fus et le témoin et le jouet. Notre vaisseau ne put tenir longtemps contre la fureur des vagues ; il fut brisé en pièces, et mes compagnes infortunées périrent toutes dans les gouffres de la mer. Pour moi, entraînée un instant par le mouvement des flots, je saisis un débris de navire, et, malgré le tremblement qui m'agitoit, je parvins à me soutenir sur l'eau. — Qui pourroit, s'écria Dosiclès, ne pas reconnoître ici la protection des dieux ? Oui les dieux eux-mêmes te soutenoient sur l'abyme, et te conduisoient à travers les

écueils. — Je voguois depuis quelques moments, lorsque j'eus le bonheur d'être aperçue par des marchands qui me recueillirent sur leur vaisseau. Débarquée avec eux dans cette île, je fus achetée trente mines par Craton. Depuis ce jour, ô mon cher Dosiclès ! que de larmes j'ai versées dans la solitude des nuits ; combien de fois au milieu de mes sanglots j'ai invoqué ton nom ! Mais enfin ces soupirs et ces larmes ont touché les dieux, ont amené notre réunion. Dosiclès attendri la pressoit sur son cœur, il mouilloit de ses larmes, il couvroit de ses baisers les marques précieuses dont Rhodanthe dans son désespoir avoit sillonné son beau visage.

Ainsi nos deux amants s'ouvroient mutuellement leurs cœurs, tandis que les destins alloient couronner leur constance, et mettre enfin un terme à leurs maux. Le père de Rhodanthe et celui de Dosiclès avoient fait mille recherches inutiles pour connoître le sort de leurs enfants. Ils allè-

rent consulter l'oracle de Delphes, et la Pythie leur fit entendre ces mots : « Pour-
« quoi si long-temps errer sur les traces
« d'un taureau vigoureux et d'une blanche
« génisse? Une île s'élève sur les flots : la
« belle Cypris y tient son empire et lui
« donne son nom : là vous pourrez revoir
« vos enfants ¹. Sachez toutefois que vous
« ne devez pas y goûter long-temps le
« plaisir de vous retrouver avec eux. Reve-
« nez dans votre patrie, tressez des cou-
« ronnes et des guirlandes; car Vénus et
« l'Amour ont mis un terme à leurs mal-
« heurs, et l'inflexible destin les a réunis
« pour jamais. »

¹ Il nous a été impossible de reproduire l'ambiguïté de cet oracle qui alarme Straton. Le texte est si altéré qu'on n'en peut saisir le sens; et le traducteur latin se tourmente vainement pour le faire apercevoir. D'ailleurs l'équivoque paroît ne dépendre que d'un point mal placé et d'une fausse prononciation; on ne gagne pas beaucoup à comprendre de pareilles finesses.

Cette réponse ambiguë de la prêtresse jeta dans de nouvelles inquiétudes ces parents infortunés. Straton donnoit à l'oncle une interprétation sinistre, et croyoit ne retrouver son fils que pour le voir périr un instant après. Lysippe au contraire pensoit que Dosiclès et Rhodanthe vivoient dans l'île de Cypre, qu'on les y retrouveroit vivants; et qu'enfin ils retourneroient dans leur patrie où ils s'uniroient par les nœuds de l'hymen.

Straton se laissa persuader. Que tardons-nous? dit-il à Lysippe; partons à l'instant même; et, puisque telle est la volonté des dieux, assurons le bonheur de nos enfants.

Le cœur plein d'espérance, ils se hâtent de revenir à Abydos, et de là se rendent promptement dans l'île de Cypre où ils errent long-temps à l'aventure, incertains de quel côté ils doivent diriger leurs pas. Enfin sur le soir le hasard les conduit vers la maison de Stala. Dosiclès se tenoit devant la porte; il aperçoit deux voyageurs,

et ne tarde pas à reconnoître des traits qui lui sont si chers. La frayeur et la joie se disputent son ame; il court à Rhodanthe : Ah, mon amie! s'écrie-t-il, si ce n'est point un songe qui m'abuse, si mes sens ne me trompent point, Straton et Lysippe touchent le seuil de la porte, et vont entrer dans cette maison! Si tu refuses de me croire, suis-moi, viens te convaincre par tes propres yeux. Mais comment nous présenter à ton père? Devons-nous fuir? pourrions-nous soutenir ses regards irrités? Cependant, le fuir, après toutes les peines qu'il a prises pour nous retrouver? Ajouterons-nous à nos fautes ce mépris outrageant! Et moi aussi je redoute la présence de mon père; mais enfin pourquoi nous effrayer? S'ils nous cherchent, ils nous pardonneront. Allons, chère Rhodanthe, courons nous jeter à leurs genoux. Tu trembles, je le sais, d'aborder un père offensé, tu crains ses reproches; mais arme-toi de force, moi seul je suis coupable; moi seul

je suis le ravisseur, charge-moi, accuse ma violence; tu le peux sans blesser la vérité.

Ranimée par ce discours, Rhodanthe suivit son amant. Lysippe et Straton se présentèrent; leurs enfants tombent à leurs pieds. Rhodanthe immobile de honte, n'osoit proférer une parole; des sanglots exprimoient son repentir. Mais Dosiclès élevoit des mains suppliantes, et conjuroit Lysippe par les dieux et par son cœur paternel d'oublier les égarements de son fils. Le ciel, ô mon père! a bien puni ma faute; les corsaires et les ondes ont assez servi le courroux des dieux. Et toi, Straton, je réclame à tes pieds ton indulgence; pardonne au ravisseur de ta fille. Oui, je le sais, j'ai affligé ton cœur, j'ai troublé la paix de tes jours; mais je t'en conjure, oublie le passé; ou s'il faut enfin des châtimens pour apaiser ta colère, je m'abandonne à ton ressentiment. Ma liberté, ma vie, sont entre tes mains: déchire-moi de coups, plonge-moi dans une prison obscure; mais laisse Rho-

danthe à mon amour. Ne sépare pas deux amants que les dieux eux-mêmes ont unis.

Ainsi parloit Dosiclès, s'efforçant de fléchir les vieillards, quand Straton le premier fit relever Rhodanthe, et s'écria en pleurant : Ah ! venez, mes enfants, venez enfin dans mes bras partager mes transports ; oui je veux vous unir par les plus tendres nœuds. Soyez heureux ; puissent les dieux vous combler de toutes leurs faveurs ! Dosiclès, je veux être pour toi comme un second père ; et toi, ma fille, tu retrouveras dans le cœur de Stala les tendres complaisances de l'amour maternel.

A ces mots ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et leur joie long-temps muette ne se manifeste que par les plus doux embrassements. Étroitement serrés l'un contre l'autre, ils sembloient un arbre antique dont le temps a enlacé les rameaux. Enfin quand ce premier transport fut un peu calmé, Dosiclès appela ses hôtes pour leur faire prendre part à son bonheur. Accourez, leur crioit-il,

venez tous partager notre ivresse ! Cratandre surpris arrive à la hâte, et demande à son ami ce qui peut faire le sujet de sa joie. Il apprend que Dosiclès et Rhodanthe ont retrouvé leur père; aussitôt il embrasse les vieillards et les fait entrer dans la maison. O mon père, s'écrie-t-il, le plaisir que nous avons goûté jusqu'ici étoit encore imparfait, maintenant il ne manque plus rien à notre bonheur; tu vois devant toi le père de Rhodanthe et celui de Dosiclès !

A ces mots Straton s'avance à la rencontre des étrangers : Soyez les bien venus, mes amis, leur dit-il; comme moi vous avez connu l'infortune; comme moi, vous jouissez en ce moment du plus heureux destin. Mon fils, avertis ta mère, prie-la de nous préparer un banquet digne des hôtes que nous envoie Jupiter. Je veux m'acquitter envers eux des devoirs sacrés de l'hospitalité. Réunissons nos amis pour célébrer ce jour de bonheur, immolons des victimes, et que le festin soit servi au son des plus

doux instruments. Peut-on garder le silence quand les dieux nous comblent de leurs bienfaits?

Le repas est préparé. Les familles réunies se placent autour de la table. Les mets les plus exquis sont offerts aux convives. Cependant Lysippe et Straton refusoient les divers plats qu'on leur présentait. Craton le remarqua : Mes amis, leur dit-il en souriant, puisque vous ne mangez pas je voudrais vous faire quelque récit divertissant dont la gaieté remplaçât pour vous le plaisir de la table. Dans mon enfance, j'avois une vieille nourrice qui ne m'épargnoit pas les contes et les fables. Un jour je voulois savoir pourquoi l'homme qui éprouve une grande joie ne peut prendre aucune nourriture : c'est, me répondit-elle, que le cœur se nourrit de joie ; quand il en est rempli il se gonfle, acquiert un énorme volume, et finit par remplir l'estomac tout entier, ne laissant plus la moindre place pour les aliments matériels. Jusqu'ici j'avois rangé cette

réponse parmi les fables qu'elle me débitoit chaque jour, mais je vois aujourd'hui que ma nourrice n'étoit pas entièrement privée de raison; car, s'il n'en étoit pas ainsi, refuseriez-vous avec autant de constance les mets qu'on vous offre. Je le vois, votre cœur est gonflé de plaisir, et vous êtes rassasiés par la joie. Honneur te soit rendu, nourrice philosophe! où avois-tu puisé tant de science? est-ce dans les livres d'Empédocle ou d'Anaxagore? Je ne me serois jamais douté que ce fût la lecture qui t'eût affoibli la vue. Lysippe l'interrompit: Il est vrai, cher Straton, qu'une joie si inespérée a pu nous rassasier, mais quelque espace que le plaisir occupe dans notre cœur, il a laissé encore une place pour l'amitié que nous vous avons vouée.

C'est ainsi que deux jours se passèrent dans les fêtes et les plaisirs; Craton fit d'inutiles efforts pour retenir ses hôtes plus long-temps. Enfin au troisième jour il les embrassa tendrement, et formant pour leur

bonheur les vœux les plus sincères, il leur donna son fils pour les accompagner jusqu'à Rhodes, et ils partirent de Cypre emportant les regrets et l'amitié de leurs hôtes ; Cratandre les suivit jusqu'à Abydos pour y célébrer le mariage de son ami.

Cependant le bruit de leur arrivée se répand dans leur famille ; et, plus légères que les vents, Philinne et Phryné volent au rivage, impatientes de revoir leurs enfants chéris. Elles les revoient enfin, ces infortunés dont elles se croyoient privées pour toujours ; elles les pressent sur leur cœur maternel, et des larmes de joie se mêlent à leurs doux embrassements. Leurs amis se joignent à elles ; toute la ville partage l'ivresse d'un bonheur si peu espéré.

Bientôt paroît le grand-prêtre de Mercure, il s'avance, il parle au nom du dieu qui l'inspire ; à sa voix tous marchent au temple, où il va unir Rhodanthe à son amant. En même temps il met une branche de lierre dans les mains des jeunes époux, les con-

duit à l'autel, et la foule se presse sur leurs pas dans l'enceinte sacrée. Dosiclès et Rhodanthe sont enfin unis pour jamais; et bientôt reconduits au milieu des acclamations publiques, ils se rendent à la chambre nuptiale, où l'hymen paye de ses faveurs la constance de leur amour.

FIN DU NEUVIÈME ET DERNIER LIVRE.

L'EUBÉENNE,

OU

LE CHASSEUR.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Le petit récit qu'on livre ici au public, et qu'on a appelé *Nouvelle*, faute d'un titre plus convenable, est tiré des discours du philosophe ou de l'orateur Dion Chrysostome.

Dion appartient à cette époque qui s'étend depuis la fin du premier jusqu'au milieu du troisième siècle de l'ère chrétienne, époque de vieillesse pour la littérature grecque, mais d'une vieillesse non encore sans honneur et sans fécondité. Lucien, Plutarque, Apollonius de Tyane, les philosophes de la seconde école stoïcienne, et bien d'autres écrivains encore sont de ce temps. Dion

partagea la destinée commune des lettrés d'alors : il fut tour-à-tour persécuté et honoré par le pouvoir des empereurs. Sous Domitien, il s'exila loin de Rome, fuyant de ville en ville, et pénétra jusque chez les Gètes et les Scythes. Des haillons cachoient sa renommée : il cultivoit la terre, et s'en consolait avec un dialogue de Platon et une harangue de Démosthène. Sous Trajan, il fut comblé des plus hautes faveurs, et parut maintefois en public, assis sur le char impérial, à côté du maître du monde. Sa réputation d'éloquence fut si grande, qu'on l'appela Dion à la bouche d'or ; la postérité ne lui a pas ôté ce surnom.

La Grèce, comme toutes les vieilles sociétés, avoit alors cessé d'être poétique : elle étoit devenue conteuse. Les esprits éclairés tenoient à honneur de mépriser l'ancienne religion : elle n'étoit plus pour eux qu'une mythologie dont

les uns se railloient hardiment, où les autres alloient chercher des idées et des images qui amusoient déjà comme des souvenirs. La simplicité des mœurs primitives de la Grèce, de ces mœurs toutes rustiques et pastorales, non moins reculée dans le passé que le culte de Jupiter, avoit le même charme, et piquoit par une sorte de nouveauté des hommes corrompus et blasés. Dans la philosophie, dans l'éloquence, dans l'histoire, c'étoit, pour ainsi dire, à qui r'habillerait le mieux l'antique, à qui ferait les meilleurs contes. Lucien pouvoit bien rire de cette manie, en écrivant *l'histoire véritable* : mais sans cesse il s'y confor-
moit lui-même. Plutarque flattoit l'esprit du siècle, en faisant de ses *Vies des Hommes illustres* une longue suite d'anecdotes, et moralisant à tout moment avec des contes. C'est aussi à cette époque que se doivent rapporter la plupart

des sottes compilations, dans le genre de celles d'Élien, dont nul ne se seroit probablement avisé aux jours de Sophocle et d'Euripide. Enfin nous oserions presque affirmer, quoique sans aucun témoignage historique, qu'un des sophistes de cet âge a été l'auteur de la délicieuse pastorale de *Daphnis et Chloé*.

Dion, plus qu'aucun autre écrivain, a donné dans ce goût, que de nos jours on appelleroit romanesque. Il raconte et raconte sans cesse; toutes les anciennes fables sont par lui exhumées pour en faire des démonstrations de philosophie et de morale. Les titres seuls de ses quatre-vingts discours suffiroient pour en convaincre. Il est même allé si loin en ce genre, que ses admirateurs les plus passionnés lui reprochent de déroger, par son bavardage de nourrice, à la gravité philosophique. Son

éloge du *Perroquet* et son *Eubéenne* ont été sur-tout l'objet de leurs critiques. Nous souhaiterions que Philostrate et Synséius eussent à reprocher à Dion beaucoup de morceaux comme ce dernier.

Nous ne croyons pas trop dire en l'appelant du nom de chef-d'œuvre : la simplicité du sujet est extrême ; elle n'en fait que mieux ressortir le mérite des détails. C'est tout bonnement un paysan que l'on voit tour-à-tour chez lui et à la ville ; mais c'est un vrai paysan, un homme de la Grèce encore sauvage, qui eût pu s'entendre avec les Eubéens du siège de Troie, qui n'a rien de commun avec les esclaves policés de Rome. Tout en lui est original, tout amuse par conséquent ; or c'est là ce qui le plus rarement arrive dans les romans grecs. On nous saura donc quelque gré d'avoir extrait ce petit récit de

l'ample volume où peu de lecteurs se-
roient allés le chercher; d'avoir offert
à part, comme un monument littéraire,
ce qui n'est dans l'intention de l'auteur
qu'un argument philosophique.

Hâtons-nous toutefois de réclamer
pour qui de droit le principal mérite
de tout ceci, et de nous retrancher dans
le rôle à peu près nul d'éditeur qui est
notre seul partage. La traduction que
nous publions ici est d'un de nos amis
que trois ou quatre mille lieues séparent
en ce moment de la France et de la lit-
térature. M. Fortuné Alb.... lut ce mor-
ceau, comme exercice littéraire, à l'école
normale dont il étoit élève, en 1815 :
tous ceux qui l'entendirent s'accordè-
rent à y trouver une diction facile et
pleine de charme. Au bout de huit ans,
nous avons relu cette traduction; nous
l'avons goûtée comme alors, et à peine
ce que nous avons cru devoir y changer,

en le revoyant consciencieusement sur le texte, équivaut-il à quatre ou cinq pages. Puisse le jugement des lecteurs ne pas condamner le nôtre!

AUG. TROGNON.

L'EUBÉENNE,

OU

LE CHASSEUR.

NOUVELLE EXTRAITE DES DISCOURS

DE DION CHRYSOSTOME.

Ce que je vais vous raconter, je ne l'ai point entendu dire à un autre, je l'ai vu de mes propres yeux, et c'est pour cela même que je vais vous le raconter; car j'aime à causer, je l'avoue, et je ne repousse guère une parole qui me vient à la bouche. La faute en est peut-être à mon âge, peut-être aussi à mes courses lointaines où j'ai rencontré tant de choses, dont un vieillard ne se souvient jamais sans plaisir. Je dirai donc quelle espèce de gens j'ai trouvée presque au cœur même de la Grèce, et

quelle singulière vie ils menaient en ce lieu.

Je m'étois embarqué à Chio avec quelques pêcheurs : nous n'étions plus dans la belle saison, et notre navire étoit fort petit. Au milieu de la traversée, nous fûmes assaillis d'une tempête dont nous nous sauvâmes à grand peine, en gagnant les côtes de l'Eubée. Là, après avoir échoué leur nacelle sur une pointe de cette rive escarpée, mes compagnons me quittèrent. Ils allèrent joindre quelques pêcheurs de pourpre établis sur un promontoire voisin, espérant y trouver assez d'ouvrage pour s'y fixer, et y gagner leur vie. Resté seul, et ne connoissant nul lieu habité sur lequel je pusse porter mes pas, je me mis à marcher le long du rivage, pour voir si je ne découvrois pas quelque vaisseau faisant voile au large, ou amarré à la côte. Il y avoit déjà long-temps que je marchois, quand tout-à-coup j'aperçus à mes pieds un cerf qui venoit de se précipiter du haut des rochers qui bordaient le rivage. Il respiroit encore,

et les flots venoient battre son corps étendu sur la grève. Peu après, je crus entendre au dessus de ma tête comme des aboiements de chiens. Le bruit des vagues m'empêchant d'ouïr distinctement, je m'avançai du côté d'où venoit le son, et ayant gravi, non sans peine, une petite colline assez élevée, j'aperçus en effet des chiens qui couroient çà et là et paroissoient en défaut. Je jugeai que c'étoit pour échapper à leur poursuite que le cerf s'étoit jeté en bas des rochers. Au même instant parut un homme : sa mine et ses vêtements annonçoient un chasseur : sa barbe étoit longue, et ses cheveux, rejetés en arrière, lui pendoient avec grace sur les épaules. Tels Homère nous dépeint ces Eubéens qui vinrent au siège de Troie, et dont il semble se moquer en passant, parce que, seuls entre tous les Grecs, ils ne coiffoient que la moitié de leur tête. Cet homme s'avança vers moi : « Étranger, me dit-il, n'auriez-vous pas vu passer « un cerf fuyant de ce côté? — Oui, lui ré-

« pondis-je, et même je vous puis indiquer
« où il est. Vous le trouverez là-bas, sur la
« grève, où l'eau commence à le gagner. »
Tout en parlant ainsi, je le conduisis sur la
place, et je lui montrai l'animal. Je l'aidai
de mon mieux à le tirer des flots : puis il se
mit à le découper avec un grand couteau
de chasse, et plaça ensemble sur son dos
la peau et les pieds de derrière. Cependant
il m'invita à le suivre jusqu'à son habita-
tion, qu'il disoit peu éloignée, pour manger
avec lui la chair de la bête. « Ce soir, ajouta-
« t-il, vous coucherez chez nous, demain
« matin vous serez toujours à temps pour
« revenir sur la plage. Car, pour le mo-
« ment, comme vous voyez, il seroit fou de
« songer à s'embarquer. Au reste, que cela
« ne vous inquiète pas. Je voudrois bien que
« le vent tombât, depuis cinq grands jours
« qu'il règne : mais la chose est peu proba-
« ble aujourd'hui, à en juger par la noir-
« ceur des nuages qui enveloppent les som-
« mets de nos montagnes. » En même

temps, il me demanda d'où je venois, quel hasard m'avoit jeté sur cette côte, et si mon navire s'y étoit brisé. Je lui fis en peu de mots le récit de ma mésaventure; comment m'étant embarqué seul, pour affaire, avec quelques pêcheurs, la tempête nous avoit forcés de venir nous échouer en ce lieu.

« Oh, oh! me dit-il, remerciez les dieux
« d'en être quittes à ce prix. Voyez combien
« est sauvage et terrible le côté de l'île qui
« regarde la mer. Ce sont ici les fameux
« écueils de l'Eubée dont jamais vaisseau
« n'approcha sans y faire naufrage. Rare-
« ment voit-on quelques passagers échap-
« per, et encore faut-il que leur navire soit
« aussi léger que l'étoit le vôtre: mais ve-
« nez, suivez-moi, et ne craignez rien.
« Vous paraissez avoir besoin de vous re-
« faire un peu de vos fatigues: c'est à quoi
« nous songerons aujourd'hui. Demain,
« quand nous aurons fait connoissance, nous
« aviserons de notre mieux à vous remettre
« dans votre chemin. Vous m'avez l'air d'un

« habitant de la ville : car votre figure n'est
« ni celle d'un marin, ni celle d'un homme
« de peine. On diroit à voir votre maigreur
« que vous êtes attaqué de quelque ma-
« ladije. » Tout en disant ces choses, il
commença à marcher. Je le suivis volon-
tiers. Que pouvois-je craindre ? Je n'avois
sur moi qu'un méchant manteau ; et, grace
à mes longs voyages, l'expérience m'avoit
appris que la pauvreté est de soi une chose
sacrée et inviolable, et qu'on ne touche à
un homme pauvre, non plus qu'à un héraut
armé de son caducée. Je marchois donc
hardiment, et avec toute la confiance d'un
homme qui n'a rien à perdre. Il y avoit en-
viron quarante stades pour arriver à l'ha-
bitation de mon hôte. Tout en cheminant
et devisant de choses et d'autres, il vint à
parler de ses affaires, et du genre de vie
qu'il menoit avec sa femme et ses enfants.

« Nous sommes deux amis, me dit-il,
qui habitons le même lieu. Nous avons
épousé les sœurs l'un de l'autre, et en

avons eu chacun plusieurs enfants, garçons et filles. Nous vivons en grande partie de notre chasse, et du produit d'un petit jardin que nous cultivons de nos mains. Le terrain n'est point à nous : nous ne l'avons reçu, ni acheté de nos pères. Nos pères, citoyens libres d'ailleurs, n'étoient guère moins pauvres que nous : ils étoient salariés par un riche habitant de l'île dont ils gardoient les bœufs. Cet homme possédoit beaucoup de haras et de troupeaux : toutes les montagnes que vous voyez lui appartenoient, ainsi qu'un grand nombre de belles terres et beaucoup d'autres richesses. Après sa mort, ses biens furent confisqués : on dit même qu'il périt par ordre du roi, à cause de sa trop grande fortune. Ses troupeaux furent alors emmenés pour être égorgés, et parmi le reste, nos pauvres bœufs, dont personne ne nous paya le prix. Par nécessité, mon père et celui de mon ami restèrent où ils se trouvoient lors de ce fâcheux évène-

ment. C'étoit un endroit dans les montagnes, où ils avoient accoutumé de garder leurs bœufs pendant l'été: ils y avoient construit quelques huttes pour leur demeure, et une cloison de pieux qui sans être ni grande, ni forte, l'étoit assez toutefois pour renfermer nos jeunes veaux durant la belle saison. Aux approches de l'hiver, ils descendoient dans la plaine, où l'herbe des pâturages, jointe au peu qu'ils avoient mis en réserve, suffisoit à la nourriture de leurs bestiaux. Mais au retour de l'été, ils regagnoient leurs montagnes, et se fixoient de préférence dans le lieu dont je vous parle. C'est une vallée fraîche et profonde. Au milieu coule un ruisseau paisible: la tranquillité de son cours et la douce pente de ses bords permettent aux génisses d'y entrer facilement et sans danger! L'eau en est pure et abondante, elle sort d'une source voisine: un vent d'été parcourt sans cesse et rafraîchit la vallée. Les bois d'alentour, plantés de chênes et de sapins, ne

nourrissent ni le taon, ni aucun insecte malfaisant. De tous côtés s'étendent de riches prairies où croissent sans culture des arbres hauts et clairsemés. Enfin les plantes potagères les plus succulentes y viennent pendant l'été en abondance, de telle sorte qu'en un espace très circonscrit ce séjour renferme tout ce qu'il y a d'agréable et de commode. Ces avantages qui avoient appelé nos pères en cet endroit, aux beaux jours de l'année, les déterminèrent à s'y fixer lors de leur désastre, jusqu'à ce qu'ils pussent trouver de l'ouvrage, ou un nouveau maître. Cependant, ils se nourrissoient des productions du petit champ qu'ils cultivoient tout près de leur demeure, et dont le sol, fertilisé par l'engrais qu'y avoit déposé leur troupeau, suffisoit par son rapport à leurs modiques besoins. Toutefois, comme ce travail leur laissoit bien des moments de loisir, et que leurs bœufs d'ailleurs ne les occupoient plus, ils commencèrent à se tourner vers la chasse, exercice

auquel ils se livroient d'abord seuls, mais qu'ils firent ensuite avec des chiens, et cela de la manière que je vais vous raconter :

« Parmi la troupe nombreuse de chiens qui avoient suivi les bœufs lorsqu'on les emmena, il s'en rencontra deux qui, ne trouvant plus leurs bergers, quittèrent le troupeau et s'en revinrent à l'habitation. Comme ils suivoient par-tout leurs maîtres, ils les suivirent à la chasse. Dans les commencements, ils s'attachoient à la poursuite des loups, et laissoient là les cerfs et les sangliers. Quelquefois, quand ils apercevoient un homme, soit de grand matin, soit un peu tard dans la soirée, ils aboyoient et se jetoient dessus avec acharnement. On profita de cette férocité naturelle : on les accoutuma à goûter le sang et à manger la chair des bêtes tuées : peu-à-peu ils en vinrent à se nourrir indifféremment de pain ou de viande. D'abord, on les avoit forcés à prendre de la chair faute de tout autre nourriture : bientôt ils en devinrent avides

au point de se jeter dessus, même quand ils étoient rassasiés : et, avec le temps, leur odorat acquit une finesse qu'il n'avoit pas. Ils apprirent à connoître les traces, à se lancer indistinctement sur toute bête qui s'offroit à eux. En un mot, de gardiens de troupeaux qu'ils étoient, ils devinrent apprentis tardifs, mais fort habiles, du métier de la chasse. Cependant l'hiver approchoit : mon père et son ami n'ayant aucune affaire qui les obligât de descendre à la ville ou dans le bourg voisin, se décidèrent à passer la mauvaise saison au lieu où ils étoient, et ayant fortifié leur habitation et resserré les pieux de la cloison, ils se livrèrent avec plus d'ardeur que jamais à la culture de leur champ. Quant à la chasse, vous n'ignorez pas, sans doute, combien cet exercice est plus facile en hiver : le sol, toujours humide dans cette saison, conserve plus fidèlement l'empreinte du pied des animaux, sur-tout quand il a tombé de la neige. Alors le chasseur n'a pour ainsi dire rien à

faire: il n'a qu'à se laisser conduire par la trace: l'animal engourdi de froid semble presque l'attendre. C'est alors, comme vous le savez, qu'on parvient souvent à saisir dans leurs gîtes les lièvres et les daims. Pour en revenir à mon récit, nos parents voyant qu'il ne leur manquoit rien dans ce lieu, prirent goût au genre de vie qu'ils y menaient, et s'y établirent pour toujours. Ils eurent bientôt le plaisir d'y marier chacun son fils à la fille de son ami. C'est là qu'ils sont morts, il y a environ un an. Ils disoient avoir vécu bien des années, et cependant leurs membres conservoient encore la force et la fraîcheur de la jeunesse. Ma mère seule vit encore. Mon compagnon est un homme d'une cinquantaine d'années. Il n'est jamais descendu à la ville. Pour moi, j'y suis allé deux fois seulement. La première, encore enfant, avec mon père, dans le temps que nous avions le troupeau: la seconde, il n'y a pas long-temps, à l'occasion que je vais vous dire.

« Un homme de la ville, un collecteur, je crois, vint chez nous. Il demandoit de l'argent, et en cas de refus, nous sommoit de le suivre. Nous lui répondîmes que nous n'avions pas d'argent, ce qui étoit vrai, protestant que pour peu que nous en eussions, il seroit tout entier à son service. Cette réponse ne parut pas le satisfaire. Néanmoins, nous l'accueillîmes de notre mieux, et nous lui fîmes accepter deux superbes peaux de cerf. Puis, sur la demande qu'un de nous l'accompagnât pour donner les éclaircissements nécessaires, je le suivis à la ville.

Je revis donc ce qu'une fois déjà j'avois vu, beaucoup de maisons grandes et belles, un mur fort et solide qui les environnoit, et un grand nombre de bâtiments carrés très élevés. Le mur étoit flanqué de tours fort hautes. Dans le port, étoit une foule de navires, qui demeuroient là aussi tranquilles que dans un lac, ce qui est bien différent du lieu où vous avez échoué, vous et tant d'autres avant vous. Tout en consi-

dérant ces choses, j'étois saisi d'étonnement à la vue de la foule immense, qui se pressoit sur mes pas, et mes oreilles étoient assourdies des cris et du tumulte que j'entendois ; tumulte si violent que plus d'une fois je crus que ces gens en alloient venir aux mains. Cependant je fus conduit chez les archontes. Mon conducteur me présenta à eux en riant ; et dit : « Voilà l'homme après « qui vous m'avez envoyé : il ne possède « rien au monde que la hutte où il demeure, « et la cloison destinée à renfermer ses trou- « peaux. » Les archontes ne répondoient rien : ils alloient au théâtre. J'y allai avec eux.

« Ce qu'on appelle théâtre est une espèce d'enceinte semblable à une vallée, avec cette différence que les côtés, au lieu d'être alongés, s'arrondissent en demi-cercle. Cette vallée n'est pas naturelle, comme les nôtres, elle est construite en pierres. Mais à quels détails m'amuse-je ? Vous savez, sans doute, beaucoup mieux que moi ce que je

me tue de vous dire, et peut-être vous riez tout bas de ma simplicité. Je poursuis. Arrivé au théâtre, j'y trouvai une grande multitude rassemblée ; elle s'occupoit d'une manière qui me parut fort extraordinaire ; elle ne cessoit de crier. Tantôt c'étoit un murmure flatteur ou de vives acclamations ; tantôt c'étoient des cris d'indignation et de fureur. Ces démonstrations de colère paroissent faire beaucoup d'effet sur les personnes qui en étoient l'objet : les uns couroient çà et là , tendant des mains suppliantes : d'autres jetoient leurs vêtements de crainte. Moi-même je faillis une fois tomber de frayeur à un cri soudain qui s'éleva si fort que la foudre éclatant à côté de moi, ou une vague se brisant sur ma tête , n'auroient pas fait plus de bruit. Cependant quelques personnes se levèrent du milieu de l'assemblée, et se mirent à haranguer le peuple. Les uns parloient fort long-temps, les autres disoient à peine quelques mots ; d'autres étoient accueillis

tout d'abord par des cris d'improbation, et à peine leur permettoit-on d'ouvrir la bouche. Enfin tout le monde s'assit : il se fit un grand silence, et l'on me mit en face de l'assemblée. A ma vue, un homme que je ne connoissois pas se leva, et me montrant au doigt.

« Citoyens, s'écria-t-il, vous voyez un de
« ces hommes qui se sont approprié les
« terres de la république. Ces hommes font
« paître leurs troupeaux sur nos montagnes,
« ils labourent nos champs, ils chassent,
« ils plantent des vignobles, sans que tant
« de riches possessions rapportent rien au
« peuple, ni qu'elles soient un don de sa
« munificence. Et cette munificence, par
« quoi l'auroient-ils méritée? Détenteurs
« enrichis de nos biens, jamais on ne les a
« vus remplir aucune fonction publique ;
« jamais ils ne rendirent à l'état la moindre
« partie de ce qu'ils lui ont injustement en-
« levé. Et cependant, citoyens obscurs et
« inutiles, ils vivent comme les bienfaiteurs

« de la république. Je crois même, ajouta-
« t-il, que c'est la première fois qu'on voit
« paroltre celui-ci parmi-nous. » Oh ! pour
le coup, m'écriai-je ! « C'est faux. » Là des-
sus, il s'éleva dans l'assemblée un rire uni-
versel. L'orateur en fut si piqué que, se
retournant vers moi, il commença à m'ac-
cabler d'injures, puis, s'adressant de nou-
veau au peuple : — « Si donc, continua-t-il,
« votre complaisance doit autoriser plus
« long-temps de pareils abus, que sert de
« veiller davantage au salut de l'état ? Aussi
« bien, y a-t-il déjà long-temps que chacun
« travaille à la ruine commune ; les uns en
« dilapidant le trésor, et ceux-là, je n'ai pas
« besoin, sans doute, de les nommer : les
« autres en s'enrichissant du produit usurpé
« de nos terres ; et c'est ce qu'ont fait jus-
« qu'ici ces deux misérables, et ce qu'ils fe-
« ront encore long-temps, si vous souffrez
« qu'ils possèdent gratuitement plus de mille
« arpents d'excellente terre, qui, bien cul-
« tivés, vous rendroient par tête trois me-

« sures de froment attique. » — En entendant ces mots, je ne pus m'empêcher de rire. Mais cette fois le peuple ne rioit plus : il paroissoit agité et tumultueux. L'orateur, de son côté, avec un air d'indignation et me jetant un regard terrible : « Voyez, »
« s'écria-t-il, voyez l'audace de ce coquin ! »
« l'impudent n'ose-t-il pas se moquer de »
« cette vénérable assemblée ? Je ne sais qui »
« me tient de le faire conduire en prison lui »
« et son complice : car j'apprends qu'ils sont »
« deux chefs principaux de cette bande qui »
« infeste nos montagnes. Bien plus, citoyens, »
« faut-il vous dire tout ce que je pense ? J'ai »
« de fortes raisons de soupçonner que leurs »
« mains ne respectent même pas les malheureux »
« que la tempête jette sur les écueils de »
« Capharée, voisins de leur demeure. Car »
« enfin, d'où pourroient leur venir tant de »
« champs fertiles, tant d'habitations magnifiques, »
« tant de troupeaux, d'attelages, d'esclaves ? Peut-être avez-vous été étonnés de »
« la simplicité de son extérieur, et du peu

« de valeur de la peau qui le couvre. Mais
« ce n'est là qu'un grossier artifice; il veut
« vous en imposer, et vous faire croire à sa
« pauvreté. Mais il n'a pas trompé mes re-
« gardes; et j'ai pâli à sa vue, comme à celle
« de Nauplius même, arrivant de Capharée.
« Oui, citoyens, croyez-moi, il est certain que
« ces hommes allument des feux trompeurs
« au haut de leurs rochers et qu'ils attirent
« par-là sur les écueils les navigateurs qui
« voguent dans ces parages. » Ces paroles
avoient porté au plus haut point l'indigna-
tion du peuple. Pour moi, je me troublais,
et je commençois à craindre qu'ils ne me
fissent du mal, quand tout-à-coup un autre
homme se lève du milieu de l'assemblée; sa
mine et ses discours annonçoient une per-
sonne douce et bien élevée. Ayant demandé et
obtenu silence, il commença en ces termes :

« Mes concitoyens, je ne conçois pas les
« reproches qu'on adresse à ceux qui défri-
« chent et labourent les parties autrefois in-
« cultes de notre territoire. Il me semble

« que, s'il y a lieu de s'indigner contre
« quelqu'un, c'est apparemment contre les
« auteurs de la stérilité et de l'abandon de
« nos terres, et non contre les hommes la-
« borieux qui les cultivent et les embellis-
« sent. Vous le savez, notre négligence et le
« défaut de population ont laissé incultes
« les deux tiers de notre île. Je possède, pour
« ma part, un grand nombre de terres en
« friche, soit dans la montagne, soit dans
« la plaine! Eh bien, si quelqu'un consent
« à les mettre en valeur, non seulement je
« les lui donnerai pour rien, mais j'y ajou-
« terai de l'argent de ma bourse, et encore
« croirai-je avoir gagné à ce marché. En ef-
« fet, citoyens, y a-t-il au monde un spec-
« tacle plus beau, plus ravissant, que celui
« d'une terre riche et bien cultivée? Est-il
« rien de plus triste et de plus affligeant au
« contraire que la vue d'une terre inculte,
« inutile, et dont la stérilité semble accuser
« la misère de son possesseur? Bien loin
« donc de vouloir punir ces malheureux,

« mon avis est que vous devez engager tous
« les citoyens à imiter leur exemple, à se
« partager les différentes portions de notre
« territoire, et à les cultiver, chacun selon
« ses moyens, les riches plus, les pauvres
« moins. Vous y trouverez le double avan-
« tage de rendre à la culture la plus grande
« partie de l'île, et d'en bannir deux grands
« fléaux, la paresse et l'indigence: Ceux qui
« répondront à votre invitation, recevront
« des terres en don gratuit, et les laboure-
« ront pendant dix ans, sans payer de ré-
« tribution. Au bout de ce temps, il sera
« prélevé sur leurs fruits une petite portion
« qui appartiendra au peuple: leurs bestiaux
« ne devront rien payer. Si un étranger veut
« participer à cette entreprise, bornez le
« privilège à cinq ans, et qu'au bout de ce
« temps, il paie le double des autres ci-
« toyens. Que si cet étranger défriche plus
« de deux cents arpents, qu'il soit fait citoyen
« lui-même. Ainsi l'émulation donnera des
« bras à la culture. Au lieu de cela, voyez

« ce qu'il en est aujourd'hui : regardez à nos
« portes mêmes : diroit-on que c'est là l'en-
« trée d'un cité opulente ? Tout y présente
« le spectacle honteux de la stérilité. En-de-
« dans de nos murs au contraire, je vois
« des jardins cultivés avec art, et même des
« pâturages pour nos troupeaux. Il y a, en
« vérité, de quoi s'étonner lorsqu'on voit de
« verbeux orateurs accuser de pauvres ci-
« toyens parcequ'ils labourent une terre
« abandonnée aux confins de l'Eubée, et en
« même temps ne se faire aucun scrupule à
« eux-mêmes d'étendre leurs plantations sur
« le champ de nos exercices, et de faire
« paître leurs troupeaux sur la place publi-
« que. Car je n'ai pas besoin sans doute de
« vous apprendre que le gymnase est devenu
« semblable à un champ labouré, que les
« statues d'Hercule et des autres dieux y
« sont ensevelies sous les épis, et que cha-
« que matin les troupeaux de cet orateur se
« répandent sur la place, où ils broutent
« l'herbe jusque sous les murs de nos palais,

« et aux portes mêmes du sénat. D'où il arrive qu'au premier aspect de cette ville, l'étranger ne sait qu'en rire ou en prendre pitié. » — Ces paroles remuoient fortement l'assemblée, qui commençoit à se tourner en tumulte vers mon accusateur. — « Et cependant, continue l'orateur, il vient, il ose demander l'exil de pauvres gens du peuple ! sans doute pour que personne ne travaille désormais, et qu'on ne voie plus, hors de la ville, que des voleurs et des brigands, au-dedans que des complices de leurs rapines ! En deux mots, voici mon avis : vous devez laisser à ces gens les possessions qu'ils se sont acquises, à condition néanmoins qu'ils paieront à l'avenir une rétribution modique. Quant à celles dont, par le passé, ils sont redevables, on les en doit tenir quittes : ils les ont assez payées en rendant à la culture des terres abandonnées. Que si vous voulez qu'ils en paient le prix, au moins faites-leur des conditions plus favorables qu'à d'autres. »

Ainsi parla mon défenseur. Il avoit à peine cessé, que l'autre se leva pour lui répondre, d'où suivit entre eux un conflit de paroles et d'injures. Enfin ils se turent, et l'on m'ordonna de parler.

« Que faut-il que je dise, demandai-je? —
« Répondez à ce qu'on a dit contre vous,
« me cria quelqu'un de l'assemblée. — En ce
« cas, repris-je, je dis qu'il n'y a pas un
« mot de vrai dans toutes les paroles de cet
« autre. En vérité, citoyens, je croyois ré-
« ver en l'entendant parler de richesses, de
« terres, de châteaux, et répéter toutes les
« niaiseries dont il a rempli vos oreilles. Le
« fait est que nous n'avons ni terres, ni
« châteaux, ni haras, ni troupeaux, ni bêtes
« de somme. Plût au ciel que nous eussions
« toutes ces belles choses! car nous serions
« plus riches que nous ne le sommes, et
« nous aurions la satisfaction de partager
« avec vous nos richesses. Au reste, ce que
« nous avons nous suffit : si, par hasard,
« vous en voulez quelque chose, prenez-le,

« et si vous voulez le tout, prenez le tout :
« Nous chercherons ailleurs de quoi pour-
« voir à notre subsistance. » Ces paroles
plurent à l'assemblée, qui les accueillit avec
applaudissements. Puis un archonte s'adres-
sant à moi : « Que pouvez-vous donner au
« peuple, me dit-il ? — Nous pouvons don-
« ner au peuple, répondis-je, quatre peaux
« de cerf, mais des peaux superbes, en vé-
« rité. » — Tout le monde se mit à rire : l'ar-
chonte seul parut indigné. « Nous ne vous
« offrirons pas, ajoutai-je, nos peaux d'ours,
« elles sont trop rudes ; ni celles de boucs,
« qui ne valent pas les peaux de cerf. Quant
« aux autres, elles sont toutes vieilles ou
« petites. Si cependant vous les voulez aussi
« prenez-les avec les premières. » L'indigna-
tion de l'archonte s'accrut à ces derniers
mots, et avec le plus grand emportement :
« On voit bien, s'écria-t-il, que vous êtes
« un rustre, et que vous n'avez jamais vécu
« qu'aux champs. — Eh quoi ! lui dis-je,
« vous aussi vous parlez de champs ! Ne

« vous ai-je pas dit vingt fois que nous n'a-
« vions ni champs, ni terres? faut-il le ré-
« péter encore? — Il ne m'écouta pas; mais
m'interpellant de nouveau, « Pourrez-vous
« au moins, reprit-il, donner chacun un ta-
« lent attique ¹ ? — Point du tout : nous n'a-
« vons pas une si grosse quantité de viande :
« mais ce que nous en avons, vous sera re-
« mis. Quelque peu de salées, d'autres mor-
« ceaux séchés à la fumée; quelques jam-
« bons de porc et de cerf qui ne valent
« guère moins, enfin d'autres excellentes
« pièces. » — Ici grand tumulte, et plusieurs
voix de m'appeler menteur. Le magistrat
continuant me demanda si nous possédions
du blé, et en quelle quantité : — « Nous
« avons, lui répondis-je, douze boisseaux
« de froment, quatre d'orge, autant de mil-
« let, et seulement un demi-septier de fè-
« ves, la récolte n'ayant pas été bonne cette
« année. Prenez, ajoutai-je, si vous le vou-
« lez, le froment, l'orge, et les fèves : mais

¹ Voir la note, page 212.

« laissez-nous le millet. Que si vous avez
« besoin du millet, qu'il soit à vous avec le
« reste. — Ne faites-vous pas de vin ? me
« demanda un autre. — Nous en faisons,
« lui dis-je : si quelqu'un de vous veut se
« donner la peine de venir jusque chez
« nous, nous lui en donnerons : mais il faut
« qu'il ait soin de se munir d'une outre, car
« il n'en trouvera pas à notre logis. — Vous
« avez donc des vignes, me dit-on. — Assu-
« rément, répondis-je : nous en avons deux
« devant la porte de l'habitation, et une
« vingtaine dans l'intérieur de la cour. De
« l'autre côté du ruisseau, il y en a à-peu-
« près un pareil nombre que nous plantâmes
« l'an dernier. Elles sont toutes d'une excel-
« lente qualité, et donnent de belles grappes,
« quand les passants ne commettent aucun
« dégât. En un mot, ajoutai-je, pour vous
« épargner la peine de faire tant de ques-
« tions les unes après les autres, voici de
« quoi se compose le reste de notre ménage :
« huit chèvres d'abord, puis une vache mu-

« tllée, avec son veau : c'est un joli petit ani-
« mal. Nos instruments sont quatre hoyaux,
« autant de fourches, autant de faux, trois
« épieux, et deux couteaux de chasse pour
« moi et mon compagnon. Il n'est pas be-
« soin, que je pense, de parler de la poterie.
« Nous avons chacun une femme et des en-
« fants. Notre habitation consiste en deux
« huttes très propres et très agréables, qui
« nous servent de logement, et une troi-
« sième où nous déposons nos provisions
« et le produit de notre chasse. — Par Jupi-
« ter, s'écria le rhéteur, peut-être nous di-
« ras-tu enfin où vous enfouissez votre ar-
« gent? — Enfouir de l'argent, m'écriai-je!
« viens donc, insensé, viens l'enfouir toi-
« même! qui s'est avisé jamais d'enfouir de
« l'argent? comme s'il pouvoit pousser quel-
« que chose à la place! » — Cette réponse
excita de grands éclats de rire : il me sembla
à moi que c'étoit du rhéteur qu'on rioit. —
« Voilà donc, continuai-je, tout ce que nous
« possédons. Si vous voulez le tout, nous

« vous l'abandonnerons avec plaisir : mais
« au moins ne nous l'enlevez pas par vio-
« lence, comme si nous étions des étrangers
« ou des méchants : car nous sommes ci-
« toyens de cette ville, tout comme vous :
« c'est mon père qui me l'a dit. Il n'y a pas
« bien long-temps qu'étant venu ici, il as-
« sista à une distribution d'argent, et reçut
« sa part comme les autres citoyens. Nos
« enfants sont aussi vos concitoyens ; nous
« les élevons pour la patrie, et ils sauront
« la défendre contre les brigands et les
« étrangers. Vous êtes en paix maintenant :
« mais que l'occasion se présente seulement,
« et vous souhaiterez que tout le monde
« fasse comme nous. Car n'espérez pas que
« ce rhéteur s'arme alors pour votre défense,
« à moins qu'il ne faille combattre avec des
« paroles et des injures, à la manière des
« femmes. Ainsi donc, pour en finir, si vous
« le desirez, nous paierons en rétribution
« une partie du produit de nos chasses. Seu-
« lement, envoyez quelqu'un pour la rece-

« voir. Quant à nos habitations, si elles of-
« fensent vos regards, et qu'il vous plaise
« qu'elles soient détruites, nous les détrui-
« rons : mais au moins donnez-nous un lieu
« où nous puissions nous garantir des in-
« jures de l'hiver. Vous avez au-dedans des
« murs tant de maisons que personne n'ha-
« bite : une seule nous suffira. Après tout,
« ne seroit-ce pas une injustice criante que
« de nous bannir de notre pays, pour cela
« seul que nous ne vivons pas dans l'en-
« ceinte de vos murailles, et que nous ne
« venons point augmenter la foule immense
« qui se presse sur cet espace resserré ?
« Quant à l'accusation impie que cet homme
« ose nous intenter à l'égard des naufragés,
« elle est d'une telle absurdité, que j'oublois
« presque d'en parler, quoique je dusse m'en
« justifier avant tout. Mais qui d'entre vous
« pourroit ajouter foi à de pareilles calom-
« nies ? car, sans parler des sentiments pieux
« qui nous sont naturels, que veut-on que
« nous puissions retirer d'une côte où la

« violence des vagues réduit presque en
« poussière les débris de navire qu'elles
« amènent? Vous n'ignorez pas sans doute
« à quel point le rivage que nous habitons
« est dangereux et inabordable. Une fois
« seulement j'ai trouvé sur la grève quelques
« mouettes que la tempête y avoit jetées : je
« les suspendis à un chêne sacré voisin de
« la mer. Ah ! me préserve à jamais Jupiter
« de tirer un profit impie du malheur des
« autres hommes ! Bien au contraire, toutes
« les fois que quelque naufrage a été poussé
« sur notre plage, je l'ai recueilli, je l'ai
« reçu sous ma hutte, je l'ai fait asseoir à
« ma table ; tout ce que l'hospitalité peut of-
« frir de consolation et de secours, je le lui
« ai donné. Non content de ces premiers
« soins, je l'ai remis dans son chemin, je
« l'ai accompagné moi-même jusqu'aux pre-
« mières terres habitées. N'est-il personne
« parmi vous qui puisse rendre ce témoi-
« gnage à la vérité? Aussi-bien n'étoit-ce pas
« par intérêt, ni pour qu'il en fût fait témoi-

« gnage, que je remplissois ce devoir. Le
« plus souvent j'ignorois entièrement d'où
« venoit celui que je sauvois; et dans ce mo-
« ment même où j'aurois si grand besoin
« qu'on déposât en ma faveur, loin de moi
« le desir qu'aucun d'entre vous soit jamais
« tombé en une telle infortune! »

• Comme j'achevois ces paroles, un homme se leva du milieu de l'assemblée. Je craignis d'abord que ce ne fût quelque nouveau menteur qui prît la parole pour me calomnier : mais je fus bientôt rassuré. —

« Citoyens, dit-il, il y a long-temps que
« j'hésitois à reconnoître cet homme; mais
« d'après ses dernières paroles il ne m'est
« plus permis de douter; et il y auroit in-
« gratitude et cruauté de ma part à ne
« point dire tout ce qui est à ma connois-
« sance, à ne point lui rendre, par mon té-
« moignage solennel, une foible partie des
« services que j'ai reçus de lui. Je suis,
« comme vous savez, citoyen de cette ville,
« ainsi que mon père que vous voyez à mes

« côtés. » En même temps il montrait un
homme assis auprès de lui qui se leva
aussitôt. « Voilà trois ans que nous nous
« étions embarqués sur le vaisseau de So-
« clé. Une tempête violente nous jeta sur
« les écueils de Capharée : nous parvînmes
« seuls à nous échapper avec quelques pas-
« sagers. Nos compagnons d'infortune, ayant
« de l'argent sur eux, furent recueillis par
« des pêcheurs de pourpre établis dans ce
« lieu. Pour nous, jetés nus sur le rivage,
« et pressés par la nécessité, nous nous
« mîmes à suivre un sentier battu, espé-
« rant qu'il nous conduiroit à la demeure
« de quelque berger. Il y avoit déjà long-
« temps que nous marchions. Epuisés de
« faim, de soif et de fatigue, nous étions
« au moment de perdre nos forces, lors-
« qu'enfin nous aperçûmes une habitation.
« Nos cris en firent sortir un homme, qui
« est le même que vous voyez ici. Il nous fit
« entrer chez lui sur-le-champ. Là nous ayant
« placés près d'un feu dont la chaleur dou-

« cement menagée ne s'accroissoit que par
« degrés, sa femme et lui frottèrent de
« graisse, à défaut d'huile, nos membres
« fatigués, et ayant versé dessus de l'eau
« tiède, ils parvinrent enfin à ranimer en
« nous une chaleur presque évanouie. Puis,
« nous ayant fait asseoir, et nous ayant
« couverts du peu de vêtements qu'ils pos-
« sédoient, ils nous servirent des viandes
« rôties, du pain de froment et du vin,
« tandis qu'ils ne mangeoient eux-mêmes
« que du millet bouilli, et ne buvoient que
« de l'eau. Le lendemain, comme nous vou-
« lions partir, ils nous retinrent, et nous
« gardèrent encore pendant trois jours. Au
« bout de ce temps, nous primes congé
« d'eux. Ils nous forcèrent d'accepter en
« partant une portion de leur chasse, et
« nous donnèrent à chacun une très belle
« peau de cerf. Bien plus, cet homme géné-
« reux voyant que je n'étois pas tout-à-fait
« remis de mes fatigues, dépouilla sa fille du
« manteau qui la couvroit pour en revêtir

« mes épaules. Cette jeune fille, sans mur-
« murer, prit sous mes yeux un autre hail-
« lon. J'eus soin, aussitôt arrivé au village
« voisin, de lui renvoyer son vêtement. Ci-
« toyens, voilà mon libérateur, voilà, après
« les dieux, celui à qui je dois ma vie et
« celle de mon père. »

« Je ne saurois vous décrire quel effet ce
petit récit produisit sur l'assemblée, et de
quels éloges je me vis comblé tout-à-coup.
Quant à moi, reconnoissant mon hôte sur-le-
champ : « Eh, bon jour, Sotade » m'écriai-je,
et m'approchant de lui, je le baisai lui et son
père au visage. Mon action causa de grands
éclats de rire, d'où j'appris que ce n'est
point la coutume dans les villes de se baiser
au visage. Cependant l'homme aux bonnes
paroles, celui qui la première fois avoit pris
ma défense contre le rhéteur, se leva et dit :
« Citoyens, je pense que l'hospitalité de cet
« homme lui mérite une place au prytanée.
« Car enfin, pourquoi honorez-vous si mag-
« nifiquement celui qui dans un combat

« soustrait un citoyen à la mort, si vous laissez sans honneur et sans récompense celui qui en a sauvé deux, et peut-être cent autres qui ne sont point ici pour publier ses bienfaits ? Il a dépouillé sa fille pour couvrir la nudité d'un citoyen : eh bien ! qu'il lui soit donné aux frais de l'état une tunique et un manteau, et que cet exemple apprenne aux citoyens à respecter la justice et à se secourir les uns les autres. Quant aux terres dont on dit qu'ils se sont emparés, qu'ils en jouissent sans crainte et sans opposition, et qu'à ces dons on joigne celui de cent drachmes pour aider leur ménage. Je m'offre à payer cet argent de mes propres deniers. » Toutes ces propositions, et la dernière sur-tout, furent accueillies avec de grands applaudissements. Les vêtements et l'argent furent apportés à l'instant même sur le théâtre. Je ne voulus recevoir ni l'un ni l'autre de ces présents. On me dit que je ne pouvois dîner en public, vêtu d'une peau, comme je l'étois.

« — En ce cas, répondis-je, je me passerai
« de dîner aujourd'hui. » — On ne tint
compte de mes paroles, et, m'ayant passé
la tunique autour du corps, on jeta le man-
teau sur mes épaules. Me voyant ainsi ac-
coutré, je voulais remettre ma peau de cerf
par dessus tout ; mais on ne le permit pas.
Pour l'argent, je ne voulus le recevoir d'au-
cune façon, et protestant qu'on ne me le
feroit point accepter : « Si vous cherchez,
« ajoutai-je, quelqu'un qui veuille le pren-
« dre, donnez-le à ce rhéteur pour l'enfourir
« en terre. Il sait comment cela se pratique. »
C'est ainsi que se termina cette aventure qui
m'avoit d'abord effrayé, et dont le résultat
fut aussi agréable pour moi, que les com-
mencements en avoient été peu rassurants.
Depuis lors, nous n'avons eu aucun sujet
d'inquiétude. » .

▲ peu près comme mon hôte finissoit son
récit, nous arrivâmes à la porte de son ha-
bitation. « Oh ! oh ! lui dis-je en riant, vous
« n'avez pas tout dit à vos concitoyens, et

« vous leur avez caché ce qu'il y a peut-être
« de plus beau dans vos possessions.—Quoi
« donc? s'écria-t-il d'un air surpris. — Eh!
« par Jupiter, ce jardin que j'aperçois là-bas
« couvert d'arbres et planté de légumes. Il
« est vraiment très joli.—Oh! me répondit-
« il, c'est qu'il n'existoit pas alors: il n'y a
« même pas long-temps que nous l'avons
« planté. » En discourant ainsi nous en-
trâmes chez lui, et nous étant mis à table,
nous y demeurâmes le reste du jour. Mon
hôte et moi nous étions assis sur un lit de
feuilles assez élevé et recouvert de peaux:
sa femme étoit à ses côtés. Sa fille, jeune
personne dans l'âge où l'on songe à prendre
un mari, se tenoit debout derrière nous, et
nous servoit à boire d'un vin noir exquis.
Les enfants, qui avoient été quelque temps
à faire rôtir les viandes, les apportèrent, et
s'étant mis à nos côtés, prirent part au
repas. Pour moi, je portois envie au sort
de cette famille, et je me disois à moi-même
que c'étoient les plus heureux mortels que

j'eusse jamais rencontrés. Je connoissois les palais et la table des riches, non pas seulement des riches plébéiens, mais des satrapes et des rois. Ils m'avoient toujours paru misérables ; ils me le parurent bien plus alors, quand je considérois ces hommes pauvres et libres, à qui rien ne manquoit de ce qui donne à table le plaisir, et qui même en cela avoient plus que n'a la richesse. Nous avions presque fini quand l'ami de mon hôte arriva. Il étoit suivi de son fils, jeune garçon d'une figure agréable, qui tenoit un lièvre à la main. Le jeune homme rougit quand il vit un étranger ; et, tandis que son père nous saluoit, il alla embrasser la jeune fille et lui donna le lièvre qu'il tenoit. Celle-ci le reçut, cessa de servir, et vint s'asseoir à côté de sa mère. Le jeune homme continua le service à sa place. « Est-ce là, dis-je « à mon hôte, celle de vos filles à qui vous « avez ôté sa tunique pour la donner au « malheureux naufragé? — Oh, non ! me « répondit-il, celle dont vous parlez est

« mariée depuis quelque temps ; elle a même
« des enfants déjà grands. Nous l'avons
« donnée à un homme riche du bourg voi-
« sin. — Ah ! lui dis-je, cela est heureux,
« ils doivent vous aider, si parfois vous avez
« besoin de quelque chose. — Bon ! reprit
« la mère, nous n'avons besoin de rien.
« Bien au contraire, c'est nous qui leur fai-
« sons passer toujours quelque chose, soit
« de notre chasse, soit de nos fruits et de
« nos légumes : car ils n'ont pas de jardin.
« Une fois seulement nous leur avons em-
« prunté du grain pour faire nos semailles ;
« et encore le leur avons-nous rendu aussi-
« tôt après la moisson. — Ah ça, conti-
« nuai-je en riant, est-ce que vous ne pensez
« pas à marier celle-ci, comme l'autre, à un
« homme riche, afin qu'elle puisse vous
« prêter du grain ? » — Les deux jeunes gens
se mirent alors chacun à rougir. — « Oh !
« que non ! dit le père « en baisant sa fille
« au front. Je veux qu'elle ait un mari pau-
« vre, un chasseur, comme moi, » et en

même temps il regardoit le jeune garçon et sourioit. — « Que tardez-vous donc à la
« marier, lui dis-je ? » Est-ce que le futur
« seroit absent par hasard ? Je ne sais, mais
« il me semble qu'il n'est pas très loin d'ici...
« — Aussi, reprit-il, ce n'est pas mon inten-
« tion de différer davantage ; mais je veux
« que la noce se fasse un jour heureux, et
« j'attends pour cela qu'il s'en présente un. »
— Et à quoi reconnoissez-vous, lui deman-
« dai-je, qu'un jour est heureux ? — C'est,
« répondit-il, lorsque la lune est grande,
« l'air tranquille, et le ciel pur. » — Sans
« doute, continuai-je, il n'est pas besoin de
« demander si ce jeune homme est bon chas-
« seur. — Oh ! me répondit le jeune homme,
« je sais déjà poursuivre et atteindre le cerf :
« vous le verrez demain, étranger, si vous
« voulez. — Est-ce toi qui as pris ce lièvre ?
« — Oui, c'est moi-même, s'écria-t-il en
« riant. Je l'ai pris cette nuit au lacet. Oh !
« si vous aviez vu, ajouta-t-il, comme le
« ciel étoit pur, et l'air tranquille ! La lune

•

« étoit grande, grande comme je ne l'ai ja-
« mais vue. » Les deux pères se mirent en-
semble à rire. Le pauvre garçon eut honte,
rougit, et se tut. — « Mon enfant, lui dit
« le père de la jeune fille, tu as raison de
« t'impatienter ; mais ce n'est pas ma faute
« à moi. Prends-t'en à ton père qui dit tou-
« jours qu'il va partir pour acheter la vic-
« time, et qui n'en a rien fait jusqu'ici. Car
« tu sais qu'il faut sacrifier aux dieux quand
« on se marie.—Oh ! si ce n'est que cela, s'é-
« cria un tout petit garçon qui étoit debout
« à côté de sa sœur, il y a long-temps que
« la victime est prête : elle est ici derrière
« l'habitation, où nous la nourrissons : c'est
« un petit pourceau qui est, ma foi, bien
« gentil. » On demanda au jeune homme si
c'étoit vrai : il répondit que oui. — « Et d'où
« te vient cet animal?—Vous vous rappelez
« bien, dit-il, le jour où nous primes cette
« laie qui avoit tant de petits? Vous vous sou-
« venez qu'ils se sauvèrent tous ; car ils
« couroient plus vite que des lièvres. Je

« parvins à en atteindre un d'un coup de
« pierre. Je pris sa peau , et j'allai la vendre
« au village voisin, où j'obtiens en échange
« la victime dont mon frère vous a parlé. Je
« lui ai fait une petite auge derrière l'habi-
« tation, et c'est là que je la nourris. » —
« C'est donc pour cela, s'écria mon hôte, que
« ta mère rioit si fort quand je disois qu'il me
« sembloit entendre des grognements , et je
« n'avois pas si grand tort de m'étonner
« que mon orge diminuât ainsi à vue d'œil.
« — C'est, reprit-il, que les plantes de l'Eu-
« bée ne valent rien pour nourrir ces ani-
« maux. Il n'y avoit que des glands , et il ne
« vouloit pas en manger. Au reste, si vous
« voulez le voir, je vais vous l'amener. —
« Très volontiers, s'écria-t-on d'une commu-
« ne voix. » Aussitôt tous les enfants sortirent
sautant et riant, et la jeune fille s'étant levée
alla chercher dans la hutte voisine des
nèfles, des cormes, des pommes d'hiver et
des grappes d'un raisin délicieux. Puis,
ayant essuyé la table avec des feuilles, elle

la couvrit d'une verte et fraîche fougère, et mit dessus les fruits qu'elle venoit d'apporter. Cependant les enfants amenèrent la victime en dansant, riant et folâtrant autour d'elle. Ils étoient suivis de la mère du jeune homme, accompagnée de deux enfants en bas âge. Ils apportoitent des pains de froment cuits sous la cendre, et dans des plats de bois des œufs cuits à l'eau et des pois secs. La mère du jeune homme embrassa toute la famille, et alla s'asseoir à côté de son mari. « Voilà, dit-elle, la victime que
« nous nourrissons depuis long-temps pour
« la noce. Tous les autres préparatifs sont
« faits : les gâteaux de froment et d'orge
« sont tout prêts : il ne nous manquera peut-
« être qu'un peu de vin : mais il ne sera pas
« difficile de s'en procurer ici près, au vil-
« lage. » Pendant qu'elle parloit ainsi, le jeune homme étoit debout à côté d'elle, et regardoit son oncle d'un air inquiet. « Ma
« foi, dit celui-ci, il n'y a plus que lui qui
« nous arrête. Je ne sais pas si la victime

« lui paroît assez grasse comme elle est, et
« s'il ne veut pas la nourrir encore quelque
« temps. — Vous voulez donc qu'elle crève
« dans sa peau, » reprit le jeune homme
d'un ton d'impatience. Et moi, cherchant
à l'aider un peu : « Prenez garde, leur dis-
« je, que tandis que la victime s'engraisse,
« le jeune homme au contraire. — C'est
« vrai, interrompit la mère : l'étranger a
« raison. Aussi bien mon fils ne se porte
« plus comme autrefois. L'autre nuit enco-
« re, je l'ai entendu : il étoit éveillé, et il est
« sorti de l'habitation. — C'est que les chiens
« aboyoient, ma mère, et j'ai voulu voir
« ce que c'étoit. » — « Point du tout, reprit
la mère, je vous ai vu; vous aviez l'air
« triste, et vous vous promeniez en soupi-
« rant. Allons, mes amis, pourquoi différer
« plus long-temps? Ne laissons pas s'affliger
« davantage ces pauvres enfants. » Et en
disant ces paroles, elle se leva pour embras-
ser la mère de la jeune fille. Alors celle-ci se
tournant vers son mari : « Faisons comme

« ils veulent, » dit-elle. — C'est bien dit, s'écria-t-on d'une commune voix : « A après demain la noce. » On me pria d'en être, et je consentis volontiers à rester jusques-là.

J'eus le loisir d'observer ce qui étoit sous mes yeux, et d'en comparer le tableau à ce qui se passe chez les riches, sur-tout en fait de mariage : tout le manège qu'il faut à un père, ses recherches inquiètes sur la naissance et le bien, les dots, les donations, les promesses et les duperies, les contrats et les signatures ; et souvent, au bout de tout cela, à l'heure même des noces, des injures et des querelles. Ce n'est donc pas sans intention que j'ai fait ce récit et pour mon simple amusement, c'est pour offrir un modèle de vie pauvre et heureuse que j'ai vu de mes propres yeux, et que chacun, comme moi, est à portée de voir.



NOTES

SUR L'EUBÉENNE, OU LE CHASSEUR.

Page 165, au titre :

« L'Eubéenne..... »

Le texte porte : Εὐβοϊκός, sous-entendez λόγος.
Ainsi disons-nous la Milonienne, les Verrines, les
Catilinaires, etc.

Ligne 1.

« Ce que je vais vous raconter..... »

Casaubon observe que ce début est imité de celui
du Phédon.

Page 167, ligne 18.

« Et dont il semble se moquer en pas-
« sant..... »

Homère les désigne en effet par ces deux mots :

..... ὅπιθεν κομόωντες.

Iliade, lib. II, Βοιωτία, v. 49.

Page 170, ligne 10.

« Que la pauvreté est de soi une chose
« sacrée..... »

Juvénal a exprimé la même idée avec plus de développement, au commencement de sa belle satire des *Vœux* :

*Pauci licet portes argenti vascula puri,
Nocte iter ingressus, gladium contumque timebis,
Et motæ ad lunam trepidabis arundinis umbram.
Cantabit vacuus coram latrone viator.*

JUVÉN., sat. X, v. 19.

Page 183, ligne 6.

« Nauplius même arrivoit de Capha-
« rée..... »

On racontoit que Nauplius, père de Palamède, pour venger l'injuste mort de son fils, avoit allumé des feux sur les côtes de l'Eubée, afin d'appeler les vaisseaux grecs contre les écueils dont cette île est bordée. Ils y vinrent échouer en effet ; mais l'auteur de la perte de Palamède, Ulysse, échappa, et Nauplius se jeta de désespoir dans la mer. (V. Strabon, liv. VIII.)

Page 190, ligne 5.

« Un talent attique..... »

Il y a ici un jeu de mots qui ne peut être repro-

duit dans notre langue. Le talent (τάλαντον) en même temps qu'il désignoit une valeur de compte, désignoit un certain poids, ou la balance même. Le pauvre Eubéen, qui n'a guère vu d'argent, est représenté comme ignorant la première signification du mot : il se rejette sur la seconde, et croit qu'on lui parle de la viande qui se pesoit, comme de raison, à la balance.

Page 199, ligne 16.

« De se baiser au visage..... »

S'embrasser sur la bouche étoit chez les Grecs un usage de la campagne : les gens de la ville se donnoient la main : ἐδίδωτο.

FIN.

Page 11

TABLE.

De Théodore Prodrome.	Page	v
Livre premier.		1
Livre deuxième.		22
Livre troisième.		42
Livre quatrième.		61
Livre cinquième.		80
Livre sixième.		93
Livre septième.		116
Livre huitième.		121
Livre neuvième.		138



